

Ma vie avec la mort

SÉBASTIEN BOUCHERY

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ma vie avec la mort

Sébastien Bouchery



Thriller

NOUVELLES
PLUMES

Ma vie avec la mort

Sébastien Bouchery



Thriller

NOUVELLES
PLUMES

SEBASTIEN BOUCHERY

MA VIE AVEC LA MORT

Éditions de Noyelles

*Je dédie ce livre à tous ceux qui me sont chers.
Énumérer tous les noms relèverait de l'exploit...
En lisant ces lignes, ils sauront parfaitement se reconnaître...*

*Aux personnes enfermées dans mon cœur,
Aux passionnés de littérature,
Aux écumeurs de salons,
Aux lecteurs,
Aux inspirations...
Une dédicace toute particulière à la mémoire de Maurice Dallard,
mon ami, qui aimait tant la lecture policière
et qui m'a toujours encouragé dans mon parcours...*

Remerciements

Je remercie M. Jean-Laurent Poitevin, pour la confiance qu'il m'a témoignée.

Je remercie également tous les lecteurs qui ont pris de leur temps pour lire ce livre, donner leurs appréciations, et faire en sorte qu'il soit édité...

La vie a tous les vices. Souvent belle et prometteuse, parfois diabolique et manipulatrice. Elle aime jouer. Et nous, minables pions à disposition de son échiquier sordide, sommes déjà mat en début de partie.

On apprend, on évolue, on change de voie. Et un beau jour, le destin s'immisce et frappe à notre porte, comme un invité malvenu aux intentions impures. Il nous impose d'improbables virages. Souvent radicaux.

J'ai été victime de ces aiguillages. Par deux fois.

La première il y a dix ans, la seconde il y a deux mois...

Aujourd'hui je me retrouve enfin devant la finalité de ma vie. Toutes ces routes mal ordonnées m'ont emmené sur les sentiers tortueux du mal... Est-ce pour m'affranchir d'une dette de sang dont j'ignore l'existence ? Ou bien est-ce une punition dont l'objet m'échappe encore ?...

Le hangar est immense. Autour de moi, l'ambiance des lieux me donnerait bien des frissons si j'étais encore pourvu de sensations. Mais je suis détruit depuis trop longtemps. Je ne suis plus qu'un roc perdu aux parois métalliques dans un désert de lave. Une enveloppe creuse aux aspérités insensées... Un mort-vivant dont la quête ne prendra fin que dans le cercueil...

Le site, lugubre comme l'enfer, fait office de purgatoire. L'endroit est vide, humide. Le clapotis des gouttes d'eau qui suintent du plafond brise le silence morbide de ce lieu insolite. Des odeurs de pourriture, mélangées aux émanations d'eaux stagnantes, me soulèvent le cœur. Si j'étais romancier, j'en ferais la parfaite caricature d'un mauvais polar aux décors ultracodifiés.

Et pourtant...

Pourtant, je n'ai pas peur.

Je suis ici contraint et forcé. Je sais que ma vie joue les funambules sur un fil déjà usé. Et je m'en fiche éperdument. Qu'ai-je donc à perdre de plus ? Je n'ai plus rien. Ma vie est un fantôme parasite. Inutile. Mais je ne peux pas mourir sans savoir. Si je suis parvenu jusqu'ici aujourd'hui, à cette heure précise, c'est grâce à cette frustration qui nous pousse à nous dépasser dans l'unique perspective d'obtenir des réponses.

Le sang qui coulait encore sur mon front il y a moins d'une demi-heure a coagulé. Ma chemise, souillée et trempée, est en parfaite harmonie avec mon jean tailladé et maculé de boue. Des ecchymoses jalonnent mon corps, et la douleur n'est plus que détail. Je m'égare dans un vaste fourbi psychologique. La mer est agitée mais l'accalmie se profile à l'horizon. Car tout se termine ce soir...

Mon arme est comme greffée à ma main droite. Le chargeur est plein, et j'attends le terme de cette histoire.

Reste à savoir si je vivrai assez longtemps pour y assister...

CHAPITRE ZÉRO

« Le tueur se croit invulnérable. En cela, il est vulnérable. »

Charles de Leusse

Je m'appelle Max Wattermaeker. Il y a dix ans, on m'appelait encore Docteur. J'exerçais à l'Institut médico-légal de Lyon, *hôpital Édouard-Herriot*, en thanatologie, ou encore médecine forensique. J'étais chargé d'autopsier les cadavres pour découvrir les causes et natures de leurs décès. Drôle de boulot quand j'y pense aujourd'hui.

Douze ans d'études pour parvenir à un constat si lamentable. Quel gâchis. D'autres vous diront que ce métier appartient à l'élite des positions sociales. La grande famille des médecins et des sciences forensiques. En ce qui me concerne, la considération de l'élitisme a toujours été pour moi un culte voué à l'inutile. Car derrière émergence de toute beauté éphémère, se cache bien souvent pérenne difformité. La médecine légale est un travail on ne peut plus honorable à qui sait compartimenter sa vie de manière saine et sereine. Je pensais être de ceux-là. Lourde erreur.

À l'époque, j'étais jeune et plein d'engouement pour ce métier. La mort n'était plus une entité macabre et pesante. Elle était ma compagne de carrière. Un mystère de chaque jour. Elle me posait des questions dont les réponses étaient un vrai jeu de piste. Je cherchais jusqu'à la solution finale. La mort et moi étions constamment de part et d'autre d'un échiquier dont la partie ne finissait jamais. Une fois l'affaire résolue et mon rapport rédigé, je retournais jouer avec elle. J'étais attendu pour une nouvelle donne.

Mon quotidien, c'était ça. Réceptionner les corps, en établir une datation ; ouvrir, chercher, comprendre et rendre un verdict scientifique en cas de morts suspects.

Les études qui m'avaient poussé sur la voie de la médecine légale ne s'arrêtaient pas simplement à un diplôme de docteur. Il y avait autour de ce métier toute une théologie passionnante, naviguant entre philosophie et connaissances historiques religieuses... Les médecins légistes portent bien souvent plusieurs casquettes : détectives, chirurgiens, psychologues...

Sans vanité aucune, je peux affirmer que j'étais un bon médecin.

J'ai exercé avenue *Rockefeller* durant cinq ans, et quitté l'institution en 2002, juste avant les grands travaux qui prirent fin en 2005.

J'avais été enrôlé par le Big Boss de l'époque, grâce à un confrère : le docteur Jacques Prosani, un vieil ami de la famille. Je suis devenu une sorte d'apprenti. Au fil du temps, le docteur Prosani m'a délégué bon nombre de tâches, effectuant une sorte de tuilage professionnel jusqu'à son départ à la retraite, époque à laquelle j'ai pris sa place.

Je me suis fait un nom au sein de l'Institut, ainsi qu'auprès des autorités compétentes. Les juges, les procureurs et la police étaient mes partenaires réguliers. La réputation du docteur Prosani m'étant définitivement associée, il m'arrivait d'être appelé à la rescousse jusqu'à la capitale. Non pas en déferlant comme le nabab provincial qui vient balayer avec prétention le savoir des médecins parisiens, mais plutôt en tant que consultant. Les affaires traitées par le Quai des Orfèvres n'étaient plus réservées aux hautes sphères parisiennes. Il m'arrivait régulièrement d'en arpenter les artères judiciaires, comme on sillonne maladroitement les galeries souterraines historiques trop nombreuses.

En 1997, j'ai fait la connaissance d'Hector Prollox, un lieutenant de la division criminelle de la DIPJ¹ de Lyon. Une sombre affaire de prostituée retrouvée étranglée dans le quartier de la Duchère. Nous avons fourni un travail commun durant trois semaines. Chacun de notre côté, nous avons fait notre job avec un parfait échange d'informations. Ce qui nous a permis de résoudre l'affaire avec les honneurs, et de devenir amis.

Nous avons par la suite souvent travaillé ensemble, accompagnés d'un troisième larron : Michel Bozinsky, dit Boz pour les intimes, à l'époque lieutenant stagiaire.

Les affaires dont nous étions chargées étaient parfois tellement tordues que nous prenions un plaisir certain à nous retrouver le soir pour décompresser chez Jeannot, un bistrot de la rue Nungesser-et-Coli.

Hector était un immense bonhomme au teint hâlé (je le soupçonnais d'être métis), marié à un tout petit bout de femme d'à peine un mètre cinquante-cinq : Delhia. Le paradoxe était amusant mais je crois que jamais de ma vie, je n'avais rencontré deux êtres s'aimant et se respectant autant. Ils étaient les parents de trois enfants : Jeannie, 13 ans ; Tom, 11 ans et Melissa, 9 ans. Ils habitaient un pavillon sur les extérieurs de Villeurbanne, la banlieue lyonnaise.

Quant à moi, malgré la situation géographique de mon lieu de travail, jamais je n'ai pu me résoudre à quitter la Loire, mon département natal, et, par extension, de cœur. À l'époque, je vivais à Pélussin, un petit village du massif du Pilat. Verdure, calme et sérénité étaient mon équilibre dans une existence en balance avec les ténèbres.

J'étais marié avec Hélène depuis deux ans, et nous attendions notre premier rejeton. Mon épouse était enceinte de six mois et la chambre

était déjà prête dans la jolie maison que nous nous étions offerte l'année précédente. Comble de l'ironie, elle était située non loin de l'hôpital local de Pélussin.

Avec les Prollox, nous nous recevions régulièrement. Presque une fois par mois. Parfois deux. Hélène et Delhia s'entendaient à merveille. Ce qui nous ravissait, Hector et moi, qui étions devenus les meilleurs amis du monde.

Tout allait parfaitement bien. J'avais une vie que j'aimais. Agréable, équilibrée, calibrée de façon égale entre le travail, la vie de famille et les amis. Nous gagnions bien notre vie et nos jobs nous plaisaient. Hélène était infirmière à l'hôpital de la Croix-Rousse.

Tout fonctionnait à merveille jusqu'à ce jour maudit. Le jour où le destin fit son intrusion dans notre quotidien, s'immisçant comme un cancer, à venir ronger nos vies de l'intérieur. Un travail de longue haleine, malheureusement irréversible.

Début 2002, alors que nous venions de fêter les quatre ans de notre petit garçon Terence, une vague de meurtres atroces secoua la ville et s'étendit sur la région. Un tueur en série s'était emparé de l'actualité. Quinze victimes en à peine quatre mois. Hommes et femmes confondus. Un profil approximatif de l'assassin avait pu être établi. La petite quarantaine, l'homme, que l'on nommait à l'époque *le taxidermiste*, attirait ses victimes dans des chambres de bonnes ou des studios qu'il louait çà et là, sans distinction géographique précise. Ce qui laissait présumer que l'assassin avait de l'argent. Nous supposions avoir affaire à un homme de bonne situation ou un rentier. L'argent était forcément un complice indispensable dans un tel mode de fonctionnement.

Sans connaître sa tactique pour attirer ses proies, nous savions qu'il frappait violemment les victimes, et profitait de leur état léthargique pour les attacher et les bâillonner. Il pratiquait alors sur ses martyrs souvent conscients d'ignobles opérations chirurgicales visant à remplacer leurs organes par divers objets. Même si le travail était d'une cruauté sans nom, il suivait le schéma d'intervention des médecins pratiquant les autopsies. Soit il incisait la victime du bas du cou jusqu'au pubis, soit il pratiquait une découpe en Y, partant du haut des clavicules jusqu'au bas-ventre, juste avant d'en extraire les viscères. Une fois la victime décédée, il terminait son travail en fourrant le corps de paille ou de plume, et recousait les plaies par des sutures grossières.

Quand la police retrouvait les corps, une carte postale était envoyée quelques jours plus tard à la brigade en charge de l'enquête. La carte représentait un paysage local avec un petit mot d'accompagnement. Le tueur signait son acte, et savourait sa victoire par une dernière

provocation à l'intention des autorités. Toujours dans la nuance et l'humour noir, l'assassin semblait être un homme d'esprit. Esprit tordu mais esprit tout de même. Généralement, la carte portait une citation en rapport avec le lieu du meurtre. Le septième crime avait été commis à Clermont-Ferrand, rue du Pont-de-Naud, dans la chambre d'une auberge de jeunesse. Deux sœurs jumelles. Elles avaient été attachées dos à dos, et suturées de bas en haut. Lors de l'autopsie, j'avais retrouvé des kilos de friandises, emmitouflées dans de la paille. Deux jours plus tard, la police de Clermont-Ferrand a reçu une carte représentant les métiers de bouche, plus précisément ceux qui touchaient à la confiserie, l'une des spécialités de la ville. Le bristol mentionnait :

« Moi seul ai causé le désordre de mes filles, je les ai gâtées. Elles veulent aujourd'hui le plaisir comme elles voulaient autrefois du bonbon. Je leur ai toujours permis de satisfaire leur fantaisie de jeunes filles... Signé Jean-Joachim. »

Nous n'avons pas eu à chercher longtemps. Étant moi-même un incondtionnel admirateur d'Honoré de Balzac, il m'a été facile de reconnaître une citation empruntée au Père Goriot.

Et il en a été de même pour les quinze homicides.

L'affaire commençant à ridiculiser la police nationale, le ministère de l'Intérieur a chargé la brigade criminelle de Lyon de l'enquête, les premiers meurtres ayant été perpétrés sur la ville et sa périphérie. Hector Prollox a été désigné comme le chargé d'enquête. Et bien évidemment, je me suis retrouvé en première ligne.

Le taxidermiste n'avait pas de *modus operandi* à proprement parler. Ce qui était déroutant pour nos experts en profilage. Il tuait, et le spectacle qu'il s'offrait suffisait à calmer ses instincts. Au moins pendant un temps. L'horreur de ses actes l'excitait. Chose courante chez les psychopathes présentant ce genre de pathologie.

Dans un premier temps, la police a orienté ses recherches vers les universités formant les futurs docteurs en médecine légale, fouillant les dossiers scolaires, interrogeant professeurs et étudiants. Puis elle fit un bref passage chez les taxidermistes afin de s'informer d'une éventuelle tare familiale dégénérative, qui se serait révélée chez le fils d'un professionnel du métier. L'enquête ne donna rien.

Pour ma part, je pensais que le taxidermiste était simplement un malade mental. Bien souvent, les tueurs en série agissent en suivant un schéma propre à eux. Soit dans le souci de perpétuer une signature qu'ils souhaitent s'attribuer tel un trophée artistique, soit pour répondre avec précision à un rituel dont eux seuls comprennent l'intérêt.

En mai 2002, on a retrouvé le corps d'une fille de seize ans, ligotée aux poignets et aux chevilles, sur le lit d'un hôtel-restaurant d'Ambierle, un village de la région roannaise, département de la Loire. Le cadavre a été découvert par le gérant de l'établissement au petit matin. La levée du corps a eu lieu presque immédiatement après le passage de la police scientifique. Ce qui m'a permis d'autopsier la victime rapidement.

Mais cette fois-ci, un détail était différent. Le corps avait bien été incisé avec une lame, mais l'analyse des microfibres de métal retrouvées sur la plaie ne correspondait pas aux lacérations des autres proies. Le scalpel utilisé ne semblait pas être identique. Peut-être le tueur avait-il changé sa façon de procéder, ou tout simplement avait-il cassé son outil de torture et s'en était-il procuré un autre... Mais ce détail n'a pas été le seul à différer du reste. Même si le travail répondait au même processus que pour les autres victimes, quelques détails ne collaient pas.

Habituellement, lorsque j'incisais, je trouvais dans les corps différents produits d'embaumement comme les biocide, formaldéhyde, glutaraldéhyde, éthanol et méthanol, destinés à la conservation. Cette fois-ci, aucun produit n'avait été administré. Seuls quelques objets disposés en vrac au milieu d'une touffe de foin remplissaient le tronc de la victime.

Je savais pourtant qu'il s'agissait du même assassin, mais je n'ai jamais compris pourquoi son travail avait été bâclé de la sorte. Sauf si notre homme s'était vu dérangé pendant son rituel. Ce qui aurait pu expliquer sa précipitation à terminer son œuvre.

Le corps ayant été retrouvé tôt dans la matinée, nous avions alors peut-être une chance pour que le taxidermiste soit encore dans le périmètre de la scène de crime.

J'ai donc pratiqué l'autopsie, et découvert trois objets : un bouchon de liège, deux pépins accrochés au pinceau d'un raisin, et deux lamelles en bois brisées de dix centimètres de long accrochées ensemble, que j'estimai être celles d'un presseur à vin. Notre tueur venait de s'offrir une virée dans les coteaux roannais.

J'ai appelé Hector en urgence et lui ai suggéré de quadriller les zones où de nombreux viticulteurs exerçaient. Mais la région était reconnue pour ses vignobles, et mobiliser autant d'agents sur de multiples domaines tenait de l'impossible. La fameuse carte postale n'allait pas tarder à partir, si ce n'était déjà fait. Il fallait alors cibler de toute urgence les points presse, tabacs et grandes surfaces. Mais là aussi, il s'agissait d'un travail colossal qu'il était inutile d'envisager.

Cependant le tueur avait fait une erreur. Une faute tellement grossière que j'eus du mal à croire qu'elle avait été laissée au hasard.

Sur le bouchon de liège était apposé le nom du domaine viticole : Claudius Richemond et fils, lieu-dit La Sagnasse, Ambierle. Je me suis alors précipité sur le téléphone et ai alerté le lieutenant Prollox. Son équipe et plusieurs brigades de gendarmerie se sont dispersées autour du domaine, ont pris d'assaut tous les endroits susceptibles de vendre des cartes postales, et investi les bureaux de poste et réquisitionné les caméras de surveillance.

Une équipe est parvenue à mettre la main sur un suspect grâce au film de l'une des caméras. Une carte a été retrouvée au bureau de poste d'Ambierle. Elle représentait une photographie des vignobles roannais et le texte inscrit était le suivant :

« Le vin est le plus infallible des présages, car il annonce la joie, la franche gaieté, le bonheur enfin... Signé Jules d'Haberville. »

Chaque carte était une nouvelle citation. Et chaque citation était paraphée d'un nom différent. Celle-ci était en réalité du Père Philippe Aubert de Gaspé. Un extrait de l'ouvrage *Les Anciens Canadiens*. J'ignorais pourquoi le taxidermiste s'évertuait à signer ses textes de noms ne correspondant pas à ceux des auteurs. Il s'amusait la plupart du temps à utiliser le patronyme du personnage principal. Un petit jeu dont l'assassin était friand, et qui aurait pu être un véritable casse-tête à l'ère post-Internet. Le temps pour la police de déchiffrer et d'essayer de comprendre, et le taxidermiste était déjà loin, à réfléchir sur le meurtre suivant.

Le suspect a été interpellé dans un café de la ville alors qu'il sirotait une pression en terrasse. Les indications données par la caméra de la poste étant analogues à celles d'un magasin voisin qui vendait des vélos, et dont la devanture était surveillée jour et nuit par un système hi-tech, la police a pu appréhender le suspect grâce à la plaque minéralogique du véhicule qu'il avait garé devant ledit magasin. Une seconde erreur de débutant.

Le taxidermiste a été arrêté et emmené au commissariat de Roanne, où il a été interrogé. Arthur Ebenezer était son nom. Comme le personnage de Dickens. Bien évidemment il a nié en bloc. Mais les preuves étaient trop accablantes pour permettre une levée de garde à vue. L'affaire avait éclaboussé la police jusqu'au ministère de l'Intérieur. Il était hors de question pour l'institution de perdre encore la face devant un seul homme. Le chirurgien assassin avait tellement fait parler de lui que le dossier devait être repris directement au 36 quai des Orfèvres, avant de passer devant la cour d'assises de Paris.

Vincent Attarian, le procureur de la République avec qui j'avais déjà suivi deux affaires par le passé, s'est emparé du dossier et a saisi le juge d'instruction afin de réunir les éléments nécessaires à la

qualification des charges imputables à l'auteur des crimes. Le juge, disposant de pouvoirs d'investigations et de pouvoirs coercitifs, a délivré mandats, travaux d'expertise et autres interrogatoires. Suite à ces requêtes, le juge des libertés et de la détention a fait placer Ebenezer en détention provisoire.

Les crimes du taxidermiste ayant plus ou moins occupé la scène médiatique durant plusieurs mois, la cour d'assises a jugé opportun d'ordonner un procès rapide de l'accusé, et ainsi d'éviter à la justice d'être la cible de nouvelles accusations laxistes. Ebenezer serait un exemple.

Deux mois plus tard, j'ai été convoqué en tant que témoin à charge. J'ai appelé Hector, souhaitant lui faire part de mes remarques. Nous avons dîné ensemble le week-end précédant le procès. Après quelques verres, j'ai décidé d'amorcer le sujet. Hélène, étant au courant de mes réticences quant à l'affaire, a entraîné Delhia dans la chambre, pour lui montrer les emplettes qu'elle avait effectuées dans l'après-midi. J'ai soumis à Hector mon point de vue sur le dernier cadavre autopsié. Je lui ai expliqué que malgré le respect du mode opératoire, quelque chose clochait dans le processus d'exécution d'Ebenezer. Hector argumenta de son côté d'un air outragé. Qui aurait pu l'en blâmer, lui qui bossait sur cette affaire depuis si longtemps. Toutefois, je persistais dans mon argumentaire, essayant de convaincre mon ami d'une autre théorie. J'ai mis sur le tapis la probabilité d'un *carbone*. C'est le mot que nous employions lorsque nous voulions parler d'un imitateur. D'une copie. Il nous fallait envisager que sur le dernier meurtre, nous avions affaire à un plagiaire. Hector est sorti de ses gongs, furieux. Il m'a ramené devant une réalité et des faits que je n'ai pu contester. Ebenezer n'était pas allé correctement au bout de son schéma habituel parce qu'il avait été dérangé. Point barre.

Hector m'a fait remarquer qu'il ne me comprenait pas. Moi, le témoin premier du carnage qui avait terrifié la France. L'ayant vexé et j'imagine déçu, j'ai préféré ne pas le contredire et me ranger à son avis. Du moins, je n'ai pas poursuivi dans le sens de mes idées. La soirée a repris son cours et nous n'en avons plus parlé. Hector m'a battu froid pendant deux jours. Puis tout est rentré dans l'ordre. Il avait ce côté enfant boudeur. Ce qui était parfois amusant mais souvent agaçant. Quand on le savait, on laisser couler...

Lundi 4 juillet 2002, jour du début du procès d'Arthur Ebenezer. Étaient présentes les autorités compétentes, à savoir trois juges professionnels, dont le président de chambre et deux assesseurs ; six jurés en instance, neuf en appel ; l'avocat général et celui du prévenu qui avait été désigné d'office. Je me demande encore aujourd'hui comment font les avocats désignés d'office pour défendre les individus

les plus abjects et les plus immondes qui soient. Comment cautionner ne serait-ce qu'un soupçon d'indulgence, ou la moindre circonstance atténuante. Je reste persuadé que ces défenseurs de la morale ont parfois du mal à se regarder dans la glace.

Le taxidermiste, étroitement menotté, était accompagné de deux gardiens de la paix. Le faciès sans expression et la respiration sereine, il regardait droit devant lui, les yeux cachés par de longues mèches brunes et grasses. Il n'offrait qu'une enveloppe sans âme. Il n'était pas là. Ce qui se passait autour de nous ne semblait pas l'impliquer.

Les familles ont été entendues les premières, et la défense n'a pas cherché à sabrer les témoignages. C'était peine perdue. Lorsque Ebenezer a franchi la porte de la salle d'audience pour rejoindre le banc des accusés, il était déjà condamné par tous. La morale élevée à la hauteur du procureur de la République.

Est ensuite venu le tour d'Hector. Il a pu expliquer le déroulement de son enquête, par un récit concis mais limpide. Le jury était déjà conquis.

Enfin, j'ai été appelé à la barre. J'ai répondu à toutes les questions de l'avocat de la défense qui n'était présent que par obligation. Puis, plus par habitude que par pertinence, il m'a posé celle que je redoutais. Non pas par peur de la réponse, mais par crainte de soulever un lièvre que j'aurais mieux fait de laisser terré.

— Docteur Wattermaeker, êtes-vous certain que tous les meurtres établis ces derniers mois sous le nom de celui que l'on surnomme le taxidermiste respectent à l'identique le même mode opératoire ? Pouvez-vous affirmer qu'il s'agisse du même meurtrier ?

Le regard d'Hector m'a glacé les sangs. Ce que j'allais répondre pouvait mettre en péril notre amitié. Ebenezer valait-il la peine que l'on compromette une peine amplement méritée pour un simple détail négligé ? Était-il judicieux de semer le trouble dans l'esprit des jurés maintenant que la sentence allait être prononcée ? Et au nom de quoi tout ça ? De la vérité ? Ebenezer méritait de payer. Il était déjà condamné. Mon témoignage devait servir à enfoncer le clou.

Le condamné me regardait. Son attitude, bien que toujours dédagée, était d'un calme olympien. Grand, solide, la quarantaine, il diffusait une aura inquiétante. Son visage, à la fois jeune et buriné, situait l'homme entre deux âges. Plutôt entre deux personnalités. Ses cheveux, longs et gras, étaient tirés vers l'arrière. Ebenezer faisait sale, et il se servait de cet état comme d'un atout. Le petit rictus en coin de bouche dont il me gratifiait contenait tellement de mépris à mon égard et ce que je représentais, que je me trouvais déstabilisé pendant les secondes qui ont précédé ma réponse :

— Oui, je peux affirmer que le travail était semblable d'une victime à l'autre.

Le visage d'Hector s'était détendu. Mieux, il souriait. C'était imperceptible sauf quand on connaissait bien le loustic.

— De la première à la dernière sans exception ? a relancé l'avocat de la défense.

On aurait dit qu'il cherchait à creuser plus avant, comme s'il savait. Comme s'il se doutait de quelque chose.

— Oui, mis à part un détail ou deux, tous les éléments du rituel étaient respectés d'une victime à l'autre.

— Ah ! À un ou deux détails près ! répéta-t-il en levant l'index à l'intention de son auditoire.

C'est à ce moment qu'il a senti la faiblesse du camp adverse. Il s'est engouffré dans la brèche aussitôt, lui qui avait déjà baissé les bras avant même le début du procès. En un quart de seconde, toute l'énergie qu'il avait laissée à des espoirs déçus s'est régénérée aussi vite qu'elle s'était évaporée...

« Que voulez-vous dire par un détail ou deux, docteur Wattermaeker ?

— Lorsque j'ai pratiqué l'autopsie de la dernière victime, j'ai pu constater que le taxidermiste avait certainement été dérangé dans son travail.

— Qu'est-ce qui vous a permis d'en tirer ces conclusions ?

— Disons que le taxidermiste est quelqu'un de minutieux dans l'atrocité de ses actes. Non content de vider ses victimes de leurs organes, il prenait un soin particulier à utiliser des produits d'embaumement pour la conservation des corps. C'est un long processus qui demande le respect d'un certain protocole. Ensuite, après avoir remplacé les organes par des objets à l'intention des enquêteurs sur la piste de sa position géographique, il suturait les incisions qu'il avait faites avec une aiguille de chirurgien et une ficelle de petite qualité s'apparentant à celle d'un boucher. Paradoxalement à la minutie de la première partie de son travail, il terminait son œuvre par un charcutage des chairs. Une opération de finition à la va-vite.

— Et donc ? a demandé l'avocat en écartant les bras.

Mon regard s'est dirigé vers celui d'Hector. Il ne souriait plus. Il secouait la tête comme pour me dire : *« Tu n'as pas pu t'empêcher, hein ? T'es content de toi ? »* Puis j'ai tourné le visage vers le jury. Tous les jurés étaient attentifs comme jamais ils ne l'avaient été. Suspendus à mes lèvres.

J'ai continué :

— Le dernier corps que j'ai autopsié n'a pas été préparé pour la conservation. Il a simplement été vidé, puis rempli dans la foulée. L'assassin a disposé trois objets de façon approximative, puis a refermé la plaie.

— Donc si j'ai bien compris, docteur Wattermaeker, vous êtes en

train de nous dire que l'assassin aurait soit changé de méthode, soit aurait été dérangé dans son travail, ce qui aurait précipité le processus d'élaboration.

J'ai bredouillé par l'affirmative, conscient que je venais de me fourvoyer.

« Mais si j'en crois le rapport d'autopsie et votre témoignage, il aurait tout de même pris le temps de refermer les plaies, et de s'en aller tranquillement pour acheter sa traditionnelle carte postale. C'est bien ça ?... »

— J'affirme que le type qui se tient derrière cette barre là-bas est bien le taxidermiste. Et que le meurtrier est bien le même pour tous les crimes. Je dis simplement que pour le dernier, Ebenezer a été troublé dans son organisation. C'est tout.

L'avocat a acquiescé et est retourné vers sa table. Il a saisi une feuille qui dormait dans son dossier. Il est ensuite revenu au milieu de l'arène, et a tenu le papier en l'air, comme le toréador qui brandit sa pique avant le coup de grâce.

— Ce document est une copie du rapport. Il y est mentionné un autre détail qui me semble pourtant capital. Vous dites que le scalpel utilisé n'était pas le même que pour les fois précédentes. Est-ce bien vrai ?

— C'est exact. Et alors ?

— Et alors ? Quelles sont vos déductions, docteur ?

— Tout simplement qu'Ebenezer a changé d'outil.

— Et pourquoi aurait-il changé d'outil d'après vous ?

— Peut-être parce qu'il l'a cassé ? Vous-même n'avez jamais remplacé la lame d'une scie à métaux..., maître ?

Ma remarque a provoqué l'amusement discret de l'assistance.

L'avocat, se sentant regonflé, a reposé son dossier sur le bureau. Puis les mains dans le dos, il a repris son show :

— Mesdames et Messieurs les jurés, savez-vous ce qu'est un *carbone* dans le jargon policier ?

— Nous nous éloignons du sujet, a lancé l'avocat général.

— Au contraire, a protesté l'avocat du prévenu, il est important pour le jury de connaître le langage utilisé par les professions représentées, Monsieur le juge.

— Poursuivez, maître a tranché le juge.

— Merci. Donc un *carbone* est le terme utilisé pour désigner un plagiaire. Un homme copiant au détail près un processus de mise à mort. Et vous avez employé ce mot dans votre rapport, docteur Wattermaeker !

— C'est faux ! ai-je contesté. J'ai simplement dit que si nous n'étions pas sûrs qu'il s'agisse bien du travail du taxidermiste, nous aurions pu penser à un travail de *carbone* par rapport aux éléments

que vous venez de citer.

Dans la salle, un léger brouhaha venait de se lever.

Le juge a frappé deux coups de maillet.

— S'il vous plaît ! Je demande le silence.

Puis de sa haute estrade, il a enfin daigné me regarder.

« J'espère, docteur, que vous vous rendez compte de l'importance de votre témoignage... Sur vos simples constatations peut dépendre la vie d'un homme. »

— J'en suis conscient, monsieur le juge. Je pratique depuis assez longtemps la médecine légale pour être certain de ce que j'avance. Arthur Ebenezer est bel et bien l'assassin des quinze victimes.

— Sauf que vous n'en êtes pas certain pour la dernière, s'est insinué l'avocat. Je me trompe ?

Les jurés suivaient le match entre nous deux, nous considérant l'un après l'autre, attendant celui qui raterait la balle au bond.

— Je vous le répète. Cet homme assis là-bas est le meurtrier des quinze victimes.

— Mais vous convenez qu'il pourrait s'agir d'un carbone pour le dernier crime ?

— Absolument pas. C'est bien lui. Et quand bien même serait-ce un carbone, même si nous suivons votre hypothèse, maître, ça changerait quoi ? Ce type a tué ! C'est un meurtrier !

— Ça changerait tout, docteur, a-t-il répondu en agrippant les côtés du bois qui m'encerclaient. La peine serait bien différente s'il s'agissait de quinze meurtres ou d'un seul.

J'ai cherché du secours dans le regard d'Hector. Il baissait la tête. Je ne devais plus compter sur son soutien. Je l'avais déçu et je devais me débrouiller seul à présent.

Les jurés échangeaient entre eux. Pour la première fois depuis le début du procès, le doute s'était invité à la fête. Même le juge ne semblait plus savoir à quoi s'en tenir.

« Messieurs les jurés, a repris l'avocat, mon client est accusé d'un meurtre et les preuves sont accablantes. Mais peut-être devons-nous chercher une raison plus lointaine et plus fiable à la gravité de ses actes ? Visiblement, il a cherché à répéter un schéma criminel. Celui du taxidermiste. Mais vous pourrez constater que, malgré l'acte honteux qu'il a commis, son crime n'est que celui d'un amateur éhonté. Mon client est coupable du meurtre de Cathy Messand. Cela ne fait aucun doute. Mais je ne peux tolérer qu'il porte le chapeau pour les quatorze autres assassinats. Vous l'avez entendu, l'arme n'est pas la même, les détails du processus ne respectent pas à la lettre ceux de l'original. Et de plus, mon client a été cueilli sans même protéger ses arrières. Il n'est pas le taxidermiste. Mon client est un homme qui a copié une crapule. Bien médiocrement d'ailleurs. Il est atteint d'une

maladie. Apparentez cela à la folie ou au culte, mais en aucun cas au crime en série. Même si ses actes méritent châtement, je vous demande de reconsidérer la question, et d'orienter la sanction vers un centre de soins pour malades mentaux. Mon client n'est pas un assassin. Il est victime de lui-même. Merci de m'avoir écouté. »

Un nouveau brouhaha a fait vibrer l'assistance. Le juge dut à nouveau frapper plusieurs coups de maillet pour rétablir le silence.

Quant à moi, je me suis enfoncé dans le fauteuil, honteux et scandalisé. J'ai de nouveau levé les yeux où était assis Hector. Il n'était plus là. Il avait quitté la salle alors que je me faisais démolir par l'avocat. Qu'est-ce que je venais de faire ? Je venais de sabrer plusieurs mois de travail, juste pour me convaincre d'une honnêteté que je savais déjà acquise. Comment étais-je parvenu à semer le doute de la sorte ? Qu'allait-il advenir ? Serais-je responsable de la suite des événements ?

Je quittais mon siège, accablé par les regards de mes contemporains.

Les jurés se sont retirés.

Le lendemain était jour du verdict. Nous nous sommes tous retrouvés dans la salle. Je me suis installé au fond. Hector était à la même place que le jour précédent. Nous nous étions croisés dans les couloirs mais il n'était pas venu me parler. Il savait que j'étais dans l'assistance. Jamais à aucun moment il n'a cherché à savoir où j'étais. Je n'existais plus.

Mon regard a croisé celui d'Ebenezer. Il était debout et attendait patiemment la sentence. Ses cheveux étaient gominés à l'arrière, comme la veille. Il me regardait, déjà en terrain conquis. Son rictus ne l'avait pas quitté de tout le procès. Ses yeux, perçants comme ceux d'un aigle, tentaient de s'insinuer dans mon âme pour mieux la détruire.

Les jurés ont pris place.

L'huissier a annoncé l'arrivée du juge, qui s'est assis. La tension était à son comble.

— Mesdames et Messieurs, voici la décision du jury. Compte tenu des éléments révélés par l'enquête, et compte tenu des conclusions des derniers témoignages, le jury n'a pu se résoudre à désigner monsieur Arthur Ebenezer comme étant le coupable des quinze meurtres pour lesquels il a été arrêté.

La salle était consternée, outragée. Le bourdonnement des mécontents a envahi l'espace.

« Par conséquent, le jury déclare le prévenu coupable du meurtre de Cathy Messand, et demande à ce qu'il soit interné dans un Institut spécialisé, dans lequel il purgera sa peine. La séance est levée. »

Coup de maillet et fin du spectacle.

L'avocat de la défense a glissé quelques mots à l'oreille de son client. Certes, il n'avait pas gagné le procès mais ne l'avait pas perdu non plus. Ce qui était en soi un triomphe indiscutable sur un CV. Il avait défendu l'indéfendable et était parvenu à préserver son intégrité. Peu importe si un assassin s'en tirait à bon compte. Désormais la renommée serait là. Ebenezer, attentif, écoutait avec attention et, déjà, je n'existais plus pour lui. Ni même ceux qui l'avaient jugé.

Hector ne bougeait pas. Il était résigné. Je pense qu'il s'attendait au verdict. Dès que j'ai ouvert la bouche lors de mon témoignage, il a su que je foutrais tout en l'air. Et il avait raison.

Je l'ai attendu à la sortie du tribunal. J'étais dehors sur les marches, et l'orage se profilait. Signe précurseur qui donnerait le ton de la journée. Il est apparu. Il descendait les marches rapidement, pressé de rentrer.

Je l'ai interpellé.

— Hector !

Il a fait mine de ne pas m'entendre. J'ai fait quelques pas rapides et l'ai attrapé par le bras. Il s'est rapidement dégagé.

— Max, je crois que ce n'est pas le moment, a-t-il dit sans me regarder.

— Je sais que tu es en colère, Hector. Mais reconnais que mon témoignage était ce qu'il y a de plus honnête. À aucun moment, je n'ai laissé croire qu'Ebenezer n'était pas coupable.

— Le résultat est là, a-t-il répondu en reprenant sa marche.

— Que voulais-tu que je fasse ?

Hector s'est arrêté. Il est resté dos à moi quelques secondes. Pendant un instant, seul le gazouillis des oiseaux a rempli l'espace, nous offrant la plus belle mélodie des jours passés... Puis Hector s'est retourné brusquement vers moi. J'ai cru qu'il allait frapper.

— Putain de merde ! a-t-il hurlé. Tu as été honnête, c'est indiscutable. Mais parfois il faut savoir arranger la vérité quand c'est indispensable. Ce mec n'ira pas en prison. Ce qui veut dire qu'il ne paiera jamais pour ses crimes. Sans parler du fait que tout le boulot fourni ces derniers mois par mon équipe et les brigades concernées est tombé à l'eau. Je ne sais même pas si je t'en veux ! C'est ce qui est terrible. J'ai juste besoin de me calmer et je te demande de respecter ça ! Alors je vais partir et tu ne vas pas me suivre.

Je n'ai pas répondu. Je me suis contenté de le fixer dans les yeux. Je n'avais rien à me reprocher sur ma conduite. Je suis resté de marbre. Il a compris que je n'étais pas d'accord sur tout. Je pouvais comprendre sa réaction. Mais je ne pouvais tolérer qu'il fasse de moi l'unique responsable de la catastrophe.

— C'est ça. Va te calmer, dis-je doucement.

Et c'est moi qui ai tourné les talons.

Je me suis éloigné du tribunal, sentant encore la présence d'Hector, immobile derrière moi.

Je suis rentré chez moi et ai expliqué à Hélène la tournure qu'avaient prises les choses. Elle m'a réconforté comme elle savait si bien le faire. Elle est parvenue à me faire déculpabiliser sur les événements de la journée. Elle a constaté qu'Hector était un impulsif et s'en voudrait certainement d'avoir agi ainsi. Sans forcément présenter d'excuses, il reviendrait sûrement quand la tempête se serait calmée. Et puis il y avait Delhia. Elle aussi portait un puissant pouvoir de persuasion. Hélène m'a dit qu'elle ferait de son côté un travail de moralisation. Et qu'Hector écouterait. Après tout, si notre amitié ne résistait pas à cette épreuve, c'est qu'elle n'avait jamais existé...

J'étais heureux du réconfort que m'apportaient Hélène et Terence. Mais quelque chose en moi ne pouvait se résoudre à accepter ce qui s'était passé. Je me sentais coupable. Véritablement coupable.

Quand Hélène est partie se coucher, je suis allé déposer un baiser sur le front de mon petit garçon, puis je suis retourné dans le salon. Seul dans le noir, je me suis laissé tomber dans le canapé. Je savais que je ne parviendrais pas à fermer l'œil si je ne faisais pas quelque chose. Je me suis alors levé, j'ai attrapé le combiné du téléphone et composé le numéro des Prollox. Au bout de cinq tonalités, la voix de Delhia s'est fait entendre.

— Delhia, c'est Max. Je suis désolé d'appeler si tard.

— Ne t'inquiète pas, a-t-elle répondu. Au contraire tu as bien fait. Je vais te passer Hector.

— Delhia, je ne sais pas si...

Elle n'avait déjà plus le combiné en main. J'entendais sa voix lointaine demander à son époux d'approcher. Tout semblait calme chez eux. À aucun moment, je n'ai entendu le moindre mot de protestation. Lentement, les pas d'Hector sur le parquet sont parvenus jusqu'au téléphone.

— Oui.

— Hector, c'est moi. Écoute... Je ne sais pas par où commencer, mais c'est un peu con tout ça et...

— Ne te fais pas de bile, a-t-il répondu sereinement. Je me suis emporté. Je n'aurais pas dû m'en prendre à toi. Je suis désolé. L'essentiel, c'est qu'Ebenezer soit enfermé. Peu importe l'endroit. L'important est qu'il soit hors circuit.

— Ouais, t'as raison. On se voit demain matin pour un café chez Jeannot ?

— Euh... Je préfère plus tard si tu veux bien. Tu n'es pas responsable mais j'ai besoin d'évacuer, tu comprends ? Je vais rester seul quelques jours si ça ne t'embête pas. Me plonger dans d'autres

trucs, tu vois le genre...

— Pas de soucis, Hector. Appelle quand tu veux.

— Ouais. Bonne soirée.

Et j'ai raccroché.

J'avais déjà un poids de moins, mais je n'avais toujours pas la conscience tranquille. Tant pis, il faudrait faire avec.

J'ai ruminé cette affaire plusieurs jours. Et puis me rendant compte que personne ne m'en tenait rigueur, j'ai pu moi aussi faire l'impasse sur mes états d'âme.

La vie a repris son cours. Moi derrière mes analyses et mes macchabées, Hector dans la paperasse et le quotidien judiciaire. Delhia y était pour beaucoup dans l'apaisement de son mari. Ils avaient également la chance d'avoir trois enfants relativement calmes qui marchaient plutôt bien à l'école. Jeannie était à présent majeure et avait travaillé tout l'été pour s'offrir le permis de conduire. Elle étudiait à la fac de Lyon 2 en SEG². Tom, seize ans, terminait tranquillement sa première. Et Melissa, quatorze ans, se préparait pour le brevet des collèges. L'ambiance de la maison était sans doute un facteur essentiel dans l'équilibre psychologique de la famille.

Hélène, quant à elle, était passée chef de service depuis peu. Notre petit Terence nous apportait joie et bonheur. Il était certes parfois turbulent, mais plein de vie. Et nous avions besoin de sa naïveté d'enfant. Elle était une source régénératrice pour nous. Son énergie servait à canaliser la nôtre et nous permettait de partager de nombreuses activités. Nous étions heureux. Peut-être trop pour que cela dure.

27 octobre 2002.

Il était dans les environs de vingt et une heures trente. Le téléphone a sonné. Nous étions devant la télévision avec Hélène. Nous regardions un film avec Michael Keaton. J'étais un fan de cinéma. Il s'agissait de *Gung-Ho*, une comédie vieillotte relatant les tribulations d'un chef d'entreprise. La télé ne fonctionnait que très rarement à la maison, sauf pour les films que nous achetions très régulièrement. Terence était couché depuis plus d'une heure. Hélène m'a regardé. Nous n'avions pas l'habitude de recevoir des appels si tardifs. C'en était inquiétant.

Je me suis levé à la hâte avant que les sonneries ne réveillent notre fils. J'ai décroché :

— J'espère que vous avez une bonne raison de...

— Max, c'est Michel Bozinsky de la brigade.

Michel Bozinsky, dit « Boz' », le troisième copain de taf.

— Que se passe-t-il, Michel ?

— Est-ce qu'Hector est chez vous ?

— Non, nous sommes seuls avec Hélène et le petit. Pourquoi ?

— J'ai essayé de le joindre sur son portable. Il ne répond pas.

— Hector est en vacances. Ils sont partis une semaine en Vendée.

Est-ce que tu vas me dire ce qui se passe ?

— Je suis désolé de passer par toi, mais je ne travaillais pas jusqu'à aujourd'hui. Mauvaise lombalgie. Je n'avais pas connaissance de l'emploi du temps d'Hector et des collègues. Je ne savais pas qu'il était parti. Il s'est passé quelque chose de terrible.

Je me suis tourné vers Hélène. Elle a vite compris l'anormalité de notre conversation.

— Accouche, Boz.

— Arthur Ebenezer s'est échappé.

On m'aurait pris pour me gifler avec un Larousse, que j'en aurais été moins secoué.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Que se passe-t-il ? a questionné Hélène, inquiète.

J'ai levé la main pour lui signifier d'attendre que j'en aie terminé avec Michel.

— Nous avons reçu un appel de l'Institut psychiatrique où était interné Ebenezer. Pendant les soins, il en a profité pour bousculer l'infirmier alors que celui-ci entrait dans la chambre. Il a arraché un robinet dans le couloir qu'il lui a planté dans la nuque. Puis il s'est enfui en détruisant tout sur son passage.

— Donc tu es en train de me dire qu'Arthur Ebenezer est dehors à l'heure qu'il est.

— Oui, il a échappé aux caméras de surveillance. Tout le monde est sur le qui-vive, et pour l'instant on est arrivé à tenir les médias éloignés. Mais ça ne va pas durer. Il faut qu'on arrive à joindre le lieutenant Prollox.

— Je suis navré, Michel. Mais Hector n'est pas dans la région. Si tu n'as pas réussi à le joindre, alors je n'y arriverai pas non plus.

— Je devais essayer. Merci, Max, je te laisse.

J'ai raccroché.

J'ai expliqué à Hélène de quoi il retournait. Avant même que j'aie fini mon histoire, elle s'est levée et a foncé vers la cuisine. Elle est revenue avec le calendrier qu'on accrochait généralement sur le frigo.

— Tiens, regarde ! s'est-elle empressée de me dire en posant son doigt sur l'une des colonnes.

Son index tapotait fermement sur la semaine en cours. La quarante-trois.

« Les Prollox sont partis à Coëx le 20. C'est-à-dire dimanche

dernier. Delhia avait un rendez-vous chez l'ophtalmologiste avant-hier, le vendredi 25. Ils devaient revenir pour cette date-là ! Les Prollox sont rentrés. Ils sont là ! »

— C'est pas vrai ! Il faut que je prévienne, Hector.

— Tu m'as dit qu'il ne coupait jamais son portable.

— Sauf lorsqu'il est en congés.

J'ai sauté sur le téléphone. La ligne était occupée. C'était plutôt une bonne nouvelle.

« Je file chez eux, Hélène. »

— À quoi bon ? Attends qu'ils aient raccroché.

— Cette nuit va être longue et je pense que ma présence sera utile. J'essaierai de les rappeler sur la route.

— Tiens-moi au courant.

J'ai embrassé Hélène et suis sorti de la maison en quatrième vitesse. J'ai sauté dans mon 4 x 4 et démarré en trombe.

Sur la route interminable qui reliait Pelussin à Villeurbanne, j'ai dû faire une trentaine de tentatives pour les joindre. Sans succès. Delhia était une bavarde. Pour peu qu'elle ait été avec sa mère au téléphone, Hector pouvait s'asseoir sur le câlin crapuleux du soir.

J'ai mis moins de cinquante minutes pour arriver à destination. J'ai filé comme une balle dans la propriété des Prollox. Je n'ai pas compris comment la police de Lyon n'avait pas pensé venir directement chez Hector. Certainement à cause du fait qu'ils le pensaient en vacances.

Le quartier était calme. Rien à signaler. Les fenêtres de la maison étaient éclairées d'une lumière tamisée qui changeait de variation au gré, j'imagine, des images de la télévision. Je me suis précipité jusqu'à la porte d'entrée et j'ai sonné. Je m'attendais à entendre les pas de Delhia venir à moi, comme nous avons l'habitude de les distinguer lorsque nous venions avec Hélène. Mais il n'en fut rien. Peut-être étaient-ils déjà en train de dormir. J'allais faire une seconde tentative.

Soudain, la fenêtre située à trois mètres de l'entrée a explosé. Des morceaux de verre ont volé et se sont répandus à plusieurs dizaines de mètres à la ronde, telle une féerie de cristaux tranchants prêts à lacérer le ciel obscur. Le feu a commencé à envahir l'intérieur. J'ai essayé d'ouvrir la porte mais elle était bloquée. J'ai entendu hurler. La voix d'Hector.

J'ai fait le tour de la maison pour arriver à la chambre de Tom, qui possédait une porte-fenêtre. J'ai prié pour que les volets ne soient pas fermés. Par miracle, c'était le cas. Je me suis jeté au travers et ai atterri sur le plancher. J'ai senti les débris m'écorcher les membres. Le feu commençait à se répandre dans toute la maison. Une horrible odeur de gaz s'était emparée des lieux. Je me suis faufilé entre les flammes et suis arrivé dans le grand salon. Quel massacre !

— Non ! ai-je hurlé.

Delhia était sur le dossier du canapé, contorsionnée sur le dos. La robe de chambre ouverte et la nuisette déchirée. Son corps dénudé ressemblait à une marionnette éviscérée. Elle venait d'être entaillée de l'épaule droite jusqu'à la hanche gauche. Ses entrailles coulaient le long du canapé et explosaient sur le parquet. J'ai tourné le regard pour me dégager de ce spectacle ignoble, mais mes yeux se sont rivés sur le supplice suivant. Tom était empalé sur la corne d'une tête d'élan tombée sur le sol, qu'Hector avait tué lors d'une de ses parties de chasse. Les bois lui sortaient du dos. Trois mètres plus loin, Mélissa était allongée dans les escaliers qui menaient aux chambres. Elle se consumait comme un morceau de charbon. Elle était totalement recouverte par une mer de flammes qui embrasait les murs. Je suis allé dans la cuisine et ai trouvé Jeannie, assise par terre, la tête incrustée dans l'écran de la petite télévision qui habituellement trônait sur le meuble au-dessus du four. Ses petits doigts, déjà calcinés, brûlaient comme de minuscules bougies.

Je me suis mis à sangloter. Je paniquais. Ils étaient tous morts. Et pas d'Hector. Où était-il, bon sang ?

J'ai cherché dans toute la maison, sauf à l'étage. Il était hors de question d'aller là-haut. Le plancher allait s'effondrer d'une seconde à l'autre. La température devenant insupportable, j'ai décidé de sortir. Des quintes de toux atroces me secouaient les intestins. Je me suis jeté sur le gazon et me suis mis à tousser jusqu'à me faire vomir. Déjà, un attroupement de voisins en pyjama s'était formé devant le portail. Les premières sirènes se faisaient entendre au loin.

Hector a encore crié. Cette fois, j'ai pu localiser la provenance de l'écho. Derrière la maison, sur le terrain, à côté du petit abri de jardin en bois.

J'ai accouru et trouvé Hector. Je me suis arrêté net.

Il était sur le ventre, d'épais filets de sang lui filant sur le corps comme des anguilles. Arthur Ebenezer se tenait au-dessus de lui à califourchon, assis sur le haut des cuisses. De la main gauche, il agrippait la chevelure d'Hector et lui tirait le visage en arrière. Il avait coincé un genou sur sa colonne vertébrale pour l'immobiliser. De la main droite il tenait un couteau de chasse orné d'une crosse en ivoire qui scintillait sous la lune. Hector ne pouvait pas bouger. La pression qu'Ebenezer lui exerçait sur le dos l'empêchait d'envisager le moindre mouvement. Au vu de l'état de ses vêtements, Ebenezer l'avait déjà lacéré à plusieurs reprises. Hector saignait comme un porc qu'on égorge. Les poumons avaient dû être touchés. Le sang sortait de sa bouche par flots et sa respiration rauque se manifestait en longs râles d'agonie.

Le taxidermiste a levé le regard dans ma direction, derrière ses mèches brunes et grasses qui lui masquaient une partie des yeux. Il

m'a gratifié de ce rictus dont lui seul avait le secret. Le même qu'au tribunal. Il m'a toisé quelques secondes, me défiant d'intervenir. De tenter le coup. Puis a frappé. La lame du couteau s'est enfoncée avec férocité dans le bas du dos de mon ami. Hector a hurlé. Ses yeux se sont révoltés et son corps s'est cabré, désarçonnant presque son tortionnaire. Ebenezer a fait tourner la lame dans la fente, appuyant sur la crosse de toutes ses forces. J'étais pétrifié. Hector m'a jeté un regard implorant.

— Arrête ! ai-je crié à mon tour.

Mais il a recommencé. Ebenezer a planté le couteau à cinq reprises entre les reins de sa victime. Malgré la douleur, Hector essayait de déséquilibrer le taxidermiste. Pour le dissuader de recommencer, Ebenezer a frappé une fois entre les côtes. C'est alors que, sans savoir pourquoi, je me suis mis à courir dans sa direction, comme si ce qui allait arriver ne comptait plus. J'étais prêt à lui sauter dessus et le tuer. Ebenezer, rapide comme l'éclair, s'est redressé et a lancé le couteau dans ma direction avant même que je parcoure cinq mètres. Je me suis arrêté brutalement, me protégeant de la lame qui arrivait sur moi. Le couteau a ricoché sur mon coude, m'entaillant la peau, et la crosse en ivoire m'a frappé au-dessus de l'arcade sourcilière avant d'aller se planter dans un talus derrière moi. À peine avais-je relâché ma défense que l'assassin était déjà au fond du terrain, avant d'être happé par l'obscurité. Le terrain d'Hector n'avait pas de clôtures. Une petite haie de cyprès définissait le pourtour de la propriété et servait de séparation avec la roseraie de la commune. La fuite était facile.

Le sang sur mon front a inondé mon visage. Cette sensation chaude humide m'a ramené au présent, occultant Ebenezer. J'ai accouru vers Hector, persuadé qu'il était déjà mort. Il bougeait encore et se débattait pour rester conscient. J'ai posé les mains au creux de ses reins pour faire un point de compression. Et immédiatement, la chaleur de son sang a imprégné mes vêtements.

Je me suis mis à ressentir la douleur. Des électrochocs acérés décapitant tous mes muscles dorsaux, jusqu'à entendre le craquement de ma colonne. Le mal puis la sensation de paralysie... Les os se brisant les uns après les autres avec cette certitude presque palpable de mort imminente... Je m'éteignais... Comme Hector... Lentement... Inéluctablement... Toute sa souffrance, je la captais, je m'en emparais, comme si je voulais me l'approprier... Pour qu'il vive... Pour qu'il survive...

« Hector, l'ai-je appelé. Je suis là. La police arrive. »

En effet, les sirènes étaient là et j'entendais les portières claquer.

— Mes... enfants..., a-t-il tenté de dire.

— Reste calme.

Je n'ai pas su répondre autre chose. Je me suis surpris à prier pour

qu'Hector perde connaissance. Pour lui et pour m'éviter de devoir fournir d'embarrassantes réponses. J'ai tourné le visage vers la police et les pompiers qui accouraient vers nous. La maison derrière eux était en flammes. Il n'en restait déjà plus grand-chose d'après ce que l'on pouvait entre'apercevoir par les fenêtres. Les flammes s'étaient emparées des boiseries et les plus grandes, impérieuses, dominaient le toit de deux mètres...

Au départ, je n'ai pas entendu les sommations de la police à m'écarter d'Hector. J'étais encore prisonnier du cauchemar. Une brutalité certaine m'a ramené chez les vivants. Celle d'un policier qui m'a poussé du pied pour me faire vaciller, et m'immobiliser face contre terre pour me passer les menottes. Je savais que je n'aurais guère de mal à me disculper dans les minutes qui allaient suivre, mais, sur le moment, je n'ai pas été capable de bouger un doigt.

Hélène est venue me chercher à l'hôpital de Lyon Sud. Le centre où avait été emmené Hector. Elle a attendu longtemps dans les couloirs que les enquêteurs daignent me laisser partir. Les questions avaient fusé. J'avais la tête compressée dans un étai.

Alors que la police menait l'interrogatoire de rigueur dans un petit box, une infirmière m'avait administré les premiers soins. Un peu de désinfectant sur le coude, et deux points de suture au-dessus de l'arcade sourcilière. Les policiers m'ont sommé de me présenter au poste dès le lendemain pour une déposition.

Je suis sorti dans le couloir. Hélène m'est tombée dans les bras, effondrée. J'ai pensé qu'elle venait d'apprendre pour Hector. Elle a pris mon visage entre ses mains, a vérifié si tout allait bien, et si l'infirmière avait bien fait son travail. Une déformation professionnelle propre à son métier.

Nous nous sommes assis sur l'un des bancs du couloir des urgences.

— Comment tu te sens ? s'est-elle alarmée. Tu n'as que ça, c'est bien sûr ?

— Oui, ça va. Ne t'inquiète pas. Je vais bien.

— Que s'est-il passé avec Hector ? Personne n'a rien voulu me dire.

J'ai soufflé un instant. L'interrogatoire m'avait abruti et il allait falloir répondre de nouveau aux questions. Mais qui était la personne la plus à même d'être informée, si ce n'était mon épouse.

— Hector est encore en salle d'opération, ai-je poursuivi. Il est dans un sale état. Je ne sais pas s'il va s'en tirer.

Ma dernière remarque a arraché un sanglot étouffé à Hélène, qu'elle a vainement tenté de masquer de la main.

— Et Delhia ? a-t-elle balbutié.

À mon expression, Hélène a compris que les nouvelles ne seraient guère meilleures. Je lui ai pris les mains, puis j'ai plongé mon regard

dans le sien. Et calmement je lui ai annoncé :

— Delhia est morte. Elle et leurs enfants. Ils ont été massacrés.

Cette fois, Hélène a craqué. Elle s'est effondrée dans mes bras et je l'ai laissée aller à sa peine. J'étais moi-même trop fragilisé pour prétendre la soutenir de manière robuste.

Nous nous sommes laissé envelopper par l'atmosphère qui s'agitait autour de nous, tentant de nous protéger l'un l'autre sous la carapace craquelée mais solide de notre union.

Hector a passé dix heures en salle d'opération. Après une nuit plus qu'agitée, je suis revenu le lendemain pour m'entretenir avec le chirurgien qui l'avait opéré, le docteur Marc Montard. Il m'a fait entrer dans son bureau et m'a prié de m'asseoir.

Il me connaissait de nom. Ce qui nous permettrait de nous comprendre. Il me considérerait ainsi comme un collègue, et non comme un ami de la famille qu'il faudrait préserver. Il pourrait employer le jargon médical sans avoir le souci de m'en expliquer le sens.

— Comment vous sentez-vous Docteur Wattermaker ? a-t-il demandé.

— Bien. La nuit a été relativement courte mais ça va.

— D'accord, alors je vais aller droit au but si vous le voulez bien. Je sais que vous êtes un ami du lieutenant Prollox, mais votre statut me facilite la tâche.

Il s'est assis à son tour, a joint les mains puis il a continué :

« Le diagnostic vital de M. Prollox n'est plus engagé. »

À cette seule parole, je me suis senti soulagé d'un lourd fardeau.

« Toutefois, les blessures dont il a été victime sont très graves. M. Prollox a été touché dans le dos à plusieurs endroits. Le poumon droit a été perforé. Ainsi que certains muscles : le deltoïde postérieur gauche, le grand dorsal et le sous-épineux. Sans trop de gravité pour ceux-là. Le plus inquiétant est l'état de la charnière thoraco-lombaire. La lame du couteau est entrée si profond qu'elle a transpercé le côlon descendant et le rein gauche. L'assassin s'est ensuite évertué à frapper au niveau des vertèbres lombaires. Les L1, L2 et L5 ont été émiettées, et la L3 est endommagée. Nous avons pu soigner *in extremis* les parties vitales et musculaires. Nous avons stoppé les hémorragies et fait ce que nous avons pu pour limiter les dégâts. »

J'ai cru que mon cœur allait exploser dans ma poitrine. Les commentaires du docteur Montard ne laissaient présager rien de bon. Les dommages étaient bien trop importants pour ne pas en arriver aux séquelles.

— Trois vertèbres sont brisées, docteur Montard. Ce qui veut dire qu'Hector ne remarquera peut-être pas ?

— C'est même malheureusement une certitude. Le lieutenant Prollox est désormais tétraplégique.

La nouvelle me fit l'effet d'un coup de poignard. Mes membres tremblaient. J'avais du mal à contrôler mon corps. La sueur a envahi mon front et la nervosité s'est emparée de moi. Le docteur s'en est aperçu et a tenté de me réconforter :

« Il ne faut pas vous en vouloir docteur Wattermaeker. Si vous n'aviez pas été là, le lieutenant Prollox serait mort à l'heure qu'il est. »

— Je crois qu'il aurait mieux valu, ai-je laissé échapper.

Montard ne m'en a pas tenu rigueur. Il a préféré continuer sur sa lancée :

— Hector Prollox est ce que nous appelons un patient complet. Ce qui veut dire que malgré les progrès de la technologie en matière de régénération cellulaire, jamais il ne remarquera. Mais je ne vous apprend rien.

— Hector va passer le reste de sa vie fixé sur un fauteuil roulant, à pleurer la mort de sa famille sans même pouvoir caresser la photo de ses enfants.

Le chagrin m'a envahi. Je luttais pour ne pas craquer.

« Il n'avancera désormais qu'avec l'aide d'une paille qui contrôlera un fauteuil électrique, et sera tributaire d'un respirateur artificiel. »

Le docteur m'a considéré un instant avant d'abandonner l'idée de me traiter comme un confrère. Il a vite compris l'impact du choc émotionnel que je subissais. Au final, il a préféré me traiter avec la même considération que les familles de ses patients.

— Écoutez, Max, je suis sincèrement navré pour ce qui est arrivé à votre ami. Maintenant, votre rôle est de l'aider. L'aider à reprendre le dessus. A-t-il de la famille ?

— Euh... oui. En Savoie.

— Bien. Vous ne serez donc pas seul dans cette tâche. Nous restons, mon équipe et moi-même, à votre disposition si vous avez besoin.

Puis il s'est levé, mettant ainsi un terme à l'entretien. J'ai fait de même et le docteur m'a raccompagné jusqu'à la porte. Il m'a tendu la main.

— À bientôt, Max. Bon courage pour la suite.

Je lui ai rendu la politesse et suis sorti.

À l'extérieur, j'ai descendu les quelques marches de l'entrée et inspiré un grand bol d'air. La journée était ensoleillée et chaude pour la saison, mais je ne pouvais me résoudre à ressentir autre chose que la sensation glaciale de la culpabilité. J'ai regardé autour de moi. Les oiseaux chantaient dans le parc. Les familles venaient voir leurs malades. Au loin, des ambulanciers plaisantaient devant leur poste de

garde. Et moi, j'étais seul. Seul avec ce que j'avais fait. Seul avec ce que je n'avais pas fait.

Puis je me suis mis à pleurer. Un peu. Et je me suis effondré.

J'ai été autorisé à voir Hector quelques jours plus tard. Je me suis rendu dans sa chambre, non sans une certaine appréhension. Hélène a voulu m'accompagner mais j'ai préféré y aller en premier. Je me sentais responsable et devais désamorcer la bombe avant qu'elle n'explose au visage de mon épouse.

Je suis entré. Un respirateur artificiel insufflait à cadence régulière l'oxygène dans les poumons d'Hector. Le bruit des machines était atroce. Il était là, allongé les bras le long du corps. Sa position définitive. Il était encore branché de plusieurs perfusions et les antidouleurs masquaient tout juste ses souffrances.

Quand il m'a senti arriver, il a difficilement tourné les yeux vers moi. Je me suis approché et me suis efforcé de sourire.

— Salut, Hector.

Il m'a regardé. Il était encore trop tôt pour qu'il puisse parler.

« Avec Hélène, on va prendre soin de toi. Tu vas rester ici encore quelque temps. Et puis je viendrai te chercher. Au moins pour te sortir d'ici. Ta famille et toi déciderez de ce que vous voudrez faire ensuite. D'accord ? »

Comme un idiot, j'attendais la réponse.

Son regard ne me lâchait pas. J'essayais vainement d'y déceler des sentiments, des indications. Mais ses yeux étaient aussi vides que ceux d'un macchabée. Malgré son cœur battant, j'avais l'impression de m'adresser à un mort.

Une larme a coulé sur ma joue. Je m'étais pourtant juré d'essayer de dédramatiser la situation. À quoi bon...

« Je suis navré, Hector. Je sais que... Je suis responsable en partie de ce qui s'est passé. »

À cet instant, une grimace a animé le visage d'Hector. Son front s'est plissé entre les sourcils. Il avait enfin réagi. Mais ce que j'ai lu dans son expression m'a fait peur. Du mépris ? De la haine ? Il est resté comme ça quelques secondes, puis a détourné les yeux pour les fixer de nouveau au plafond. J'ai compris à ce moment-là que la conversation était terminée. Il ne voulait pas de moi dans cette chambre. Je me suis alors levé et suis rentré chez moi.

Hector a refusé la moindre visite pendant des mois. Et pendant ce

temps, l'assassin courait toujours. Il ne s'était plus manifesté depuis cette nuit cauchemardesque.

Pour mon ami, la rééducation a commencé très tôt. À en croire les médecins traitants que je connaissais très bien, Hector avait traversé les différents stades de l'état postaccident du tétraplégique. Un matin, il voulait mettre fin à ses jours, l'après-midi, il se battait contre les tourments de la paralysie, nourri par une volonté déstabilisante.

Huit mois étaient passés. Et Hector obéissait sagement au quotidien de la rééducation, entre exercices musculaires et respiratoires ; ainsi qu'au respect d'un suivi psychologique primordial. Ses journées se ressemblaient. Généralement, le matin, une équipe lui prodiguait les soins d'hygiène quotidiens. La toilette et l'atroce épreuve du vidage des intestins. Un médecin lui compressait le ventre de haut en bas afin de faire descendre les déjections vers la sortie. La tâche était pénible, peut-être humiliante, mais indispensable. Quelques exercices articulaires suivaient la corvée. L'après-midi, l'équipe du soir prenait le relais. Ils plaçaient Hector sur un vélo électrique. Ses cuisses étaient reliées à des électrodes qui lui projetaient des ondes électriques dans les muscles, ce qui les contractait et leur permettait de donner des impulsions sur les pédales. Cette rééducation de force permettait aux membres de garder leur motricité en évitant les risques d'escarres. Un jour sur deux, Hector était emmené dans un centre spécialisé dans lequel il effectuait des exercices en piscine. Les infirmiers lui lestaient les pieds et une grue faisait descendre son corps dans l'eau. Hector devait alors donner ordre à ses membres de bouger sans le poids de l'apesanteur.

Pour Hector, toute cette gymnastique qui durait cinq ou six heures chaque jour était une corvée inutile, parfois douloureuse. Puis le temps aidant, elle était devenue une échappatoire. Une raison de vivre. Même si la fourbure était au rendez-vous, Hector l'apparentait à de difficiles épreuves sportives, lui permettant alors de profiter d'une bonne fatigue qui lui conférait un léger mieux pour le moral.

Enfin, un jour, j'ai reçu un appel de Malou, l'auxiliaire de vie qui travaillait en journée chez Hector. Elle m'a dit qu'il acceptait de me voir. Et que je pourrais passer quand je le voudrais. Je lui ai répondu que je viendrais le soir même après le travail.

À dix-neuf heures trente, je me suis présenté rue Voltaire. C'était la nouvelle adresse d'Hector, située à deux pas du Centre hospitalier de Lyon Sud. En attendant de lui trouver une maison adaptée, la famille louait provisoirement un appartement adapté aux soins qu'il devait recevoir jour et nuit.

Malou m'a accueilli, a récupéré mon imperméable et m'a indiqué la direction de la pièce où se trouvait Hector. Elle ne m'a pas suivi. Je la soupçonnais d'avoir pris parti pour son patient, et, de fait, de me tenir

pour responsable.

J'ai avancé. Lentement. Jusqu'à découvrir face à moi mon ami qui m'attendait, juste à côté d'une magnifique lampe sur pied qui dispensait une très belle lueur orangée. À sa droite était installé un ordinateur à commande vocale. Hector était placé dans l'un de ces fauteuils à la technologie de pointe. Ses mains étaient ajustées sur de larges accoudoirs, et ses jambes étaient recouvertes d'une petite couverture en laine. Sa tête était calée du côté droit par une butée. Cela afin de la tenir droite. Derrière le fauteuil, le respirateur artificiel faisait son travail et entraînait les poumons. Enfin, une petite paille était appuyée contre ses lèvres. Elle lui permettait d'avancer et de se diriger à travers la pièce.

Il avait changé. Il était amaigri. Son visage n'était plus le même et son système pileux avait totalement disparu.

— Salut, Hector, ai-je lancé.

— Salut, Max. Approche.

Je me suis exécuté.

« Attrape-toi une bière dans le frigo et assieds-toi près de moi. »

Sa façon de parler me faisait peine. Il effectuait de pénibles appels d'air avec la bouche afin de constituer une réserve suffisante pour parler. On aurait dit un poisson jeté sur le sol, cherchant désespérément son oxygène dans une mer invisible.

Après avoir décapsulé ma « *bière du démon* », celle que je préférais, je me suis assis face à lui.

« J'ai plus la même gueule, hein ? a-t-il ironisé. »

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

— C'est le traitement. Mon corps ne bouge plus. Il subit de nombreuses carences en vitamines. J'ai pris un traitement pour éviter que ces carences fragilisent mon système pileux. Il s'est produit l'inverse. Cela arrive parfois. J'ai préféré tout raser.

— Tu as bien fait. On dirait Yul Brynner qui a passé quinze heures sous un panneau d'UV.

À première vue, ma blague ne l'a pas fait rire.

— Ouais. Comment va Hélène ?

— Bien. Elle t'embrasse.

Il a acquiescé.

— On en est où ? a-t-il demandé.

— Tu parles de l'enquête ?

— Quoi d'autre ? Je ne pense qu'à ça. Je suis prisonnier de ce corps. Je n'ai rien d'autre à faire. Penser. Juste penser et ruminer. Les collègues ne veulent rien me dire sous prétexte que ce serait mauvais pour ma santé mentale. Mais je veux savoir. Je suis peut-être hors circuit mais je veux continuer à être informé. D'heure en heure s'il le faut.

— Hector. Ils n'ont pas tort. Il faut penser à toi maintenant...

— J'ai plus rien, bordel ! a-t-il crié dans un effort quasi surhumain. Cet enculé a détruit ma vie. Il a éviscéré ma femme, empalé mon gosse, fait brûler Mélissa et a explosé une télévision sur la tête de ma fille ! Et tout ça avant de foutre le feu à ma maison et de me coller dans ce cercueil ambulante...

— Je sais, me suis-je contenté de répondre.

Hector s'est repris. Puis il a poursuivi :

— Ça fait huit mois que ce tordu court toujours. Il n'a plus donné signe de vie depuis. On dirait que j'ai été le dernier sur sa liste.

— On remettra la main dessus tôt ou tard.

— Rien à branler ! C'est maintenant que je le veux.

— La police fait ce qu'elle peut. Crois-moi.

— Ouais, elle fait son devoir, comme toi au tribunal.

La réflexion, pleine de reproches, m'a frappé droit au cœur. Que pouvais-je répondre ? Me laisser emporter par la colère n'aurait servi à rien.

— T'en prendre à moi ne fera revenir personne, Hector.

— Non, mais tu dois faire quelque chose. Tu me dois bien ça.

— Que veux-tu que je fasse ?

Je me suis levé et ai commencé à faire les cent pas. Je n'ai pas su lire dans le regard d'Hector. Il m'avait blessé mais je ne parvenais pas à savoir s'il éprouvait le moindre regret à l'avoir fait. J'espérais que oui. Pas pour le punir d'une culpabilité inutile. Mais pour lui éviter de me demander l'impossible.

« J'ai été convoqué au tribunal. Mon témoignage a été un virage dans la décision du jury. OK. Tu vas m'accabler encore longtemps avec ça ? Tu me tiens pour responsable du massacre de ta famille. Eh bien, soit ! J'assume. Mais je n'ai pas la solution pour les ramener, Hector. »

Je me suis positionné devant lui. Mon visage transpirait et l'effervescence se lisait dans mon regard. Sa réaction à lui était stoïque. Nulle.

Puis lentement, il a ouvert la bouche, a fait monter quelques bulles d'air et m'a dit :

— Je veux que tu me le ramènes, Max.

Je me suis redressé, consterné. J'en souriais.

« Je ne plaisante pas. Je le veux. Même l'enquête à ma place. Fais le nécessaire pour le retrouver. Je veux que tu me ramènes sa tête. »

— Quitte à passer au-dessus des lois ?

— Trouve le moyen. C'est le dernier service que je te demande. Au nom de Delhia et de celui de mes gosses. Je ne t'accuse pas mais si ce malade avait été jeté en prison, il y serait sûrement encore. Alors prends ça comme une dette.

— Et après ? Même si j'y arrivais ? Que ferais-tu ?

— Je pourrais alors m'en aller.

Je trouvais ce discours tellement idiot que j'ai failli partir.

« Il s'agit là de mon dernier combat, Max, a-t-il jeté. Le dernier. Après, peu, importe ce qu'il adviendra. »

J'ai fait quelques pas pour poser la bouteille vide dans l'évier et je suis revenu. Tous ces mots, toutes ces accusations se bousculaient dans mon esprit au gré d'une tornade infernale. Je n'avais pas mangé de la journée et les douze degrés de la bière m'avaient légèrement tapé sur le ciboulot. Je suis revenu vers lui, et j'ai attrapé les accoudoirs de son fauteuil.

— D'accord, Hector. Je vais enquêter. Et je vais le retrouver. Je te le promets. Je vais te ramener sa tête. Je ne le fais pas parce que je me sens coupable ou redevable. Mais parce que je la veux aussi sa tête. Tu comprends ? Et quand tout ça sera terminé, tu ne me demandes plus rien. C'est compris ? Plus de combat, plus de lutte. Et surtout plus d'animosité entre nous. C'est d'accord ?

Hector m'a regardé fixement. Puis il a secoué la tête par l'affirmative.

Je me suis redressé. J'étais soulagé d'avoir trouvé un terrain d'entente avec lui. Je venais de m'engager, sans le savoir, dans une spirale meurtrière qui allait finir par me détruire.

Nous sommes restés silencieux, puis j'ai posé ma main sur son épaule avant de partir. Je savais pertinemment que les mots que nous avions échangés seraient les derniers jusqu'à la résolution de l'enquête. Si toutefois je parvenais à mes fins.

1. DIPJ : Direction interrégionale de la police judiciaire.

2. SEG : Sciences économiques et de gestion.

CHAPITRE DEUX

*« En vérité notre société a la justice qu'elle mérite.
Celle qui correspond au culte des assassins qui fleurit à la lettre
à chaque coin de rue, sur les plaques bleues où sont proposés
à l'admiration publique les noms des hommes de guerre
les plus illustres, c'est-à-dire les tueurs professionnels
les plus sanguinaires de notre histoire. »*

Michel Tournier

Depuis ce dernier interlude, il s'est écoulé dix ans.

Dix années durant lesquelles j'ai fait ce que j'avais promis. Au moins les deux premières si je veux être franc. Après notre dernière rencontre avec Hector, je m'étais plongé dans un incroyable travail d'investigation. La culpabilité étant mon moteur, j'ai fouillé tous les dossiers à disposition, et interrogé toutes les personnes qui avaient plus ou moins été impliquées dans l'affaire du taxidermiste. Cela n'a jamais rien donné. Quelque part, je le savais. Pire que ça, je l'espérais. Au moins j'aurais fait le nécessaire pour honorer ma parole.

Nos rapports avec Hector Prollox sont restés purement « professionnels ». Nous ne nous sommes plus jamais reçus. Hector vivait comme un reclus. En 2003, il a acheté un loft dans le centre de Lyon. Les grands espaces étaient indispensables pour sa mobilité. Toutefois, il a pris soin de prendre le temps. Le temps de choisir son logement. À proximité du commissariat dans lequel travaillaient ses anciens collègues. Lui qui aimait tant la verdure avait opté pour une vie citadine. Bien sûr, il a prétexté la proximité de l'hôpital mais je n'étais pas dupe. Je savais que grâce à l'aide de ses amis, il continuait à garder un œil sur les enquêtes courantes, et peut-être même surveillait-il mon travail.

L'année suivante a failli être la pire de toute ma vie.

À force de vivre dans le passé et les dossiers classés, mon travail au sein de l'Institut médico-légal s'en est ressenti. Je me suis fait réprimander plusieurs fois par le Conseil des médecins.

Vivre au quotidien avec les cadavres, et passer mon temps libre à poursuivre le fantôme d'un assassin m'a fait tourner la boule. Je partais à six heures trente le matin et ne revenais jamais avant vingt-deux heures. Terence a commencé à se plaindre de ne jamais voir son

père. Hélène lui donnait raison. Évidemment. Puis un soir, nous avons eu l'inévitable conversation. Je crois que je me le rappellerai, toute ma vie.

Hélène s'est assise sur le canapé. Il était plus de vingt-trois heures et je sortais de la douche. Devant elle, deux verres de vin posés sur la table basse.

— Ah, que fête-t-on ? ai-je demandé sans me douter que ce verre était symbole d'anéantissement.

— Assieds-toi s'il te plaît, m'a-t-elle répondu. On va parler.

Dieu, que je n'aimais pas ce ton. D'aussi loin que je m'en souviens, jamais je n'avais entendu tant de gravité dans l'intonation de mon épouse.

Je me suis assis. Hélène m'a tendu mon verre. Elle a pris le sien et l'a fait tinter contre le mien. Elle a laissé descendre la première gorgée de château-margaux Lascombes, que nous gardions usuellement pour les très grandes occasions.

« Il n'est pas trop tard, a-t-elle amorcé. »

— Trop tard pour quoi ? ai-je poursuivi.

— Pour sauver notre vie.

La goulée de vin qui me coulait dans la gorge avait soudain un goût de vinaigre.

— Peux-tu développer ?

— Évidemment. Le matin tu t'en vas tôt et le soir tu rentres tard. Les week-ends, quand je ne travaille pas, tu passes ton temps dans les archives de la ville ou tu t'enfermes dans ton bureau. Quand je suis à l'hôpital, tu fais garder Terence à tes parents. Tu n'es qu'un fantôme ici.

— Je sais. Je travaille beaucoup sur...

— Tu travailles pour rien, a-t-elle tranché.

Nos yeux se sont affrontés. La vérité était difficile à entendre, mais je savais être honnête avec moi-même. C'était au moins l'une de mes rares qualités.

Elle a poursuivi :

« Nous sommes sur le fil du rasoir. J'ai essayé de t'en parler mais tu n'as pas écouté. Alors je me suis dit que ça serait bien de le faire devant un bon verre de vin. Je ne vais donc pas te jouer la scène de la femme désespérée. Car je suis assez forte pour assumer ce qui pourrait suivre. »

J'attendais la suite.

« Delhia est morte. Ses enfants aussi. L'assassin s'est échappé. Il est introuvable depuis deux ans. Il est peut-être même mort, vous n'en savez rien. Et Hector t'a tourné le dos. »

J'allais m'apprêter à protester lorsque Hélène leva la main comme un bouclier. Pour me faire taire. Ce que j'ai fait.

« Oui, Hector t'a tourné le dos. C'est malheureux ce qui s'est passé. J'ai moi-même eu du mal à m'en remettre. Mais tous les efforts que tu fourniras ne ramèneront jamais la famille Prollox. Et quand bien même tu y arriverais, Hector ne te pardonnerait pas. Tu le sais. Ce que tu fais est inutile. Longtemps tu as donné l'illusion que tu avançais, mais c'était de la poudre aux yeux. Maintenant stop. Arrête-toi. »

J'ai baissé les yeux.

« Pendant deux ans, tu as négligé ta famille pour sauver la mémoire d'une autre qui n'est plus de ce monde. Alors de deux choses l'une. Soit tu laisses tout tomber, soit je prends le gosse avec moi et on fout le camp. Si d'ici la fin de semaine tu n'as pas réglé ça, nous partirons ce week-end. Je te laisse quatre jours pour remettre de l'ordre dans tes papiers et ta vie. Passé ce délai, j'espère retrouver le Max qui partageait ma vie jadis. En cas contraire, tu peux tirer un trait sur Terence et moi. »

Ces paroles, prononcées avec tant d'aplomb, m'ont fait l'effet d'un couperet. Sèches, cinglantes, tranchantes. Le pire dans tout ça, c'est que je l'avais vu venir. Mais j'avais encore joué avec la corde qui nous tenait au-dessus du vide. J'avais trop parié sur la patience d'Hélène. Nous arrivions au bout de mon numéro de funambule. La balle était dans mon camp.

« Tu ne dis rien ? »

— Non, ai-je répondu lascivement. Non je ne dis rien.

— Ce qui veut dire que tu as entendu. C'est bien. Je vais me coucher.

Hélène s'est levée, a déposé un baiser sur mon front et a quitté le salon. Je suis resté à contempler la cheminée, seul avec mon verre.

J'ai été très excessif dans la suite des événements. Dès le lendemain, j'ai rendu tous les dossiers que j'avais empruntés. J'ai mis de l'ordre dans mes affaires courantes et terminé de rédiger les rapports que je devais à mes supérieurs.

Puis le vendredi, je me suis présenté dans le bureau du directeur de l'Institut. Je me suis installé et lui ai présenté ma démission. Il a été surpris mais a compris ma démarche. Il m'a vivement conseillé de décrocher de la vie hospitalière. Ces dernières années, mon travail n'avait pas été une échappatoire, bien au contraire. Et gentiment il m'a promis de m'établir, si besoin, une lettre de recommandation. Je l'ai remercié mais ai préféré décliner son offre. Il avait raison. Je devais tirer un trait sur le monde hospitalier. Tout ça faisait partie de mon ancienne vie. Tenter d'en améliorer le quotidien avec de légères métamorphoses ne servirait qu'à mieux reculer pour mieux sauter. Il a respecté ma décision. Il n'en attendait pas moins.

Je suis sorti de l'établissement. Étrangement, je me suis senti libre.

Je n'avais pas de regrets. Je laissais derrière moi douze années d'études, plusieurs de pratique, et de précieux collègues que je ne reverrais certainement pas malgré les promesses. Ne me restait plus qu'une seule chose à faire. Aller voir Hector pour lui faire part de ma décision. Bizarrement cela ne m'a pas dérangé. Je n'avais ni crainte ni appréhension. Après tout, comme l'avait précisé Hélène, il m'avait un peu tourné le dos, m'abandonnant dans les griffes du passé à devoir me racheter une conduite. Nous n'étions plus vraiment des amis. Mais de vieilles connaissances.

Je suis allé chez lui et Malou m'a laissé entrer sans rechigner. Lorsque j'ai pénétré dans le salon, je l'ai vu. Il n'avait pas tellement changé. Mieux, on aurait dit qu'il avait repris du poil de la bête. Il m'a accueilli avec les derniers moyens expressifs dont il disposait.

Nous avons discuté. J'ai vu que ma décision l'avait chagriné. Mais mon ton avait été ferme. Suffisamment pour qu'il comprenne que ma décision était définitive et sans appel. Il a totalement occulté l'explication d'Hélène, qui pour moi était la principale cause de ma décision. Il n'a retenu que mon refus d'aller plus loin. Il a fait semblant de comprendre puis m'a gentiment demandé de m'en aller, prétextant une vague histoire de soins qu'on devait lui administrer.

Là aussi, je suis parti le cœur léger.

Je suis rentré chez moi, j'ai débouché une bouteille de monier-de-la-sizeranne, et servi deux verres sur la table du salon, celle-là même qui nous avait servi d'arbitre quelques jours auparavant. Hélène est descendue de la chambre, tenant Terence par la main. Mon fils est venu m'embrasser et est parti jouer avec ses voitures sur un tapis à côté de la table de la salle à manger. Hélène s'est assise en face de moi et m'a demandé :

— Que fêtons-nous ?

— Mon chômage.

Ses sourcils se sont levés.

« J'ai tout arrêté, Hélène. J'ai tout rendu. Les papiers, les dossiers, tout. Et j'ai démissionné. »

— Tu as quitté ton emploi ?

— Oui.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

— Non, mais c'est ce que j'ai décidé. J'étais trop immergé là-dedans. À compter d'aujourd'hui je ne suis plus médecin légiste.

La nouvelle l'ébranla légèrement, sans l'attrister plus que ça.

— Que vas-tu faire à présent ?

— Me reconvertir.

— Dans quoi ?

— Je vais monter ma propre société.

— Mais encore...

— Une maison de production.

— Quoi ?

Elle est partie dans un rire perçant. Elle ne m'a pas pris au sérieux.

— Je ne plaisante pas. Je vais créer une petite boîte de production pour réaliser des films.

— Tu veux dire du cinéma ?

— Non, pas tout de suite. Je vais d'abord me mettre en contact avec des professionnels, puis je démarcherai pour produire et réaliser des films institutionnels ou d'entreprise. La publicité au sens large du terme. Et puis si cela fonctionne, j'investirai une partie des bénéfices pour monter mon propre film. Un long-métrage.

— Tu m'as fait peur. En effet, le marché de la publicité est un bon créneau. Et tu seras dans ton élément. Tu es assez passionné pour réussir !

— Exactement !

Nous avons trinqué.

— Et Hector ?

— Je suis passé le voir. Je lui ai expliqué et il a compris.

— Bon.

J'ai bu une gorgée de vin et j'ai pris la main de ma femme :

— Hélène, c'est terminé. J'ai fait une mauvaise passe. Et je vous ai entraînés le petit et toi. Je suis désolé. Mais c'est fini. Nous avons des économies et un train de vie plus que confortable. Dès lundi, je vais commencer à courir les organismes pour la création d'entreprise, ainsi que les clients potentiels. Je piocherai dans mon relationnel. Mais ce week-end, je le garde pour nous. On va passer la soirée en famille, et se mater un bon film tous les deux. Demain, nous emmènerons Terence à Walibi puis nous irons au restaurant le soir. Dimanche, j'irai m'occuper du bois pour la cheminée.

— Je viendrai t'aider, a-t-elle ajouté en souriant.

Pour Hélène et moi, la corvée bois n'en a jamais été une. Même si nous étions financièrement à l'aise, nous étions restés, à notre grande fierté, des gens humbles. Certes nous aurions pu investir dans les nouvelles générations de chauffage. Travail minimum pour coût maximum. Nous aurions pu nous offrir ce confort. Mais nous avions ce point commun, celui d'aimer les choses simples. Et le fait d'aller passer plusieurs jours à la campagne, débiter des bûches et les rapporter à la maison, représentait pour nous un loisir.

Notre train de vie général aurait pu nous permettre d'autres fantaisies plus onéreuses : voiture de sport, piscine aux dimensions olympiques, garde-robe issue des plus belles boutiques... Mais nous nous y étions refusés. Ce que nous possédions et notre façon de vivre suffisaient à notre bonheur.

Nous nous sommes laissé enivrer par la soirée et... le vin a tenu ses promesses.

Le traumatisme que les Prollox avaient subi avait tout éclaboussé. Du moins, je m'étais laissé asperger sans me nettoyer. Il nous fallait repartir du bon pied. Et sans doute laisser Hector derrière nous, qui ne souhaitait plus suivre personne. Après tout, c'était son choix, pas le nôtre. J'avais honte de le penser par moments. Mais je ne pouvais pas laisser les décisions d'Hector influencer sur nos vies. Je lui avais tendu la main, il l'avait rejetée. J'étais revenu à l'assaut plusieurs fois mais il était resté en arrière. Que pouvais-je faire de plus ?

Je l'ai laissé à ses choix. J'espérais qu'il comprendrait les miens. Je serais là s'il avait besoin de moi. Toujours. Mais je ne serais plus tributaire de cette culpabilité dont il s'était servi pour me tenir près de lui. Plus jamais.

CHAPITRE TROIS

« La menace est souvent plus redoutable que l'action. »

Robert Choquette

Dix années s'étaient donc écoulées.

Ma société de production marchait plutôt bien. Il m'avait fallu trois ans pour gagner la loyauté de gros clients. J'avais commencé par les sociétés de grande distribution et les chaînes de magasins de sport. Les grosses franchises m'avaient fait confiance après de longs combats acharnés en négociations et réunions à n'en plus finir. Je n'avais pas échappé à la loi des appel d'offres et des marchés.

J'avais commencé mon activité en produisant quelques films publicitaires internes pour ces entreprises. Ils avaient plu aux dirigeants. Par la suite, j'ai reçu des commandes plus importantes pour des réclames destinées aux plate-formes numériques. Internet était devenu mon plus gros support. Puis, de fil en aiguille, j'ai été chargé de produire plusieurs pubs pour la télévision. Au départ, je travaillais avec Mastic Prod, une société composée de techniciens hors pair mettant à disposition leur compétence et leur matériel. J'ai pu par la suite me payer mon propre capital technique. Je n'avais plus qu'à embaucher des intermittents du spectacle lors de la réalisation du travail. Que ce soit pour les jours de tournage, ou pour les postproductions qui comprenaient le montage, l'étalonnage, la colorimétrie et autres astuces numériques que je ne maîtrisais absolument pas.

J'avais appelé cette société TerHel prod. Hell pour Hélène et Ter pour Terence. Une raison sociale aux résonances familiales. Et je dois reconnaître aussi en hommage à l'un de mes écrivains préférés : Michael Connelly. Terrel McCaleb était le héros du roman Blood Work, rebaptisé Créance de sang pour la France. Il m'a fallu environ quatre ans pour me faire un nom. Aujourd'hui, je compte parmi le top 100 des maisons de productions spécialisées dans la publicité et la réalisation de clips musicaux.

Hélène m'a énormément aidé dans la création et l'administration de TerHel prod. Je m'étais calé une charte d'ouvrage dès le début. Je travaillais cinq jours par semaine (sauf cas exceptionnel où les tournages devaient déborder sur les week-ends) à raison de huit à neuf heures par jour. Pas plus. La plupart du temps, je travaillais à domicile

et naviguais pas mal entre la maison et les clients pour les réunions. Je n'avais pas à louer de local. Ce qui était, là aussi, un avantage non négligeable.

Terence avait quatorze ans, et le brevet des collèges se profilait à l'horizon. C'était un garçon brillant mais pas fait pour les études. Il avait un poil dans la main et seul l'amusement comptait. Alors, nous passions de longues soirées à lui faire une morale dont seuls les parents ont le secret. Morale, pour ma part, que j'avais bien assez entendue étant enfant et que je savais inutile. Mais là était notre boulot de parents.

Hélène avait changé de service, intégrant la réanimation. Nos situations avaient pris un tournant professionnel inattendu. Nous aimions nos jobs et notre situation financière était des plus fiables. Je venais d'avoir quarante-quatre ans et Hélène allait sur ses quarante-sept.

Dix ans.

Cela faisait dix ans que nous nous étions reconstruits. Et sans faux pas. Tout allait pour le mieux. Nous étions heureux. Vraiment heureux. Aucun nuage n'était venu assombrir notre parcours durant cette décennie.

Jusqu'à ce fameux jour.

Le 13 février 2012. Il y a deux mois, presque jour pour jour...

Nous étions la veille de la Saint-Valentin. J'avais pris mon dernier rendez-vous pour 14 heures. Je m'étais arrangé pour que mon dernier client ne soit pas trop loin de la maison. En l'occurrence, je devais me rendre au siège social de la société Fitness games, situé dans la grande zone industrielle de Roanne. Mes plus gros clients se trouvant dans les Landes ou dans les départements de Savoie et Haute-Savoie, mes déplacements étaient généralement importants.

Il fallait impérativement que j'arrive à la maison avant Hélène. J'attendais un colis de la poste pour la soirée du lendemain. Je lui avais offert une croisière Fjords et Baltique au départ de Copenhague pour une durée de quinze jours pour deux personnes. Elle en rêvait depuis longtemps. J'avais commandé le bon par Internet et l'enveloppe devait m'être livrée ce jour-là. Je n'avais pris aucun risque, Hélène terminait son service à 19 heures. J'avais tout de même anticipé, juste au cas où...

Je me suis garé dans l'allée de notre maison. Il était bientôt 17 heures et la nuit avait déjà pris possession des cieux. J'ai ouvert la boîte aux lettres et en ai sorti quelques publicités, deux ou trois enveloppes impersonnelles qui me semblaient être des factures, et le

fameux bon que j'attendais. Ouf, j'étais sauvé. Je pourrais alors le lui offrir le lendemain.

J'ai garé l'auto dans le garage, et suis rentré sagement chez moi. J'ai caché le bon du séjour dans ma sacoche en cuir. J'ai déposé le reste du courrier sur la table de la cuisine. Mon premier geste après cela a été celui d'allumer la cheminée. Il faisait froid, malgré le thermostat qui réglait la chaleur par programmation.

Après avoir éclairé toutes les petites lampes qui conféraient cette ambiance chaude et calfeutrée qu'était la nôtre, je suis allé prendre une douche et me suis mis en peignoir. La tenue de combat du soir. Celle qui berçait mes pensées des fins de journée.

J'étais largement en avance sur mon timing, je pouvais donc m'octroyer un peu de détente méritée. De plus, étant en période de vacances scolaires, Terence était chez ses grands-parents pour la semaine. Cela nous permettait à Hélène et moi de nous retrouver de temps en temps. Seuls.

J'ai attrapé le courrier que j'avais déposé sur la table, me suis décapsulé une bière et suis allé me vautrer sur le canapé avec pour seule compagnie le crépitement du feu.

La première enveloppe contenait un courrier publicitaire vantant les avantages des réserves d'argent. Celle-ci a été coupée en deux directement. La suivante était une lettre de relance pour la sélection littéraire du mois. Elle a connu le même sort que la première. La troisième enveloppe, différente, avait le format d'une carte postale. Je n'ai pas su tout de suite pourquoi l'objet était « différent », « spécial ». Je l'ai ouvert et en ai sorti la carte. J'ai failli tout échapper. Mon sang n'a fait qu'un tour, et mon cœur s'est mis à tambouriner contre ma poitrine.

La carte représentait la ville de Montbrison en *split screen*. Plusieurs petites cases dans lesquelles étaient photographiés divers endroits fleuris de la ville. Je me suis empressé de retourner la carte, et le texte était le suivant :

« *Tel fleurit aujourd'hui qui demain flétrira, tel flétrit aujourd'hui qui demain fleurira... Signé : Slim Grissom.* »

La carte a glissé de mes mains et a voleté jusqu'au tapis. Je suis resté sans bouger de longues secondes. Comme pétrifié. J'étais perdu. J'ai essayé de rationaliser. Ce devait être une mauvaise blague. Ça ne pouvait pas être autre chose. La première personne à qui j'ai pensé était Hector Prollox. Avait-il eu la lubie de me porter au rappel des événements ? Avait-il fait cela dans un moment d'inconscience ? Pourquoi Hector aurait-il joué à ça ? Merde, c'était mon ami ! J'avais stoppé mes investigations après de longues et vaines recherches. Mais

c'était il y a dix ans. Voulait-il me faire payer par la culpabilité ou la terreur ? Non, ce n'était pas possible. Même si nous nous étions un peu quittés en froid, jamais il n'aurait fait une chose pareille.

Puis j'ai réfléchi à d'autres hypothèses. J'ai ramassé la carte et l'ai analysée sous toutes les coutures. Rien d'exceptionnel si ce n'est qu'elle était sobrement semblable à celles qu'envoyait le taxidermiste autrefois. Un cliché de l'endroit où il passait, une citation en rapport avec ses actes, et un petit mot souvenir pour narguer la police. Tous les composants étaient là. Tout sauf un : je n'avais pas entendu parler de meurtre ou de mort étrange ces jours-ci dans la région.

Sans savoir pourquoi, je me suis rué sur l'ordinateur, dans le petit bureau en contrebas du salon. Nervosité oblige, j'ai dû me reprendre par trois fois avant d'écrire correctement la citation dans l'encart de Google. La prose que je venais de lire était de Pierre de Ronsard. Quel rapport avec le nom apposé ? S'il s'agissait d'Ebenezer, pourquoi signait-il toujours d'un nom différent d'une carte à l'autre, sans lien aucun avec l'auteur de la citation ? Tout cela était trop vieux dans mon esprit. J'avais fait mon possible pour occulter ces souvenirs. J'ai alors pianoté le nom de Slim Grissom. Peut-être Internet pourrait-il m'aiguiller dans ce tunnel aussi large que sombre ? Il y était question d'un gang, quelque chose comme ça. Aucun rapport...

Soudain, j'ai eu un flash. Une pensée lugubre venait de me traverser l'esprit. J'espérais me tromper. Oh ! Dieu, que j'espérais me tromper.

J'ai accouru dans le salon, trébuchant sur la petite marche, puis j'ai attrapé l'enveloppe de la carte.

Ma pertinence à retardement était fondée. Je n'en croyais ni mes yeux, ni mon intuition. La situation était bien pire que je ne l'aurais imaginée. Je venais de comprendre pourquoi la carte m'était parue si différente.

Pourquoi ce détail ne m'avait-il pas sauté aux yeux tout de suite ?

L'enveloppe n'était pas timbrée. Ce qui voulait dire que le taxidermiste était venu poster directement la carte dans ma boîte. Il était de retour et c'est à moi qu'il s'adressait désormais.

CHAPITRE QUATRE

« Qui a raté ses adieux ne peut attendre grand-chose de ses retrouvailles. »

Milan Kundera

J'ai accouru dans la cuisine et ouvert la porte qui menait au garage. Je l'ai fait claquer si fort contre le frigo que j'ai cru que le grille-pain disposé au-dessus allait me tomber sur le crâne. Je me suis figé devant les étagères métalliques sur lesquelles étaient entassés tout un tas de souvenirs et de saloperies inutiles que nous nous étions refusé de jeter. Ça allait de vieux magazines déchirés à des dizaines de paires de chaussures qu'Hélène ne mettait plus depuis des lustres.

Je m'étais gardé un coin à moi dans cet aménagement sur lequel j'avais disposé de vieilles boîtes contenant d'anciennes archives de travail, et surtout mon agenda professionnel de l'époque.

J'ai jeté le couvercle de la boîte en carton au-dessus de mon épaule, et suis tombé directement sur l'objet que je cherchais. Je suis retourné illico dans le salon. Certes, j'aurais pu trifouiller rapidement sur Internet pour dénicher le numéro du Commissariat. Mais j'avais une chance sur deux pour que l'on me balade de sonneries d'attente en sonneries d'attente, et tout ça pour m'entendre dire que l'homme après qui je courrais ne travaillait plus ici. Autant à l'appeler directement sur son mobile, si celui-ci n'avait pas changé évidemment.

Je me suis jeté sur le téléphone et ai composé le numéro du lieutenant Bozinski. Même si j'avais coupé les ponts avec tous ceux avec qui j'avais travaillé de près ou de loin durant ma carrière de médecin, j'avais conservé secrètement tous mes contacts. Juste au cas où. Et grand bien me prit...

La sonnerie a retenti trois fois. Je m'attendais à être redirigé sur le répondeur de quelqu'un d'autre quand une voix familière a répondu :

— Lieutenant Bozinsky !

— Boz ! Nom de Dieu, que je suis content de t'entendre.

— Qui est à l'appareil ?

— C'est Max Wattermaecker, le médecin légiste de Rockefeller. Tu te souviens de moi ?

— Bordel, Max, oui, je me souviens de toi évidemment. Que se passe-t-il ? Ça fait au moins cinq ans !

J'ai dégluti. Vous n'imaginez pas le soulagement que m'a procuré le

son de sa voix. J'ai repris mes esprits avant de répondre :

— Boz, il faut que je te voie immédiatement.

— Houlà, tu as une embrouille, Max ? Tu as une drôle de voix.

— Je ne veux pas te parler de ça au téléphone. Dis-moi où je peux te rejoindre. C'est urgent.

— Attends deux secondes s'il te plaît.

J'ai entendu Boz s'excuser. Il n'était pas seul et, à l'évidence, je le dérangeais. Puis ses pas ont résonné en écho, comme s'il marchait dans un vaste couloir. Au bout de quelques secondes, il a plaqué le téléphone contre son oreille :

— Je ne sais pas ce qui se passe Max, a-t-il poursuivi. Ça fait des années que j'ai pas eu de nouvelles de toi, et, là tu exiges une visite improvisée. J'aimerais comprendre.

Je me suis passé la main sur le front. Ça aussi il aurait peut-être fallu que je le prenne en compte. Je devais me justifier dans un premier temps. Je devais tout expliquer de mon silence et mon absence. Ensuite je pourrais exposer mon problème. Soit. Je ne pouvais pas négliger cet aspect des choses.

— Écoute, Boz, je suis vraiment désolé de te déranger sur ton portable au bout de cinq ans, sans même être passé te voir au bureau, et sans avoir appelé. Mais je t'assure, je ne t'aurais pas téléphoné si ce n'était pas grave.

Je l'ai entendu soupirer.

— Très bien. Je sors du palais de justice, dans le cinquième. J'ai fini ma journée. Où veux-tu qu'on se retrouve ?

— N'importe où, mais je préfère ne pas m'éloigner de chez moi.

Il a soufflé. Cette fois, j'ai bien senti l'exaspération.

— Écoute, Max, je veux bien jouer le jeu à condition que tu me donnes une info. J'habite pas la porte à côté et j'ai une femme qui m'attend aussi chez moi. J'ai pas envie de divorcer parce qu'un vieux copain a la nostalgie du temps passé, tu vois ? Alors crache quelque chose de valable, sinon on devra remettre ça à un autre jour.

La migraine a commencé à me marteler les tempes. Je savais que si je ne lui donnais pas quelque chose à mâchouiller, il raccrocherait. Ebenezer, dit le taxidermiste, était un malade mental. Et je n'étais pas certain de ne pas être espionné à ce moment précis. Je me suis lancé :

— Le taxidermiste est de retour.

CHAPITRE CINQ

*« Je vous demande de chanter avec moi
sur les routes du monde où vous êtes en chemin.
Préparons-nous à des retrouvailles merveilleuses. »*
Sœur Emmanuelle, née Madeleine Cinquin.

Nous avions décidé de nous retrouver à Chavanay, une commune se trouvant à moins de six kilomètres de chez moi. Sur la route du Chemin Neuf, un camion de restauration rapide s'installait trois soirs par semaine, à proximité de la Place des marronniers. Jazzy Jack proposait une bouffe loin d'être raffinée, mais qui contenait un taux de graisse tellement élevé que c'en était outrancièrement divin pour les papilles. Les gens venaient acheter des pizzas, des hot-dogs, des pains-frites, et autres boissons sucrées. La particularité de ce camion était d'avoir assez de place en périmètre pour disposer quelques tables et chaises de bar pour ceux qui voulaient déguster sur place. Bien évidemment, nous étions en février, et la clientèle, déjà rare, était de passage. Toutefois ce soir-là, un jeune couple avait bravé les températures et s'était attablé en attendant que Jazzy Jack termine la cuisson de deux paninis. Jazzy Jack s'appelait en réalité Claude. Mais il avait racheté le camion et sa raison sociale vingt ans auparavant à son prédécesseur. Il avait choisi de tout garder. Un nom et une renommée qu'il avait d'ailleurs bien revalorisés depuis.

Jazzy Jack était une institution pour les adolescents, les ouvriers, et les flics de passage. Nous en avions ingurgité des litres d'huile en croquant dans ses sandwiches. Nous nous connaissions depuis très longtemps et je dois dire que Jazzy Jack est sans doute la seule personne avec qui je n'avais jamais coupé les ponts. Hélène, malgré une hygiène de vie irréprochable, aimait se fourvoyer de temps à autre chez lui. Alors je venais souvent lui commander des paninis ou des pizzas, et je trinquais avec ce sexagénaire philosophe le temps de la cuisson. Cela me permettait aussi, je dois le dire, d'avoir des nouvelles des anciens collègues par son biais.

Boz m'avait donc proposé de nous retrouver là. Ce qui m'arrangeait au demeurant. Je n'étais pas loin de la maison et, suivant les conseils du policier, il me serait plus facile de rentrer en urgence pour prévoir un départ anticipé.

Le lieutenant Bozinsky est arrivé vingt minutes après moi. J'avais déjà descendu un café noir bouillant. Il faisait atrocement froid et je tremblais de toute part. Était-ce la peur ? L'hiver ? Je me le demande encore aujourd'hui.

Il a salué Jazzy Jack, et est venu me retrouver. Je me suis levé et nous avons échangé une accolade virile pleine de sincérité.

— Ça me fait plaisir de te voir, a-t-il dit.

— Moi aussi, Boz.

Nous nous sommes assis. Michel Bozinsky a commandé un thé vert. Puis il a concentré son attention sur moi.

Il n'avait pas énormément changé. Bozinsky, malgré son nom, était un black athlétique d'une petite quarantaine d'années. Un petit bouc lui ornait le menton, et ses cheveux étaient toujours coupés aussi court. Les tempes à peine grisonnantes, il penchait déjà vers la maturité sécurisante. Vêtu d'un jean, et d'un blouson s'apparentant à celui d'un cuir de moto, il semblait toujours aussi jeune. Il a joint les mains.

— Dis-moi tout, a-t-il lancé.

— Arthur Ebenezer est revenu.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'ai reçu une carte postale aujourd'hui. Comme dans le temps. Une citation, une signature antonyme à celle de l'auteur. C'est lui.

— Je n'ai pourtant pas entendu parler du moindre fait divers dans la région.

— Moi non plus. Et tu sais quoi ? L'enveloppe n'était pas timbrée, ce qui veut dire qu'il l'a déposée chez moi lui-même. Ce qui me laisse entendre que c'est pour moi qu'il est là. Il se souvient et je suis presque certain qu'il compte inverser son mode opératoire.

— C'est-à-dire ?

— Qu'il va tuer après l'envoi des cartes. En l'occurrence, qu'il va s'en prendre à moi ou à ma famille.

— Tu ne trouves pas ta réaction un peu parano, Max ?

Jazzy Jack a apporté le thé fumant. Il m'a demandé si je souhaitais autre chose. J'ai décliné son offre d'un signe de la tête.

— Je ne crois pas, Boz. Nous savons que ce dégénéré n'a jamais été retrouvé après son évasion. Et bizarrement, dix ans après, je reçois une carte postale avec la même signature procédurale. Tu ne trouves pas ça étrange ?

— As-tu envisagé une blague ?

J'étais déconcerté. Je venais de renouer avec Bozinsky plus de cinq ans après notre dernier café, je lui annonçais que l'assassin qui avait terrorisé la France entière était de retour, et la seule chose qu'il trouvait à me dire tenait de la théorie de la mauvaise plaisanterie. Théorie que j'avais moi-même avancée quelques heures plus tôt.

J'avais espéré qu'il m'épargnerait cette piste.

— Ce n'est pas une blague, ai-je répondu en durcissant le ton.

Michel a levé la main comme pour me signifier qu'il était désolé. Il a bu une gorgée de thé et a grimacé. Sans doute venait-il de se brûler. L'espace d'une seconde, ça m'a fait plaisir. Boz ne m'avait pas cru et le bon Dieu l'avait puni.

— OK, a-t-il continué. Admettons. Le taxidermiste est de retour et cette carte est un avertissement. Comment veux-tu que l'on procède alors ?

— C'est toi le flic ! Si je t'ai appelé, c'est pour que tu me trouves une solution. Ce taré est de retour et il est revenu achever ce qu'il a commencé il y a dix ans.

Se rendant compte de sa nouvelle bourde, Boz a tendu les deux mains cette fois. À l'évidence, je ne l'avais pas convaincu.

— D'accord. Comme tu le sais, je ne peux pas faire n'importe quoi non plus. Tu en es conscient. Je vais essayer de demander la réouverture de l'enquête. Ta famille et toi allez me foutre le camp de la région. Vous avez une maison secondaire ? Des amis qui pourraient vous accueillir quelque temps ? De la famille à l'étranger ?

Enfin, j'entendais ce que je voulais. Boz réfléchissait en flic.

— Nous avons un appartement à Bandol.

— Parfait. Alors tu vas faire ta valise. Avec Hélène et le même, vous allez prendre quelques jours de congés, et vous allez me foutre le camp là-bas. Et surtout tu ne vas rien faire une fois sur place. Tu vas attendre sagement que je t'appelle.

— Que veux-tu que je fasse à quatre centS kilomètres ?

— Je suis sérieux, Max. Tu me laisses le temps de faire mes vérifications et d'obtenir les autorisations pour rouvrir l'enquête, si toutefois on m'y autorise. Je fais mon boulot, et je te demande de me laisser tranquille. Je te tiendrai informé en temps réel, je te le promets.

Soulagé. J'étais soulagé. Boz prenait l'affaire au sérieux. Mais d'autres questions se bousculaient dans ma tête. D'ordres familiaux.

— Je ferai ce que tu me dis, Michel. Mais il y a une chose qui m'inquiète.

— Je t'écoute, a-t-il répondu avec un brin d'exaspération dans la voix.

— Terence est chez mes parents. Ils habitent à moins de vingt kilomètres de chez moi. J'ai peur. Imagine qu'Ebenezer veuille s'en prendre à eux. Et il y a les parents d'Hélène aussi.

— Max, tu sais que je ne pourrai pas mobiliser toute la police sur de simples suppositions.

J'allais protester lorsqu'il leva la main pour m'empêcher d'intervenir.

« Je sais que tu es persuadé que le tueur au scalpel est revenu. Je veux bien le croire aussi même si les probabilités sont minces. Mais tu sais comme moi que tout ne repose pas sur mes simples décisions. Je ne suis que lieutenant. Si je n'apporte pas de preuves formelles, il me sera difficile de faire protéger tout le monde. Donc je te demanderai d'agir aussi de ton côté. Je te laisse le soin de mettre tes parents et tes beaux-parents à l'abri. »

J'acquiesçais.

« Bien, apprécia Bozinsky. Je vais demander une voiture de renforts, nous allons aller chez toi de ce pas. Je resterai avec vous le temps de vous organiser. Je vais faire mettre votre maison sous protection cette nuit. Ça te va comme ça ? »

— Merci, Michel.

— On verra plus tard pour les remerciements. Allons-y.

Nous nous sommes levés et sommes partis sans même saluer Jazzy Jack.

CHAPITRE SIX

*« Le temps marche ainsi. Ce n'est pas seulement une fuite vers l'avant.
C'est à la fois un retour en arrière et une fuite vers l'avant. »*

Cédric Klapisch

Moins d'une heure après, la maison était surveillée. J'avais fait le topo à Hélène de manière synthétique. Je lui ai promis d'étoffer mes explications dans la voiture, sur le trajet qui nous mènerait chez mes parents dans un premier temps, et chez les siens par la suite.

Deux voitures de police s'étaient engouffrées entre les haies de deux lotissements perpendiculaires au nôtre. La visibilité était dégagée et les véhicules étaient impossibles à distinguer de loin. La planque était parfaite.

Avant de préparer les valises, Hélène a exigé quelques explications concises, au moins dans le but de justifier une absence brutale du centre hospitalier. Je lui ai simplement demandé de me faire confiance, et que sur l'itinéraire qui nous mènerait à Bandol, je répondrais à toutes ses questions. Mais il allait falloir dans un premier temps m'accorder le crédit nécessaire et m'écouter. De mon côté, j'ai préparé une malle spéciale contenant mon ordinateur portable et tous les dossiers professionnels importants que je tâcherais d'exploiter les jours suivants.

Une fois les bagages pliés dans le coffre du 4 x 4, je suis allé retrouver Boz dans le garage. Je lui ai tendu mon trousseau de clés.

— Tiens, mon copain. Je te remercie pour ce que tu fais.

— Je te le répète, ne me remercie pas, a-t-il répondu en plissant les yeux. Si jamais tout ce bordel se révèle être une farce, je connais le derche d'un bonhomme qui va cuire longtemps.

— J'assumerai.

— Je ne parlais pas du tien. Je risque quelque chose de sévère. Il m'a fallu utiliser mes armes de derniers recours pour convaincre mon supérieur. Et si je me plante sur ce coup-là, je suis grillé jusqu'à la retraite.

J'ai acquiescé. Boz avait déployé une unité peut-être légèrement disproportionnée par rapport à la certitude de mes suspicions. Mais j'étais sûr de moi. Je ne pouvais pas me tromper.

— Voici l'adresse et le numéro de mon appartement sur place, lui dis-je en lui tendant un morceau de papier. Tu as mon portable, je ne

te le redonne pas ?

— Non, ça ira. Bon, filez maintenant. Si jamais il est dans le coin, je ne veux pas qu'il sache qu'on s'est invités à la fête. On a sorti le grand jeu pour être les plus discrets possible. Il serait dommage de tout faire capoter maintenant.

— OK.

Nous nous sommes serré la main. Un regard a suffi à confirmer le respect mutuel que nous partagions. J'ai quitté la maison en faisant semblant de fermer la porte du garage, et je suis monté dans la voiture tranquillement, comme une veille de départ en vacances. Nous avons quitté l'allée silencieuse de notre village, prenant soin de faire ronronner le moteur à la manière d'un chaton. Le voisinage n'était pas obligé de profiter du discret vent de panique qui nous talonnait.

La première destination était Ampuis. Chez mes parents. Nous devions aller récupérer Terence. Il allait falloir jouer serré pour convaincre mon père et ma mère de filer dans leur maison d'Autrans, en Isère, pour quelques jours. Ensuite, nous irions chez les parents d'Hélène à Villefontaine pour leur demander de faire la même chose. À savoir, demander à Alexandra, la sœur d'Hélène, de bien vouloir les héberger sur une courte période. Le plus difficile restait de trouver ce qu'il faudrait invoquer pour que tout ce petit monde accepte de s'en aller sans trop poser de questions. Nous avions seize kilomètres à parcourir avant la première halte. Ce qui nous laissait le loisir de trouver une parade cohérente avec Hélène. Il nous fallait faire comprendre à nos familles qu'il y avait un risque mineur lié à mon ancienne situation, sans pour autant propager des inquiétudes inutiles qui pourraient être tragiques pour des personnes de cet âge.

Nous sommes arrivés chez mes parents. Nous leur avons expliqué que le tueur fou qui s'était échappé dix ans plus tôt avait été repéré par les autorités, et que, connaissant la proximité qui m'avait lié à l'affaire autrefois, nous avions préféré jouer la carte de la prudence. Juste au cas où. Mon père a percuté immédiatement. Ma mère aussi mais elle a émis quelques réticences à quitter son foyer, pensant que nous nous perdions en paranoïa futile. Le plus difficile a certainement été de les convaincre de partir le soir même. Mais nous y sommes parvenus.

Alors que nous filions en direction de Villefontaine, mes parents étaient déjà en train de préparer leurs valises.

Sur le trajet qui menait chez mes beaux-parents, Hélène a téléphoné à sa sœur pour lui expliquer la situation. Compréhensive, Alexandra n'a émis aucune objection et s'est promis de nous aider au

besoin.

Arrivés à Villefontaine, nous nous sommes perdus en conjecture pendant une bonne heure avant de reprendre la route, laissant derrière nous un gentil couple de septuagénaires parés à rejoindre leur fille.

Une fois le problème des parents résolu, nous nous sommes engagés sur l'A7 en direction du sud. Nous avons patiemment attendu que Terence s'endorme, walkman sur les oreilles, avant d'entrer dans les explications que je devais à Hélène.

Je lui ai expliqué toute l'histoire. La carte postale, mes certitudes, mon entretien avec Boz, etc. Hélène n'a pu s'empêcher de me reprocher une certaine exagération dans mes attitudes. Puis elle a vite compris mon inquiétude lorsque j'en suis venu au plus détaillé de l'affaire qui avait failli nous coûter notre couple dix ans plus tôt. Malgré les dommages que cela engendrerait, côté professionnel j'entends, Hélène a compris et s'est rangée à mon avis. Nous perdriions une semaine de vacances sur l'été qui suivrait, mais valait mieux ça que de perdre quelque chose de plus précieux.

Nous avons fait une halte sur l'air de repos de Montélimar. La contrariété, le chamboulement de notre journée ainsi que de celle de nos parents, et l'appréhension de replonger dans un passé lointain m'avaient fichu un contrecoup sérieux que j'estimais démesuré. La fatigue se manifestant, Hélène m'a proposé de nous arrêter pour boire un café. Ce que nous avons fait. Nous avons pris l'air un petit quart d'heure, puis Hélène m'a remplacé au volant. Elle avait l'habitude des horaires de nuit, et moi, je m'étais plutôt affaibli côté résistance ces dernières années. Fini le temps où je pouvais passer plusieurs nuits blanches. Terminé les lendemains de bringue où je repartais après dix minutes de sommeil. J'avais passé la quarantaine, et mon quotidien avait changé de manière plus saine. Mon corps s'était habitué. Et moi aussi. Je me suis donc laissé happer par la pénombre de mes yeux clos, me laissant bercer par les chansons rétro de la radio qui nous accompagnait...

La douleur revient... Le jardin des Prollox... Une maison en flammes... La lame qui s'enfonce dans mon dos... Les tissus déchirés... Les muscles qui s'arrachent sous les assauts... Les os de ma colonne qui se brisent... Le taxidermiste, assis sur moi, qui frappe de toutes ses forces, propageant son rire de hyène en écho... Hector qui me regarde de loin et qui me demande si j'ai mal... Il sourit... Cette douleur n'est pas la mienne... Mais je la ressens... Je replonge dans le passé... C'est ma faute... Tout est ma faute... Hector reprend sa place... C'est lui qu'Ebenezer frappe à présent... Hector me parle... Il me dit « Tu as vu ce qu'il me fait par ta faute ? »... Je me mets à courir... Mais plus j'avance, plus ils s'éloignent... La douleur est

trop intense... J'ai mal... Je m'effondre... Et...

Je me réveille en sursaut. Hélène a eu peur.

— Tu es dingue ! Tu m'as collé une trouille de tous les diables.

— Je... J'ai dû rêver.

— Oui, tu t'es endormi une demi-heure. En tout cas, tu as le sommeil agité. Regarde-toi, tu es en nage.

Hélène a fouillé dans la portière et m'a tendu un paquet de Kleenex.

« Tiens, essuie-toi. »

Je me suis tamponné le front. Nom de Dieu, que je me sentais mal. Le cauchemar avait été d'une incroyable réalité. Je ressentais encore le reliquat de vagues douleurs me caresser le bas du dos. Je me suis tourné vers Terence, de peur de l'avoir réveillé. Il roupillait comme un bébé. Tant mieux.

Nous sommes arrivés à Bandol vers quatre heures du matin. Notre appartement était situé sur les hauteurs de la ville, à deux kilomètres du port. Le temps pour nous de garer la voiture dans le garage et de monter nos affaires, nous nous sommes couchés une demi-heure plus tard. Mais je n'ai pas trouvé le sommeil attendu. Les émotions de la journée m'avaient perturbé. Il me faudrait au moins un jour ou deux avant de pouvoir me concentrer sur nos vacances improvisées.

Je suis sorti de la chambre avec délicatesse. Je me suis servi un verre de jus de fruits et me suis installé sur la terrasse qui dominait la mer. L'appartement était au troisième étage. La vue était dégagée et pour la première fois depuis que nous l'avions acheté, j'allais profiter du lever du soleil et de l'éveil des embruns parfumés de Provence.

Le lendemain, nous avons choisi avec Hélène de nous couper de notre quotidien de manière radicale une petite journée. Nous la réserverions à Terence et au dépaysement que nous offrirait la région. Le matin, nous sommes allés nous balader le long du port. La saison touristique n'avait pas encore commencé, et la liberté de pouvoir choisir son siège et sa terrasse de café était un luxe que j'avais totalement occulté. Terence, malgré son jeune âge, appréciait ces moments familiaux. Ce n'était pas le genre d'adolescent à protester contre tout. Il aimait les loisirs des garçons de quatorze ans sans en être esclave. Les téléphones portables, les tablettes graphiques, et la télévision, n'étaient pas vraiment son dada. Terence était plutôt du genre à apprécier les jeux de rôles, les sorties sportives et les petites fêtes entre camarades... Il était assez docile et appréciait avec sincérité les instants que nous partagions, que ce soit à la maison ou en vacances. Il n'avait d'ailleurs pas cherché à savoir pourquoi nous

l'avions arraché à ses grands-parents dans la soirée.

Nous avons mangé chez Maelo, un petit restaurant du bord de plage. Le silence apaisant des moments empreints de quiétude s'était invité à notre table. Nous avons regardé les bateaux qui circulaient à l'horizon, nous projetant dans un univers parallèle où nous étions multimilliardaires et propriétaires d'un yacht comme nous en voyions régulièrement. L'envie de naviguer nous ayant saisis, nous avons acheté des tickets en début d'après-midi pour visiter les calanques. Nous avons choisi la promenade la plus longue. En fin de journée, nous sommes rentrés à l'appartement, nous avons dîné puis nous sommes installés devant *Une balle signée X*, un vieux western avec Audie Murphy. Malgré le danger qui nous avait menés à Bandol en pleine saison hivernale, j'avais tout de même pensé à apporter le lecteur dvd et quelques films. Le cinéma était ma passion. Plus de trois mille films à la maison. Je les collectionnais depuis plus de vingt-cinq ans. Et je n'avais pas l'intention de m'arrêter, au grand détriment de ma femme qui ne savait plus où stocker tous mes trésors.

Le lendemain, Hélène est partie avec Terence rendre visite à une vieille tante qui habitait Le Brusc. J'étais donc seul pour la journée. Une fois la famille passée à la porte, je me suis rué sur le téléphone et ai composé le numéro de Boz. Tonalité.

— Allô ?

— Salut, Boz.

— Eh bien, tu ne perds pas de temps, toi !

— De nouvelles infos ?

— RAS. Je t'avais dit d'attendre mais c'est plus fort que toi, hein ?

— Mets-toi à ma place.

— Et toi à la mienne. Profite de ton séjour et laisse-moi faire. Je t'assure que tu seras le premier informé si j'ai quelque chose de nouveau. C'est compris ?

— Ouais, ai-je répondu, n'en pensant pas un traître mot.

Nous avons échangé deux trois banalités puis nous avons raccroché. Plus tard, j'ai bien essayé de me plonger dans mes dossiers professionnels mais il m'a été impossible de me concentrer. J'avais l'esprit tourmenté et j'enrageais de ne pouvoir participer à l'enquête. Je connaissais Boz, il n'était pas du genre à vous endormir pour avoir la paix. Il m'aurait certainement informé en temps réel sur l'évolution de l'affaire. Mais je connaissais aussi les flics et leurs façons de procéder. Ce qui me laissait penser que Boz et son équipe préféreraient travailler tranquillement sans avoir à rendre des comptes à un civil. Mais merde ! J'avais été un des leurs ! Nous avions été collègues, complices, amis. Je me sentais rejeté comme le curieux que l'on éloigne poliment. Je crois que la frustration reste le sentiment le plus tortueux, possédant cette faculté de vous ôter toute forme

d'assurance et de puissance.

Quand j'étais plus jeune, j'étais fumeur. Je grillais en moyenne vingt cigarettes par jour, certainement plus pour me donner une certaine contenance que par réelle addiction. J'ai arrêté à l'âge de vingt-sept ans, quand j'ai commencé la pratique de la course à pied. Non seulement j'ai tenté vainement de comprendre pourquoi j'avais entrepris cette saloperie, mais jamais je n'ai plus supporté la moindre odeur liée au tabac. Eh bien, croyez-le ou non, ce jour-là, j'ai ressenti l'irrépressible envie des anciens fumeurs. Celle de plonger les doigts dans un paquet cartonné de Blue Iguana, d'en extraire une clope aux extraits de menthol et d'inspirer une longue et profonde bouffée. Jamais je n'ai pensé que cela m'arriverait un jour. Cette histoire m'avait tellement secoué que j'étais prêt à replonger. Ce que j'aurais certainement fait si je n'avais pas été pourvu d'une solide volonté.

Alors j'ai préféré me lancer dans une immersion « houblonneuse »... J'ai ouvert la porte du frigo et en ai extirpé une Bière du Démon. Je l'ai décapsulée et me suis épaulé contre l'encadrement de la porte-fenêtre de la terrasse qui dominait la mer. J'ai laissé couler une gorgée puis me suis imprégné des senteurs iodées de la côte.

Quel paysage ! Nous avons acheté cet appartement huit ans plus tôt. Isabelle, la meilleure amie d'Hélène, nous avait présentés à une tante pharmacienne, ancienne propriétaire des lieux. L'âge aidant, la dame, souhaitant vendre l'appartement, nous avait fait une offre. Offre que nous avons acceptée tant elle était attrayante. Un prix hors compétition pour un bel F5 de cent mètres carrés. Une valeur inestimable pour un décor comme celui-ci...

J'étais seul et pour la première fois depuis ces heures qui m'avaient paru des jours, je n'ai plus eu peur. Au contraire, j'ai enfin ressenti ce sentiment d'apaisement sécuritaire. Ma femme et mon fils étaient dans la famille pas très loin, et, quant à moi, je profitais enfin de ces vacances improvisées.

Le téléphone a sonné. Quiétude interrompue. J'ai grimacé.

— Allô ?

— Vous êtes bien installés ? Comment est la vue, Max ?

La bouteille a glissé de mes doigts et a explosé en milliers de débris sur le carrelage, aspergeant de bière les meubles qui décoraient le salon. Je ne connaissais pas la voix mais un mauvais pressentiment m'a saisi les entrailles à tel point que j'ai failli régurgiter ma bière. Mon cœur ne battait plus, il voulait sortir de mon corps, martelant de toutes ses forces au rythme des tambours du Bronx.

— Qui est à l'appareil ?

— Oh ! voyons, Max...

— Qu'est-ce que vous voulez ? me suis-je mis à hurler.

— Allons, allons. Calmez-vous. N'oubliez pas que vous êtes en vacances. Il serait dommage de gâcher une semaine bien méritée.

Un cauchemar. Je vivais un cauchemar. Un salopard que je soupçonnais être *lui*, connaissait tout de mon séjour. Il ne s'était pas contenté de me foutre les jetons avec sa carte à la con dans ma boîte aux lettres. Il ne voulait pas s'arrêter là. Ou bien était-ce une mauvaise plaisanterie ?... Et si c'était le cas, j'étais prêt à sortir la voiture du garage et me taper les quatre cent cinquante kilomètres qui me séparaient de chez moi pour trouver ce connard et le tabasser jusqu'à ce qu'il n'ait plus assez de dents pour mordre dans une tranche de jambon...

— C'est une blague ? ai-je demandé, la voix plus calme.

— Non.

— C'est... c'est vous ?

— Qui ça, moi ?

J'ai dégluti. Rien qu'à l'appréhension d'évoquer son nom, la nausée est montée.

— Vous... vous êtes... lui... Le... Ebenezer ? Arthur Ebenezer, dit le taxidermiste ?

— Il fait beau n'est-ce pas pour un mois de février ? Même si les palmiers me semblent légèrement abattus, il flotte déjà ici un air de vacances. Qu'en pense Hélène ?

À quoi jouait-il ?

« Pardonnez-moi, je suis indiscret. Vous lui poserez la question lorsqu'elle rentrera de chez sa tante... »

J'ai cru que j'allais vomir.

Il était là. Il savait et nous espionnait. Je ne voyais pas d'autre explication. J'ai accouru sur la terrasse, manquant de me prendre les pieds dans les fils du modem installé à côté du secrétaire en chêne. C'était comme si je m'attendais à le voir m'observer du coin de la rue. Rapidement, j'ai parcouru l'horizon du regard, m'attardant derrière les pins qui pouvaient être de bonnes cachettes, ou bien encore les containers à poubelles qui étaient assez larges pour abriter un homme. Mais rien. Une idée terrifiante m'est venue à l'esprit. Et si Ebenezer était dans l'une des maisons voisines. Et s'il avait loué un appartement pour quelques jours ? De toute façon, il était obligatoirement ici. Sinon comment saurait-il ? Je devais vérifier.

— Comment suis-je habillé ? ai-je demandé.

— Allons, Max, ne nous lançons pas là-dedans. Ne cherchez pas inutilement.

L'aplomb de mon interlocuteur ne correspondait absolument pas avec le personnage que j'avais rencontré dix ans auparavant. L'assassin aux cheveux gominés semblait introverti, enfermé dans une sorte de mutisme glacial. Le personnage que j'avais à l'autre bout du

fil était doté d'une assurance certaine et d'un cynisme qui n'allaient pas avec le profil du tueur psychopathe que j'avais connu.

« Je vous souhaite un agréable séjour, Max. Je vous laisse, j'ai des choses à faire moi aussi. »

— Attendez ! Ne raccrochez pas.

Je devais gagner du temps.

— Vous avez envie de discuter, Max ? Je suis navré mais je n'ai pas vraiment le temps. Attendez le retour de votre épouse. Et si je peux vous donner un conseil, profitez-en pour lui dire tout ce que vous ne lui auriez jamais dit.

— Que voulez-vous dire ?

— Bonne journée, Max.

— Non ! Attendez !

— Au fait Max, vous portez un pantalon beige, une belle chemise en lin noire sertie d'un beau dessin chinois, et une paire de chaussures de ville marron. Et si je peux me permettre la réflexion et sans vouloir vous froisser, il me semble que vous avez pris un peu de ventre. Vous devriez mouler sur la bière et les repas d'affaires.

— Mais qui...

Il avait raccroché. La tonalité redondante du combiné m'a presque rendu fou. J'ai reposé l'appareil sur sa base et me suis mis à paniquer. Le tueur nous avait suivis. Nous avions pris d'inutiles précautions pour nos parents alors que le danger était dans nos bagages.

J'ai appelé Boz dans la foulée. Messagerie. J'ai laissé sur le répondeur le résumé de ce qui venait de se passer. Même si je connaissais l'emploi du temps de la profession, je ne pouvais m'empêcher de pester. Puis j'ai pensé à Hector. Devais-je reprendre contact avec lui ? Devait-il savoir que le taxidermiste était de retour ? Si je l'appelais après toutes ces années, quel accueil me réserverait-il ? Me rejetterait-il la faute ? Je ne savais plus quoi faire. J'ai réessayé d'appeler Bozinsky. En vain. J'ai alors pris mon courage à deux mains et composé le numéro d'Hector. Quelques tonalités plus tard, quelqu'un a décroché.

— Oui ?

La voix était froide et la sonorité caverneuse.

— Hector ? C'est Max.

Un silence de cinq secondes s'est installé. Cinq secondes, c'est long. Très long. Il peut passer plus de ressenti au travers d'une absence éloquente que dans une repartie souvent mal formulée.

— Que me vaut l'honneur ? a-t-il répondu avec la même constante dans la voix.

— Hector, je suis vraiment désolé de tout ce qui s'est passé entre nous. Mais je devais t'appeler. Arthur Ebenezer est revenu. Il est ici.

Un nouveau silence.

— Où ici ?

— Je suis à Bandol. Il y a quelques jours, j'ai reçu une carte postale à mon domicile. L'une de celles dont le taxidermiste était friand à la grande époque. Sauf que pour l'instant il n'a tué personne. Je pense qu'il a inversé son mode opératoire. Nous sommes en danger, Hector. Tu es en danger !

Encore quelques secondes d'atroce platitude.

— On dirait qu'il t'en veut, Max.

— Ça a l'air de te réjouir ?...

— Pas plus que ça. Pour qui me prends-tu ? Je te rappelle que je suis en fauteuil depuis dix ans grâce à lui et...

Il s'est interrompu.

— Continue, Hector. Grâce à lui et ? Grâce à moi ? C'est ça que tu allais dire ?

Il a laissé passer une seconde, laissant ainsi une réponse en suspens.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Je me suis calmé. La migraine commençait à tambouriner mes tempes.

— Je voulais juste te prévenir. Appelle Boz, il est sur le coup. Il s'est occupé de moi lorsque j'ai reçu la carte. C'est pour cette raison que je me suis retrouvé à Bandol. Je te demande de faire attention et de prendre le maximum de précautions.

— Je sais prendre soin de moi. Mais j'appellerai Bozinsky.

— Oui, et si tu l'as avant moi, demande-lui de me rappeler s'il te plaît.

— Tu es certain qu'il s'agisse bien d'Ebenezer ?

— Pour dire la vérité, non. Je pense que c'est lui mais il y a des choses qui ont changé.

— Comme il y a dix ans ? Comme ce petit détail qui lui a rendu sa liberté ?

Il ne manquait plus une occasion de me moucher. Il était inutile de me tourner vers lui pour obtenir un soutien psychologique. Qui aurait pu l'en blâmer ? Surtout pas moi en tout cas.

— Laisse tomber, Hector. Prends soin de toi, à bientôt.

J'ai raccroché avant même d'attendre une réponse.

Une main sur la hanche, l'autre me massant le front, je puisais dans tout mon bon sens pour réagir avec le plus de discernement possible. Hélène et Terence allaient rentrer en fin de journée et j'allais ruminer mes peurs jusqu'à leur retour. Mais qu'est-ce qui me disait que le tueur n'allait pas s'en prendre à eux avant ? Pourtant il m'avait suggéré par téléphone de parler à ma femme, c'est bien qu'il ne comptait pas la mettre en danger dans l'immédiat. N'importe quoi. Je me faisais mes propres films. Questions et réponses. Pourquoi m'appuierais-je sur les simples paroles d'un assassin de la pire espèce ? Non, il fallait que

j'aille à la rencontre d'Hélène et que je la ramène ici.

J'ai pris ma veste suspendue à l'entrée et ouvert la porte, lorsque mon cellulaire s'est manifesté. J'ai décroché si vite que j'ai failli le faire tomber.

— Allô ?

— Max, c'est Boz. J'ai eu ton message. Que se passe-t-il ?

— Ah ! Michel, ai-je lâché, soulagé.

J'ai refermé la porte et me suis effondré dans le canapé. Comme si l'appel du policier m'avait ôté toute crainte.

« Michel, l'assassin est ici. »

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il m'a appelé, Boz. Sur mon téléphone. Pas mon portable, mais celui de l'appartement. Et je suis sur liste rouge. Il a décrit mes vêtements et il sait où sont ma femme et mon fils en ce moment. Que te faut-il d'autre comme preuve ?

— Je vois. Alors écoute-moi bien. Je vais venir. Je vais lier une connexion avec la police de Bandol. Et je vais renforcer la sécurité autour de vos familles.

— Merci mais je pense que mes parents et ceux d'Hélène sont à présent hors de danger. Je crois que c'est à moi qu'il en veut. Personnellement.

— Je vais quand même le faire. On a déjà vu des cas d'endoctrinement chez les tueurs psychopathes.

— Tu peux développer ?

— Lorsqu'un assassin use de génie et de machiavélisme dans l'accomplissement de sa tâche, il trouve souvent parmi les frustrés ou les assassins en sommeil des admirateurs attentifs. Ceux-là parviennent à devenir disciples lorsque le maître l'autorise. Ce qui veut dire qu'il y a peut-être d'autres personnes avec lui maintenant. Tu as dit dans ton message que tu ne reconnaissais pas le personnage que tu as croisé il y a dix ans, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Il est donc possible que ce ne soit pas lui. Le vrai Ebenezer est peut-être ici, et il est possible qu'il ait un disciple. Tu comprends ?

— Il ne manquait plus que ça.

— Attention, rien ne l'indique. Mais je préfère anticiper.

— OK. Et la suite alors ?

— Je vais rappliquer. Tu fais comme tu veux, mais je pense qu'il n'est pas utile d'inquiéter ta femme. Fais en sorte de ne pas trop exposer ta famille jusqu'à ton retour. De toute façon, je ferai en sorte que tu bénéficies d'une protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De loin. Essaie de profiter malgré tout de ces quelques jours et évite d'impliquer ta famille dans cette spirale.

J'ai lâché un souffle d'épuisement. Je n'étais en sécurité nulle part.

Mais pour le bien de ma famille, je me devais de prendre sur moi.

— D'accord, ai-je répondu. Je ferai comme tu as dit. Quand comptes-tu venir ?

— Laisse-moi la journée pour obtenir les autorisations et me mettre en relation avec la police nationale de Sanary-sur-Mer. Bandol ne possède plus de bureau. Je fais au mieux et je te rejoins demain matin. Y'a-t-il un endroit où on peut se retrouver pour être tranquilles ?

— Je ne vais pas laisser Hélène seule avec Terence.

— Ils seront sous surveillance rapprochée dès ce soir. Tu as ma parole. Pour le bien de tous, il vaut mieux qu'Hélène ne soit pas au courant. Du moins pour l'instant. Je préfère faire le point avec toi en tête à tête.

Je réfléchissais. Tout était bien trop rapide pour moi. Comment m'organiser de façon à ne pas impliquer Hélène ? Je la connaissais. Elle se douterait de quelque chose tôt ou tard. Il valait mieux dans l'immédiat me laisser porter.

— Quand tu es sur le port, tu prends la direction du kiosque et tu empruntes le chemin du littoral sur six cents mètres. Tu trouveras un bar restaurant appelé La baie Méditerranée au pied d'une crique. Je t'attendrai là. Hélène et Terence se baladent beaucoup en ville, ne prenons pas le risque de nous faire repérer.

— Très bien, j'y serai à neuf heures. La demande de réouverture d'enquête que j'ai formulée auprès du magistrat instructeur est en cours. J'espère obtenir une réponse du parquet rapidement. Pour l'instant, j'agis un peu en électron libre. Tu vois où je veux en venir ?

— Parfaitement. Tout cela reste entre nous. Mais comment vas-tu obtenir le concours de la police locale ici sans autorisation ?

— J'ai un vieux copain en place avec qui j'ai fait l'école de police. Il le fera pour moi. Alors prions pour qu'il n'arrive rien.

— Merci, Boz. Je te dis à demain.

— Salut.

Quelle merde ! Cette fois, on touchait le fond. Comment pouvais-je m'en sortir avec une femme munie d'antennes à la place des oreilles ?

Ayant travaillé en étroite collaboration avec la police pendant plusieurs années, je savais qu'une autorisation ne serait pas ordonnée sur la simple suspicion d'un flic ou d'un ancien médecin légiste. Boz faisait son maximum pour me rassurer mais je n'étais pas dupe. Notre système était encore trop administratif et procédural pour espérer une action immédiate. Lorsque Boz m'a parlé de réouverture d'enquête, je savais que c'était du grand n'importe quoi. La DCPJ³ avait obligatoirement donné ordre aux neuf Directions interrégionales de la police judiciaire de suivre l'affaire depuis 2002, notamment par le SRPJ de Lyon et de Clermont-Ferrand. Même si nous n'avions plus entendu parler d'Ebenezer depuis dix ans, il était forcément encore

recherché. Boz m'avait endormi pour que je lui fiche la paix. Seulement il avait oublié un petit détail. Je connaissais les rouages judiciaires, et savais parfaitement qu'on ne pouvait obtenir une autorisation en claquant des doigts. C'est comme cette histoire de copain en place dans les bureaux de Sanary. Même s'il s'agissait d'un ami d'enfance, je voyais mal la police du coin débouler par dizaines de duos pour assurer la sécurité d'une famille de paranoïaques. Cela confinait au ridicule.

Michel Bozinsky m'avait envoyé à quatre cent cinquante bornes de chez moi pour avoir toute liberté d'action sans que je sois constamment sur ses talons. Je ne doutais pas qu'il ferait son possible pour amener l'affaire aux oreilles du Magistrat instructeur ou du procureur de la République. Mais ces formalités prenaient du temps, même si elles étaient traitées en urgence.

J'ai pensé tout simplement que Boz commençait à poser des jalons pour assurer ses arrières, et ainsi ouvrir son champ d'action en respectant les procédures. C'était tout à son honneur. De plus je ne doutais pas de sa présence ici dès le lendemain. Mais je savais qu'en attendant nous serions seuls ma famille et moi. Et même avec lui dans les parages, nous ne serions pas plus blindés que la veille. Le mieux était de rentrer à la maison. J'allais attendre la conclusion de mon entretien avec Michel, puis j'aviserais. Moi aussi, j'avais un ami bien placé. Mais à la Direction centrale au Quai des Orfèvres. J'aurais d'ailleurs dû commencer par là.

3. DCPJ : Direction Centrale de la Police Judiciaire.

CHAPITRE SEPT

*« De l'irréel résulte l'impuissance ; ce que nous ne pouvons concevoir,
nous ne pouvons le maîtriser. »*

Wilhelm Reich

J'ouvris les yeux. La brume autour de moi peinait à se dissiper. Dieu, que je me sentais fatigué. Bouger les paupières était un supplice, et le sommeil me rappelait en son antre ténébreux.

Autour de moi, un léger brouhaha. Des sons monocordes qui bourdonnaient comme des ruches après la période hivernale. J'aurais voulu me passer la main sur le visage mais j'en fus incapable. C'était comme si mes membres n'obéissaient plus aux ordres de mon cerveau. Je ne parvenais pas à garder les yeux ouverts plus de trois secondes.

Soudain, une lumière violente me brûla les rétines. Un œil, et puis l'autre.

J'entendis une voix s'éclaircir au milieu des murmures. « Il se réveille. » Oui, je me réveillais péniblement. Le voile qui obscurcissait mon état d'éveil se déchira. La forme d'un visage m'apparut. Hélène ? Non, ce n'était pas elle. C'était un homme. J'avais des difficultés à définir les contours de son visage. Puis, armé de patience et de persévérance, je distinguai enfin sa coiffe. Un chapeau. Non, plutôt un bonnet. Blanc. Un docteur ? Oui, un médecin. Un masque chirurgical lui cachait le bas du visage. Je perçus enfin la couleur de ses yeux. Verts. À en voir les rides sur la partie visible de son faciès, l'homme devait avoisiner la cinquantaine.

Il était en train de m'ausculter. Une petite lampe à la main, il vérifiait mes réactions cérébrales par la dilatation de mes rétines. « Réaction positive », commenta-t-il. Le bourdonnement que j'entendais jusque-là prit matière sous l'apparence de plusieurs blouses blanches. Je regardai autour de moi et reconnus l'intérieur d'une chambre d'hôpital. Plusieurs bruits inquiétants couvrirent ceux ambiants. Je tournai maladroitement la tête sur ma droite. Un soufflet que j'identifiais comme étant celui d'une machine de réanimation cardio-pulmonaire insufflait de l'air dans mes poumons, et une seconde à échocardiographie sous dobutamine assistait mon rythme cardiaque.

Mon Dieu. Que m'arrivait-il ? J'étais assisté artificiellement. Je voulus parler mais aucun son ne sortit.

« Restez calme », me conseilla le médecin. « Votre état est stable, vous êtes à présent hors de danger. »

De quel état voulut-il parler ?

« Où... suis-je », demandai-je dans un effort quasiment surhumain. Ma voix fut tellement imperceptible que je doutai qu'il l'ait entendue.

« Vous êtes en sécurité. Vous êtes à l'hôpital. »

Je vis les autres médecins de derrière s'affairer à d'autres tâches. Certains remplissaient des formulaires d'état de santé, d'autres régulaient les injections qui m'étaient destinées, et d'autres encore m'administraient différents soins.

« Pour... quoi je ne peux pas... bouger... ?... »

« Vous avez subi une grave opération », répondit le chirurgien.

« Dites-moi... la vérité... Pourquoi je ne... peux plus... bouger... »

Le docteur considéra ses collègues du coin de l'œil et ceux-ci sortirent de la pièce. Il fit glisser son masque sous le menton puis me dit : « Vous êtes paralysé. Je crains que vous ne remarquiez jamais plus. Vous avez perdu toute forme de motricité. Du cou aux orteils. Je suis désolé. »

Si j'avais pu, j'aurais débranché moi-même toutes ces machines qui tintaient et m'insupportaient. Une larme s'insinua dans mon œil gauche et glissa le long de ma pommette. Ce fut l'unique sensation que je parvins à ressentir.

« Non... », émis-je sans que le son atteigne le médecin, qui me laissa et quitta la pièce. « Non »...

Soudain, le lit bascula vers l'avant dans un mouvement frénétique. Personne n'avait touché à quoi que ce soit. J'étais seul dans la pièce. La mécanique détraquée dressa le lit à la verticale, arrachant tous les fils et les appareils qui me maintenaient en vie. Le lit s'immobilisa alors que j'étais pratiquement debout. Face à moi, contre le mur, un miroir de deux mètres me renvoya le reflet de ce que j'étais devenu. Sanglé par des lanières en cuir usé, j'étais nu, le corps bleu violacé amaigri d'au moins vingt kilos, tuméfié, paralysé... Mon visage avait changé. Mes cheveux, éparpillés en trois touffes, me donnaient déjà des airs de mort-vivant...

Je hurlai en me voyant...

Le réveil a été agité. Je me suis redressé sur le lit en nage, comme la nuit de mon précédent cauchemar. Des crampes insupportables fourmillaient dans mes jambes et mes mains. J'ai agité les doigts, puis les orteils. La sueur avait imbibé le drap. J'étais trempé. Et Hélène dormait toujours.

Je me sentais mal. Que signifiaient ces rêves malsains ? Que voulaient-ils dire ? Où voulaient-ils m'emmener sinon vers une culpabilité omniprésente au sujet d'Hector, à laquelle j'essayais d'échapper depuis dix ans.

À cause de moi, un assassin avait évité la prison et s'était échappé. Par ma faute, Hector et sa famille avaient été massacrés. Aujourd'hui, le passé refaisait surface, accompagnés de ses vieux démons...

J'avais compris. Malgré les promesses faites à ma femme, je devais remettre le pied à l'étrier et affronter les conséquences de mes erreurs. Je devrais reprendre le taureau par les cornes ; écarter les montagnes pour remonter jusqu'au tueur, le neutraliser mais, surtout, je devais protéger Hector que je supposais être la personne à abattre. Le travail avait un goût d'inachevé pour Ebenezer, et je savais qu'il ferait tout pour en finir avec mon ami avant de s'occuper de moi...

CHAPITRE HUIT

« La mort est une surprise que fait l'inconcevable au concevable. »

Paul Valéry

Le lendemain, j'étais à neuf heures précises au bar restaurant La baie Méditerranée. En fait j'y étais depuis une demi-heure déjà. J'avais quitté l'appartement alors qu'Hélène et Terence dormaient encore. J'avais laissé un mot sur la table expliquant que j'étais parti faire un jogging. D'où ma tenue de sportif ce matin-là. Après l'entrevue qui allait se dérouler avec Boz, je devrais me débrouiller pour transpirer, et ainsi crédibiliser mon alibi.

Michel est arrivé à neuf heures dix. Il a laissé sa voiture au départ du chemin du littoral. Seuls les résidants avaient le droit de garer leurs véhicules sur les minuscules parkings qui longeaient le sentier jusqu'au restaurant.

Les mois d'hiver sont généralement plus cléments à Bandol. Ce qui nous a permis de prendre un café sur la terrasse couverte qui donnait sur la mer. Les cieux étaient gris, à l'image du décorum de ma vie.

Nous nous sommes salués, et avons commandé nos consommations qui sont arrivées sur la table trois minutes plus tard.

— Alors, ai-je commencé, quel est le plan ?

— Ce dont je t'ai parlé hier n'est pas facile à mettre en place, a-t-il répondu, gêné.

— Je m'en doutais, Boz. Que croyais-tu ? Que tu allais m'endormir avec tes collants bleus et ta cape rouge ? Soyons sérieux.

— Je voulais au moins te rassurer.

— Je sors du milieu judiciaire. J'en connais les bases. Je sais que ma protection n'existe pas.

— Détrompe-toi là-dessus. J'ai dit que tu serais protégé ici et tu l'es.

— Comment ça ? ai-je demandé en me redressant sur mon siège.

— Je t'ai dit que j'avais un copain qui bossait ici. Bien sûr, il n'a pas pu mobiliser les grands services de sécurité. Mais il s'est débrouillé pour poster une voiture en permanence à deux pas de ton bâtiment. Il a aussi envoyé plusieurs véhicules patrouiller de temps en temps autour du quartier.

— Comment a-t-il pu justifier ça ?

— Par la prévention. De nombreuses vedettes de la télé ou du

cinoche viennent passer leurs vacances dans le coin. Il a fait croire qu'une star menacée depuis peu séjournait à Bandol pour une nuit ou deux.

— C'est tiré par les cheveux ton affaire !

— Peut-être mais ça a marché, a répliqué Boz, agacé. De toute façon, tu ne peux pas rester ici.

— Comment ça ? C'est toi qui m'as envoyé là.

— Je sais. Mais notre système est trop compliqué, administrativement parlant, pour t'assurer une totale sécurité. J'ai bien réfléchi. Je préfère t'avoir sous la main. Retourne chez toi. Manifestement, l'assassin a décidé de te suivre partout où tu irais. Je te pensais en sécurité ici mais je me suis trompé. Ebenezer est trop bien informé. Je ne peux pas te protéger à distance. Reviens à Pélussin et reprends le cours de ta vie. Au moins j'aurai le contrôle. Et d'autre part, peut-être cela reconfortera-t-il Hélène ?

Boz n'avait peut-être pas tort. Cependant, quelque chose me dérangeait. C'était bien la première fois que Michel Bozinsky doutait de lui. Ce n'était guère reconfortant pour moi. Mais avais-je le choix ? Finalement, cela me permettrait également de suivre l'affaire de près. Et peut-être apporter ma petite contribution...

Nous sommes restés au bar une petite demi-heure et j'ai filé. Boz est retourné à sa voiture et est parti rejoindre son ami. Le flic de Sanary. Quant à moi, pour légitimer ma tenue et le mot déposé du matin, j'ai tout de même trouvé la motivation pour courir quarante-cinq minutes le long des plages. Lorsque je rentrerais, il me suffirait de mentir sur mon temps de course. Je n'étais plus à ça près.

J'ai dû prendre pas mal de pincettes avec Hélène pour la convaincre de retourner à la maison. Je savais qu'elle aurait du mal à me comprendre. Nous étions partis en urgence le jour de la Saint-Valentin et je lui demandais de repartir trois jours plus tard. À sa place, j'aurais paniqué aussi, me demandant si j'étais réellement capable de la protéger elle et notre fils.

Je lui ai dit que Boz m'avait contacté et qu'il valait mieux pour lui et pour nous de nous trouver à proximité du SRPJ. Jamais je ne lui ai parlé de ce qui s'était passé ici. À aucun moment, je n'ai évoqué le coup de téléphone d'Ebenezer, ni le rendez-vous secret avec Michel. Je l'aurais alarmée. Je n'avais pas envie de remettre en péril notre mariage.

En fin d'après-midi, une nouvelle mauvaise surprise a fait vibrer mon portable. Depuis l'appel de l'assassin, j'avais coupé la sonnerie de mon téléphone pour que je n'aie pas à justifier un coup de fil malvenu.

Sans en parler à Hélène, j'avais même débranché à son insu la prise téléphonique de l'appartement. J'espérais qu'elle ne s'en apercevrait pas.

J'ai décroché lentement et me suis éloigné sur la terrasse tandis qu'Hélène préparait les bagages dans la chambre, aidé de Terence.

Mon cœur battait la chamade. J'avais peur. Le numéro était masqué.

— Allô ?

— Monsieur Wattermaecker ?

La voix était encore différente de celle de la veille. Je tentais timidement une réponse.

— Lui-même.

— Bonjour, c'est Frédéric Adgian, votre conseiller clientèle.

C'était la banque. Adgian suivait nos comptes depuis plus de quinze ans. Il se différenciait des autres banquiers de par ses conseils. Jamais intéressé, il savait nous aiguiller vers les meilleures décisions. Il aurait eu l'occasion de nous vendre toutes sortes de prestations au cours de ces dernières années, comme d'autres conseillers dignes de ce nom l'auraient fait. Mais Adgian était issu d'un milieu modeste et les commissions rapportées sur la vente liée et forcée ne l'intéressaient pas. Il gagnait suffisamment sa vie, comme il me l'avait dit un jour, et il ne voyait pas l'intérêt d'enfoncer les gens en les submergeant de crédits, tout en leur faisant croire qu'on leur rendait un fier service. J'appréciais ce bonhomme.

— Bonjour, monsieur Adgian. Comment allez-vous ?

— Eh bien, moyennement je dois dire. C'est un peu pour cela que je vous appelle.

Qu'allait-il encore me tomber dessus ? Dieu, que je n'aimais pas ce ton. Généralement lorsqu'un banquier vous appelle la voix grave, la nouvelle n'est jamais de bon augure.

— Je vous écoute.

— C'est par rapport à un virement. Un important virement. Cela vous évoque-t-il quelque chose ?

Je réfléchissais. Je n'avais absolument pas la tête à ça, entre les menaces de mort qui me talonnaient comme des ombres funestes, et le départ précipité qui mettait un terme à nos vacances et attisait la déception de mon petit garçon.

— Un virement ? Non... Oui... enfin peut-être... J'en fais régulièrement sur plusieurs comptes. Vous êtes bien placé pour le savoir, c'est vous qui les avez ouverts, il me semble.

— Eh bien, justement non, monsieur Wattermaecker. Si je vous pose la question, c'est que vous avez peut-être été victime d'un piratage, mais j'en doute.

Tous ces mystères commençaient à m'agacer sérieusement. J'ai bien

failli lui raccrocher au nez. Mais il ne le méritait pas.

— Expliquez-vous.

— Votre compte assurance vie a été débité de 250 000 euros.

Quelle calotte ! On aurait pris une rame de zodiac pour m'envoyer un aller-retour en plein visage que cela n'aurait pas été pire.

— Mais... Comment est-ce possible ? Je n'ai pas une telle somme... Et je n'ai jamais effectué de virement de ce compte-là.

— Je le sais, monsieur. C'est bien pour cela que je tenais à vous en informer. Votre compte présente un solde débiteur de 192 000 euros.

J'étais furieux.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous avez pu laisser passer ça ?

— Tout est informatisé. Les transactions sont automatiques et nous sommes avertis par alerte lorsqu'une anomalie de ce type se manifeste. J'ai tout d'abord pensé au piratage de votre compte.

— Je ne vois que ça !

— Oui, ce genre de fraude arrive régulièrement.

— Et vous vous en vantez ?

— J'essaie de vous expliquer, monsieur Wattermaeker. Des pirates informatiques, qu'on appelle également hackers, parviennent à s'introduire dans les portefeuilles bancaires, quel que soit l'établissement. Ils piratent nos ordinateurs, font sauter toutes les protections et piochent au hasard dans les comptes des clients. Mais les assurances couvrent ça.

— Rassurez-moi, je suis assuré !

— Oui, vous l'êtes. Mais deux choses m'inquiètent. La première, les sommes généralement détournées ne dépassent jamais quelques centaines d'euros, voire jusqu'à 5 000 pour les plus gros piratages. La seconde, c'est que nous connaissons le compte qui a été crédité.

Là, je n'y comprenais plus rien. Mon banquier était en train de me dire que je m'étais fait pirater mon compte de manière outrageuse, mais, de plus, que la banque connaissait l'adresse destinataire de ce vol.

— Et c'est tout ? Vous n'avez pas cherché à joindre cet organisme ?

— Nous ne pouvons pas.

— Comment ça vous ne pouvez pas ?

De mieux en mieux.

— Il s'agit d'une transaction vers un établissement suisse. Nous avons tenté d'en savoir plus. Tout ce que nous avons obtenu, c'est le nom et l'adresse de la banque. Nous ne pouvons rien faire de plus tant que vous n'intervenez pas.

— Parce qu'en plus c'est à moi d'intervenir ? Que voulez-vous que je fasse ? Que je me pointe là-bas et que je leur fasse bouffer leur chocolat par le rectum pour récupérer mon pognon ? C'est une

plaisanterie !

Sans m'en rendre compte, le ton était monté de plusieurs octaves. J'étais fou de rage. Hélène est apparue sur le seuil de la baie vitrée, inquiète. Du bout des lèvres, elle mima quelques mots que je crus interpréter comme étant : « Que se passe-t-il ? » J'ai levé la main pour lui signifier de me laisser finir de régler cette histoire sordide. Ce qu'elle a fait, tout en restant à écouter nos échanges.

— Je comprends votre colère, monsieur Wattermaeker. Le mieux dans un premier temps serait d'aller déposer une plainte. Ensuite, il vous faudrait soit envoyer un avocat en Suisse, soit faire le déplacement vous-même afin de savoir si ce compte existe. Ce dont je doute. Ensuite grâce au dépôt de plainte et à l'attestation de l'établissement suisse, nous pourrions procéder au remboursement via votre assurance.

— Vous trouvez normal, monsieur Adgian, que ce soit à moi de me déplacer pour aller vérifier d'où sort ce compte ?

— Non, vous pouvez envoyer un émissaire. Mais nous, en tant qu'entité bancaire française, ne pouvons le faire. Par contre, nous nous porterons partie civile si la police ouvre une enquête et que l'affaire se termine au tribunal.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Comme si j'avais besoin d'une tuile supplémentaire en ce moment.

« Vous savez, a poursuivi Adgian, ce genre de démarche n'est pas rare. C'est comme les notaires. Lorsque vous êtes légataire d'une somme d'argent se trouvant à l'étranger, même si vous payez vos impôts en France et que c'est un notaire français qui s'occupe du dossier, il n'est pas tenu d'aller chercher l'argent. La morale voudrait qu'il le fasse dans le but de faciliter les démarches du client, mais la loi ne l'y oblige pas. »

— Ne me parlez pas des notaires ! J'ai connu ça.

— Je suis désolé, monsieur Wattermaeker, a conclu Adgian.

Il n'y était pour rien, j'en étais conscient. Mais comme tout porteparole, porteur de bonne ou de mauvaise nouvelle, il était aussi le premier interlocuteur à essayer les plâtres.

— Moi aussi je suis désolé, ai-je répondu sèchement. Je vous recontacte dès demain, après que j'ai déposé plainte. Je suis dans le Sud en ce moment et je reprends la route dans une heure. Je ne pourrai pas m'en occuper ce soir.

— Parfait, monsieur, j'attends votre appel. Je vous souhaite malgré tout une bonne soirée.

J'ai raccroché sans mot dire. J'osais espérer qu'Ebenezer n'y était pour rien dans tout ça. En plus d'être un abject assassin, j'espérais qu'il n'était pas devenu non plus un redoutable pirate informatique.

Je me frottai les yeux. Je n'en pouvais plus. La fatigue, les

émotions. J'avais envie de pousser un grand cri. Hélène m'a attrapé le bras avec douceur.

Elle m'a laissé le temps d'accuser le coup, puis je lui ai expliqué toute l'histoire. Elle a tenté de me rassurer, essayant de réduire la gravité de la nouvelle en s'appuyant sur notre assurance. J'ai fait semblant d'adhérer à ses bons soins psychologiques. Sauf qu'Hélène n'avait pas toutes les informations. Et je tenais à l'en garder éloignée le plus longtemps possible.

Nous avons pris la route dans la soirée. Il devait être dans les environs de vingt-trois heures lorsque nous sommes arrivés au niveau de l'aire de Montélimar. Je me basais toujours sur ce point de repère lorsque j'empruntais la route du sud. Elle était à peu près à mi-chemin de nos destinations habituelles.

Hélène dormait, légèrement recroquevillée sur elle-même. Je la regardais. J'enviais son aptitude à s'abandonner à l'insouciance. Le sommeil ne prévient pas, mais il était impossible pour moi de me laisser happer par son manteau lorsque je n'avais pas atteint une certaine sérénité. Hélène, ma femme, mon amie, mon amante, m'offrait ce spectacle à l'innocence presque érotique. Elle était désirable sous son chemisier ouvert jusqu'au décolleté. Il faisait chaud dans la voiture et elle avait opté pour une tenue plus confortable, laissant sur la banquette arrière son pull-over en laine d'Écosse. Sa poitrine, presque apparente, se soulevait au gré d'une respiration lente et sereine. La dentelle de son soutien-gorge offrait une part de son intimité à qui voulait bien y prêter attention. D'un geste doux, j'ai refermé le haut de son chemisier. L'amour qui m'unissait à Hélène, sorti de son contexte charnel, tenait surtout par mon aptitude à prendre soin d'elle. Elle s'agita légèrement. J'ai eu peur de la réveiller. Mais elle a sombré de nouveau. La chanson *Le même nez* de Stephan Eicher fredonnait dans l'habitacle. J'ai baissé le volume de l'autoradio pour n'entendre que le bercement de la mélodie.

Terence aussi était terrassé par le dandinement de la voiture. Allongé sur la banquette, la ceinture en travers du ventre, il en écrasait. J'étais seul avec la route, suffisamment calme pour faire le point.

Je me suis rendu compte à ce moment précis de la fragilité de nos existences. Je roulais à 130 kilomètres heure sur l'A7, en proie à la fatigue et aux accidents. Et pourtant, je ne m'étais pas senti autant en sécurité depuis ces derniers jours. La fuite est une constante sécuritaire chez les fugitifs. Je me sentais comme eux. Tant que je roulais, tant que j'étais en mouvement, rien ne pouvait m'arriver. Au

pire j'étais suivi, mais si je ne m'arrêtais pas, j'avais peu de risques de m'exposer. Il nous restait moins de deux cents kilomètres à parcourir, ce qui représentait deux petites heures de route. J'ai levé le pied, pensant ralentir le temps. Quelle idiotie.

J'ai roulé sans m'arrêter.

Moins d'une quarantaine de kilomètres avant notre arrivée, nous roulions sur la rue Robespierre lorsque j'ai enfilé mon oreillette. Je devais avertir Boz de notre arrivée imminente. J'ai composé son numéro sur le répertoire téléphonique de mon smartphone.

Avant que j'aie pu reposer l'appareil à côté de moi, deux lueurs aveuglantes ont sauté sur la vitre de la portière d'Hélène. Déboulant de l'avenue du Maréchal- Leclerc à plus de cent quarante kilomètres heure, une 607 a frappé mon 4 x 4 par la perpendiculaire. Le choc, d'une violence aussi fracassante que brutale, nous a propulsés à cinq mètres, renversant le Nissan Patrol sur le côté. Des éclats de verre m'ont explosé au visage, et mon épaule s'est fracassée contre la portière. La voiture a traîné le long du bitume dans un geyser d'étincelles, déchiquetant la carrosserie comme du papier à cigarettes. Hélène a hurlé, suspendue par la ceinture. Terence n'a pas eu le temps d'avoir peur. Assommé par le choc, il a aussi été sauvé par la ceinture de sécurité. Le 4 x 4 s'est enfin arrêté et a paralysé la circulation.

CHAPITRE NEUF

« Viendra au secours de la peine d'autrui celui qui souffre lui-même. »

Faramarz

Des gens, d'un nombre que je ne saurais définir, ont accouru vers nous. J'étais à moitié dans les vapes. J'avais mal. Je sentais le sang couler sur mon front. En tournant la tête vers Hélène, j'ai aperçu derrière elle, par la vitre, deux silhouettes qui désespérément tentaient de communiquer avec nous. Ma femme était inconsciente. Du moins, je l'espérais. Je n'ai pas eu la force de tourner le visage vers mon fils.

« La voiture prend feu ! » ai-je entendu. Je ne pouvais plus bouger. Je n'avais plus la force de nous sauver. Je n'attendais qu'une seule chose. Tomber dans les pommes. Mais mon évanouissement ne venait pas. Je ne me rappelle pas ce qui s'est réellement passé par la suite. Je ne sais simplement que ce qui m'en a été rapporté. Apparemment, trois samaritains ont bravé le début de flamme. Deux d'entre eux ont découpé la ceinture d'Hélène et l'ont tirée de l'habitacle. Un autre s'est chargé de Terence. Par chance, sa portière ayant été moins touchée par l'impact, il a été facile de le tirer de sa place. « Dépêchez-vous ! » criait une voix. « La voiture s'enflamme ! Sortez ! » « Il en reste un ! » répliqua une autre voix. J'ai compris qu'ils parlaient de moi. Des bras m'ont attrapé et m'ont tiré du fond de la voiture, non sans peine. Je les ai sentis me relâcher à deux reprises, m'arrachant à chaque fois d'effroyables cris de douleurs. Mais ils y sont finalement parvenus.

Nos sauveurs nous ont alignés tous les trois à l'abri du feu qui embrasait déjà le quartier. Au loin, les sirènes résonnaient en écho. Une femme nous a apporté des couvertures de survie.

« Mon... fils... Hélène... » ai-je bredouillé.

« Ne vous fatiguez pas, monsieur, les secours arrivent. »

Alors qu'autour de nous s'affairaient les citoyens à établir un périmètre de sécurité, j'ai voulu savoir. Savoir comment. Savoir pourquoi. J'ai tourné la tête, lentement, vers la 607. Plantée sous le châssis de ma voiture, elle s'était écrasée comme une bouteille d'eau en plastique que l'on compresse pour gagner 50 cl de place. Elle brûlait. Le bûcher manquait toutefois d'un ultime acteur. Le conducteur de la Peugeot. Où était-il passé celui-là ? Je n'avais entendu personne parler d'une autre victime. Et la 607 semblait avoir

été désertée.

Et c'est à ce moment-là que je l'ai vu. Je l'ai reconnu. Du moins j'ai su que c'était lui, même si ce n'était pas Arthur Ebenezer. Un homme, à distance du cercle d'attraction, se tenait là, contre un réverbère. Témoin de son œuvre, aussi stoïque que pouvait l'être un médecin légiste en activité. Habillé d'un costume cravate, il se tapotait une égratignure au-dessus de l'arcade avec un mouchoir brodé. Les cheveux tirés vers l'arrière, le regard sombre, j'ai senti l'homme, presque le professionnel, contempler le bilan de son travail. C'était lui qui était dans la voiture, j'en étais certain. Il me regardait, sans inquiétude. Calme. Serein. Et quand les sirènes se sont approchées, l'homme a tourné les talons et a disparu dans la pénombre.

Je me suis laissé défaillir.

Je me suis réveillé quelques heures plus tard, dans la salle de réanimation de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Givors. Nous étions quatre dans la pièce. L'obscurité, incisée d'un rai lumineux émanant du bureau voisin, m'a fait paniquer. L'infirmière de service, attentive à tout mouvement, s'est précipitée vers moi.

— Docteur Wattermaeker, comment vous sentez-vous ?

Docteur. Cela faisait bien longtemps que l'on ne m'avait pas appelé ainsi. Soit j'avais fait un bond de dix ans en arrière, soit l'infirmière était bien informée, et faisait preuve d'un émouvant respect quant au statut qui fut le mien jadis.

— Oui..., marmonnais-je.

— Tout va bien. Nous allons vous remonter dans votre chambre. Vous avez déjà du monde qui vous attend là-haut.

— Ma... femme et mon... fils...

— Rassurez-vous, ils s'en sont sortis.

— S... sortis comment ?

— Le médecin vous expliquera tout ça dans l'heure. Je vous remonte.

De son plus beau sourire, elle m'a pris la main pour en enlever la perfusion, a vérifié une dernière fois ma température et a poussé mon lit jusqu'à l'ascenseur de service.

Elle m'a installé dans une chambre individuelle. Ce qui m'a paru sur le coup franchement suspect. Pourquoi ne m'avaient-ils pas placé avec ma famille ?

Dans le coin de la pièce, un visage familial a souri à mon entrée. Boz s'est levé, a attendu avec empressement qu'on l'on m'installe correctement, puis est venu s'asseoir au bord du lit alors que l'infirmière disparaissait sans me laisser le temps de me demander où

étaient Hélène et Terence.

— Alors vieux, tu t'es pris pour Colt Seavers⁴ ? a demandé Michel, heureux de me retrouver en vie.

— Où sont-ils ? ai-je répondu par l'interrogative.

— Ne te fais pas de bile. Ta femme et ton fils vont bien. Terence est quelques chambres plus loin, avec un petit garçon qui vient d'être opéré.

— A-t-il du mal ?

— Il a été secoué. Mis à part deux orteils cassés et l'arcade sourcilière qui a dû être suturée, il n'a rien.

— Et Hélène ?

— Ta femme est encore en salle d'opération, a poursuivi Boz avec gravité. C'est un peu plus sérieux.

— Crache le morceau...

— Le choc l'a plongé dans un coma léger. Elle a un hématome au cerveau. Mais sans danger d'après les médecins. Il devrait se résorber d'ici quelques jours. Niveau carrosserie, elle est en réparation. Plusieurs côtes, le bras droit et le bassin ont été cassés. La jambe gauche a été fissurée à plusieurs endroits. Ils lui posent des broches.

— Est-ce... qu'elle est en danger ?

— Normalement non. Ils devraient la réveiller d'ici deux ou trois jours. Par contre, je ne te promets rien sur la durée de la rééducation.

J'ai acquiescé. Même si les dégâts étaient importants, cela aurait pu être pire compte tenu de la menace qui s'acharnait à planer sur nos vies.

« Quant à toi, a-t-il continué, il n'y a rien de méchant. Arcade éclatée, quelques coupures au visage et sur le corps, et l'épaule démise. Tu t'en tires à bon compte. »

En fait, je me fichais de mon diagnostic. Si j'avais pu être tué dans cet accident, cela m'aurait presque arrangé. Une pensée certes égoïste, mais, au moins, je pense que l'assassin aurait cessé cet acharnement.

« Je vais rentrer au bureau mais j'ai demandé à m'occuper de l'enquête. Même si le médecin m'a sommé de te foutre la paix, j'aimerais te poser des questions si tu te sens d'attaquer. »

J'ai répondu oui d'un signe de tête. Mais avant tout il fallait que je sache. Est-ce que j'avais rêvé ou non ? Avais-je été témoin d'une vision hallucinée après que l'on m'eut installé sur le trottoir ?

— Le chauffeur de la 607... Vous ne savez pas qui c'est, n'est-ce pas ?

— Non. Il a pris la fuite.

— Non, Boz, il n'a pas fui.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je l'ai vu, ai-je répondu en plongeant mon regard dans celui du lieutenant. Il était là. Il est sorti de sa voiture je ne sais comment. Puis

il a observé la scène. Il nous a regardés nous débattre avec la mort...

— Tu es bien sûr de toi, Max ? Les gens qui étaient là n'ont vu personne. Ils pensent que le chauffard a foutu le camp par le côté pour passer pour disparaître.

— Le contraire m'aurait surpris, Boz. Vous avez vérifié l'immatriculation du véhicule, j'imagine.

À son tour, Boz a acquiescé. Même si je connaissais la réponse, j'attendais sa confirmation.

— Voiture volée. Elle appartient à un M. Francis Portier, un octogénaire du troisième arrondissement.

Évidemment. Comment aurait-il pu en être autrement ?

« Tu dis avoir vu le chauffard, n'est-ce pas ? »

— Oui... Je l'ai vu.

— As-tu reconnu Arthur Ebenezer ?

— Non, ai-je répondu dans un soupir.

Ma réponse allait embrumer la suite de l'enquête. Mais je ne pouvais pas mentir. Pas là-dessus. Et si l'homme qui nous avait percutés était tout simplement un voleur de voiture en fuite ? Et si cet accident n'était que le pur fruit du hasard ? Peut-être cet homme avait-il eu peur tout bêtement...

« Ce n'était pas Ebenezer, ai-je poursuivi. »

— Tu peux me décrire l'homme ? a demandé Boz en griffonnant sur un petit carnet à la couverture en cuir.

— La cinquantaine, un mètre quatre-vingt-cinq, bien sapé, chaussures brillantes, des cheveux noirs courts coiffés à l'arrière. Regard perçant, attitude sereine. Si je n'étais pas certain qu'il s'agisse en effet d'un accident, je l'aurais classé dans la grille des tueurs professionnels au vu de son comportement. Mais je t'avoue ne plus y voir clair.

— Oui, la coïncidence est difficile à tordre.

Soudain, un éclair. Une pensée lumineuse. Pourquoi n'y avais-je pas pensé avant ? C'était pourtant si simple. Il fallait que je sache, que j'éclaircisse cet élément. Et là je serais fixé.

— Boz, ma voiture... Où est-elle ?

— Navré de te décevoir, vieux, mais elle est à la casse, à disposition des enquêteurs pour l'instant.

— Est-ce que tu l'as vue ?

— Non, dès que j'ai été prévenu de ton accident, j'ai accouru ici.

Je me suis redressé sur le lit. La douleur a saisi mes membres et de minuscules lames de rasoir m'ont transpercé les muscles. J'ai lâché un râle de souffrance. Dans la compassion, Boz a failli se lever. Mais j'étais déjà dans la position assise avant même qu'il ne se soit débarrassé de son carnet sur la petite tablette.

— Boz, il me faut le sac à main d'Hélène.

— Il faut que je demande à la scientifique, Max. Tout a brûlé dans la voiture.

— Ont-ils récupéré des trucs ?

— Oui, deux ou trois choses, je crois. Pourquoi demandes-tu ça ?

— Les airbags, Michel ! Ils ne se sont pas ouverts !

Après deux secondes de réflexion, Boz a levé les épaules.

— Cela arrive parfois. Je ne suis pas certain que cela nous aide dans notre enquête.

— Non, mais cela prouverait qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

— Explique-toi.

Avant de commencer mon récit, j'ai remonté les deux oreillers derrière mon dos. L'aisance me manquait et ma mobilité était restreinte. De quoi me faire enrager. J'ai poursuivi :

— Tu sais que dans les voitures, tu peux bloquer ou débloquer le système airbag avec ta clé de contact.

— Oui, merci, a-t-il répondu. Je sais que j'ai une vieille voiture mais j'ai les vitres électriques quand même. Je suis un peu l'évolution automobile.

— Eh bien, j'ai toujours eu l'habitude de laisser le système activé. Même après les contrôles techniques, j'ai toujours vérifié que les mécaniciens ne touchent pas à la serrure d'enclenchement.

— Un peu comme tout le monde, Max.

Il avait raison. Pour argumenter ce qui allait suivre, j'ai dû me mettre à table pour servir de vieux souvenirs avariés.

— Quand j'étais adolescent, ai-je repris en aparté, j'ai supplié mon père de me laisser conduire la vieille Diane qui m'emmenait au lycée une mauvaise journée d'hiver. Il a accepté. Sur la route, la voiture a glissé sur une plaque de verglas et nous nous sommes retrouvés dans le décor. J'ai été rudement secoué. Quand j'ai ouvert les yeux, la première chose que j'ai faite a été de chercher mon père du regard, pour recevoir mon engueulade et certainement la suspension définitive de conduire la voiture familiale.

Machinalement, Boz a reposé le carnet sur ses genoux, attentif.

« Sans nous en rendre compte, nous avons fait cinq tonnes. J'en m'en suis sorti avec quelques contusions. Mon père, lui, était inconscient. La violence du choc l'avait propulsé contre le pare-brise, la portière, le tableau de bord... Si fort et si rapidement, qu'il est tombé dans le coma. »

— Les airbags n'existaient pas à l'époque. Du moins pas dans ce genre de voiture. Donc tu as essuyé un trauma qui a fait de toi un maniaque des coussins gonflables.

— C'est tout à fait ça. Mon père a été emmené d'urgence à l'hôpital et c'est seulement au bout de trois jours qu'il est sorti de son coma et qu'on a pu le considérer hors de danger. Les trois jours les plus longs

de ma vie. Trois jours durant lesquels je me reprochais déjà la mort de mon père. Par la suite, la sécurité routière est devenue une seconde nature chez moi. Donc tu comprendras que tous les véhicules que j'ai eus étaient non seulement équipés de systèmes de protection, mais surtout constamment verrouillés.

— Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

— Ce que je veux dire, Boz, c'est qu'il est impossible que mes air bags aient été désactivés. Et pourtant aucun d'entre eux ne s'est gonflé dans le choc.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que seule la clé de contact pouvait désactiver le système. Les miennes sont constamment sur moi et mon trousseau était suspendu au démarreur. Ce qui laisse présumer que les clés d'Hélène, qui composaient l'unique trousseau supplémentaire, ont été volées et la voiture sabotée.

Boz a baissé le regard. Un élément de plus qu'il devrait ajouter à ma paranoïa. Immédiatement j'ai senti la réticence de Michel sur la fiabilité de ma théorie. J'allais peut-être un peu loin dans le mélodrame. Il se contenait. Il repoussa son carnet en cuir sur la tablette, comme pour signifier qu'il ne prendrait plus de notes.

— Écoute, Max, je veux bien croire à tout ce qui t'est arrivé depuis quelques jours. J'ai même mis un gars en place pour récupérer les infos auprès de ton opérateur Internet quant à l'appel que tu as reçu hier. Mais je dois avouer que le coup du vol de clés dans le sac à main de ta femme est un peu gonflé. Tu ne trouves pas ?

— C'est la seule explication !

— Comment veux-tu qu'il se soit introduit chez toi ? Ou à Bandol ? Ou bien comment veux-tu qu'il se soit insinué assez près d'Hélène pour lui subtiliser son trousseau de clés à son insu ? Tu vas bientôt me dire que ton épouse est complice si ça continue ! Tu vas bientôt me parler de complot !

— Merde, Boz, ai-je enragé. Comment veux-tu que j'aie confiance pour la suite des événements si tu ne me crois pas ? Dois-je te rappeler le nombre d'enquêtes aux issues foireuses sur lesquelles nous avons travaillé ? Tout est possible. Je te dis que le type que j'ai vu n'était pas Ebenezer, mais que le carton était intentionnel. Et je suis persuadé que ce type est un professionnel. J'irai même jusqu'à dire qu'il a été engagé par Ebenezer pour me faire la peau.

Boz m'a observé sans rien dire. On aurait dit qu'il était en train de jauger ma santé mentale. Mais connaissant Michel, ce n'était pas ça du tout. Il était en train de se demander comment il allait bien pouvoir justifier son départ anticipé pour me laisser me reposer. Il en avait assez entendu, mais Boz était assez diplomate pour ne pas froisser un vieil ami. Il a préféré jouer la carte du faux-cultage.

— Très bien, Max. Je vais contacter l'équipe scientifique. Je vais leur demander s'ils ont trouvé le sac à main d'Hélène. Avec un peu de chance, si les clés sont restées dans la voiture, le métal n'aura pas eu le temps de fondre... Je te tiens au courant.

Il s'est levé, m'a donné une tape sur l'épaule (la valide) et a quitté la pièce en oubliant son petit carnet en cuir.

Enfin un peu d'accalmie dans la chambre. Je pouvais alors m'entendre réfléchir. Si l'assassin possédait les clés d'Hélène, c'est forcément qu'il était entré dans notre domicile. À notre insu. Ce qui veut dire que s'il avait voulu, il nous aurait tués.

Notre suspect était un joueur. Il s'amusait avec nous. Il était détenteur du pouvoir de vie ou de mort sur nous. Je ne l'ai même pas vu venir.

Pour me sortir de ces pensées fugaces, j'ai attrapé le carnet en cuir que Boz avait oublié. Peut-être ses notes et théories viendraient-elles compléter les miennes ?... Mais lorsque j'ai tourné la couverture, je me suis trouvé face à des dizaines de pages aux accents de trahison. C'était impossible. Boz n'avait pas pu faire ça. J'ai tourné la troisième, la quatrième, la cinquième page... jusqu'à la dernière...

Un cauchemar...

4. Colt Seavers : célèbre cascadeur chasseur de primes, interprété par Lee Majors dans la série « L'homme qui tombe à pic ».

CHAPITRE DIX

« Dans chaque ami, il y a la moitié d'un traître. »

Rivarol

C'est au moment où j'ai rabattu la dernière de couverture que Boz a fait irruption dans ma chambre.

— Désolé, vieux, j'ai oublié mon car...

Trop tard. Michel a baissé les yeux et vu que je tenais entre mes mains l'objet de son retour précipité. Il a pâli.

— Si tu étais arrivé une minute plus tôt, je ne me serais rendu compte de rien, ai-je commenté calmement.

— Écoute, Max, je...

Je l'ai interrompu en ouvrant le carnet à la dernière page. Sur celle-ci était dessinée de façon maladroite une voiture en flammes, à l'intérieur de laquelle criait un bonhomme mal crayonné. J'ai supposé que c'était moi.

J'ai tourné les pages pour montrer à Boz la beauté et le réalisme enfantin de ses jolis dessins. Des maisons, des fleurs, des caricatures... Ce carnet ne recelait rien d'autre que des centaines de croquis. Aucune note, aucun élément n'était en phase avec l'affaire. Seuls, sur une page, étaient notés une adresse, un numéro et un commentaire. *Docteur Philippe Brossard, psychiatre, 04.77.22... etc., convaincre Max de prendre rendez-vous.*

« Max, je suis désolé, mais... »

— Tiens ton torchon, l'ai-je de nouveau interrompu en lui jetant le carnet au visage.

— Merde, Max, ne le prends pas comme ça. C'est pas ce que tu crois.

— Et je dois croire quoi ? Que tu ne m'as pas pris pour un con ?

— Je ne t'ai pas pris pour un con !

— Ah bon ? Tu m'as fait croire que tu nous protégerais, j'ai eu confiance en toi. Au final, je m'aperçois qu'au lieu de ça, tu as laissé faire. En n'agissant pas, tu nous as mis en danger, Hélène, mon fils et moi !

Boz a posé les mains sur les hanches et a soufflé.

« Tu n'as jamais cru un seul mot de tout ce que je t'ai raconté. Tu m'as éloigné d'ici pour être tranquille. La seule chose que tu aies faite a été de me trouver l'adresse d'un psy. »

— Je n'ai jamais dit que je ne te croyais pas, Max. Je pense simplement que tu as été trop impliqué à une époque sur cette affaire pour avoir un jugement objectif. Et si je me suis permis d'aller chercher un psy, c'est uniquement pour t'aider.

J'ai tourné la tête dans sa direction. Puis mon regard a transpercé le sien. Deux lames aiguisées se transformant peu à peu en couteaux à beurre. Puis presque dans un murmure, j'ai dit :

— Boz, tu peux tranquillement retourner à la brigade. Tu peux oublier tout ce qui s'est passé. Tu peux reprendre le cours de ta vie.

— Max...

— Au revoir, Boz.

J'ai tourné les yeux vers la fenêtre. La conversation était terminée.

Boz a secoué la tête et fait demi-tour. Alors qu'il allait passer la porte, je l'ai rappelé à une dernière consigne.

— Boz...

Il s'est arrêté.

« Boz, tu peux effacer mon numéro de téléphone. »

Il a laissé filer cinq secondes et a fermé délicatement la porte derrière lui avant de quitter la chambre.

Je suis sorti de l'hôpital le lendemain matin. Le corps couvert d'ecchymoses, il m'était difficile de faire un geste sans grimacer. La camisole de soutien qui me maintenait l'épaule était un supplice de démangeaison. De désagréables émanations de transpiration me remontaient régulièrement au nez. Et j'en avais pour quatre semaines d'immobilisation. Moi qui avais l'habitude de me doucher deux fois par jour, j'étais bon pour une toilette au gant. Je me sentais pouilleux.

J'ai signé les papiers de sortie et demandé le numéro de la chambre de Terence. J'ai pris la direction du bâtiment voisin. Quant à Hélène, que je comptais aller voir dans la foulée, elle était toujours en réanimation. Son chirurgien était passé me voir la veille au soir après le souper. Il m'avait expliqué qu'Hélène avait développé un œdème cérébral vasogénique dû au traumatisme de l'accident. Une rupture des jonctions serrées des cellules de la membrane endothéliale qui forment la barrière hémato-encéphalique, appelée BHE dans notre jargon. Pour faire plus simple, en cas de rupture, le sang traverse la BHE et l'œdème se répand. Et pour ça, aucune intervention chirurgicale n'est préconisée. Il faut simplement laisser l'œdème se résorber de lui-même. Attendre et espérer. Visiblement, celui d'Hélène n'était pas inquiétant. Le docteur Marchand a toutefois été obligé d'intervenir sur le poignet droit, fracturé en deux endroits sur le radius ; ainsi que sur l'épaule droite au niveau de l'acromion et de la

clavicule. Quant au bassin, il s'agissait d'une fausse alerte. Pas de cassure. Rien de bien méchant sur le plan médical, mais beaucoup plus sur le plan ménager. Trois éclopés allaient devoir se serrer les coudes (les valables) dans une maison sans protection et sous la menace d'un fou dangereux... Bon week-end en prévision.

Terence était installé dans la même chambre qu'un petit François, soigné pour une jambe cassée suite à une chute de vélo. Ils avaient l'air de bien s'entendre. Maurice et Jacqueline, les parents d'Hélène, étaient là. Ils m'ont serré dans leur bras comme si j'étais leur propre fils. Ils m'ont expliqué qu'ils étaient venus récupérer Terence afin de l'éloigner de toute cette histoire sordide. Initiative que je partageais à cent pour cent. Enfin un souci qui me serait épargné. Mes beaux-parents comptaient se retirer à Saverne, en Alsace, où Jacqueline avait encore une sœur. Je pensais que ce ne serait pas une sinécure pour Terence d'aller chez une vieille tante maniaque dont seuls les chats comptaient. Mais au moins il serait à l'abri. Enfin je l'espérais.

Là aussi j'ai signé la décharge autorisant mes beaux-parents à faire sortir mon fils. Nous nous sommes dit au revoir sur le parking de l'hôpital et j'ai foncé vers le bloc réanimation.

Quand je suis entré dans la chambre, Hélène dormait paisiblement. Le service était silencieux et plongé dans la pénombre. Je me suis assis à côté d'elle. Je lui ai pris la main et lui ai parlé. Je l'ai rassurée quant à la suite des événements. Je lui ai parlé de la maison, de la convalescence que nous partagerions. Ça pouvait être assez drôle finalement. Puis je lui ai dit que je l'aimais et que si elle le voulait, nous déménagerions. Loin.

Mais je savais pertinemment que nous ne serions pas tranquilles tant que le taxidermiste serait en liberté. J'allais devoir agir seul et prouver mes théories en me démenant de mon côté. Pas le choix. Pour la police, l'affaire était classée. Même mes amis du SRPJ ne croyaient pas au retour du tueur aux cartes postales...

Les cartes postales. Voilà par quoi je pouvais commencer. Étant donné que j'étais parti pour un cheminement solitaire, autant attaquer par la première étape. Peut-être ces cartes m'en diraient-elles plus sur Ebenezer et me mettraient-elles sur sa trace ?...

Du statut de proie ne me restait plus qu'à me hisser à celui de prédateur.

CHAPITRE ONZE

*« Il y a dans la vie des secrets qu'on doit taire à soi-même,
la reconstruction d'un nouveau bonheur en dépend. »*

Liliane Vien-Beaudet

À peine sorti de l'établissement, alors qu'un taxi devait m'emmener dans une agence de location de voitures, la sonnerie de mon téléphone a retenti.

— Allô ?

— Monsieur Wattermaeker ? Frederic Adgian, votre conseiller bancaire.

Je l'avais oublié celui-là. Ne manquait plus que lui.

— Bonjour, ai-je simplement répondu.

— Je me permets de vous appeler pour savoir où vous en étiez de vos démarches. Vous deviez me rappeler le lendemain de mon dernier appel et... enfin voilà, plusieurs jours sont passés et... bref. Vous avez des nouvelles ?

J'ai eu envie de l'envoyer bouler. Mais il ne savait pas. Il ne pouvait pas savoir.

— Je sais, monsieur Adgian. Mais j'ai eu un accident. Je sors de l'hôpital à l'instant.

— Oh, rien de grave j'espère ! a-t-il répliqué la voix mielleuse.

Espèce de faux-cul.

— Si, justement, ai-je rétorqué sèchement. Ma femme est dans le coma, mon fils a le pied cassé et moi l'épaule en vrac. Et j'ai tellement d'hématomes que je ressemble à un schtroumpf. Alors vous m'excuserez de ne pas vous avoir rappelé immédiatement !

— Je ne pouvais pas savoir, monsieur, je suis désolé.

— Je sais, ai-je répondu. Navré de m'être emporté. Pour répondre à votre question, je n'ai pas encore eu le temps de faire mes démarches auprès de la police. Je vais m'en occuper dès aujourd'hui, je vous le promets.

— Très bien, alors j'attends votre appel.

La Mercedes taxi que j'attendais arrivait.

— Je vous laisse, je vous rappelle dans la journée.

J'ai raccroché sans même attendre les mièvreries de fin de conversation. Pas le temps pour ça. Surtout pas envie.

J'ai grimpé dans mon taxi et demandé au chauffeur de m'emmener

dans le centre de Givors. La société de location attendait ma visite. J'avais appelé de l'hôpital. Une 206 à vitesses automatiques m'attendait. Plus pratique avec mon armure.

Je suis allé déposer plainte à la gendarmerie de Pélussin. L'affaire a été bâclée en dix minutes. Je n'en demandais pas plus. J'avais enfin mon récépissé de déclaration de vol. J'en ai profité pour le poster dans la foulée. Une bonne chose de faite. Ne restait plus à la banque que de faire son travail, et me faire remonter le nom de l'organisme crédité.

J'étais laminé. Harassé par une fatigue écrasante. Je tenais à me rendre au SRPJ de Lyon pour consulter les archives mais n'en avais pas la force. Et pourtant...

J'ai décidé de passer par chez moi. Peut-être allais-je trouver un second souffle ou tout simplement m'effondrer sur le canapé. J'aurais pu aller à Lyon directement. Mais c'est une curiosité malsaine qui m'a poussé à faire le crochet par la maison. Ma boîte aux lettres.

Je me suis garé dans la rue et suis sorti péniblement de la Peugeot. J'ai salué un voisin qui était en train de ramasser les déchets de sa haie fraîchement taillée. Je me suis posté devant la boîte et ai laissé passer quelques secondes. Comme si j'allais devoir désamorcer une bombe cachée à l'intérieur. J'ai laissé échapper une longue expiration et enfoncé la clé dans la serrure. J'ai ouvert le portillon et... du courrier. Des tonnes de publicités. Des grandes surfaces en veux-tu en voilà. Deux flyers faisant la promotion d'un camion d'outillage qui serait présent le mardi suivant sur la place du village ; et une lettre simple. Très certainement une facture. J'ai soufflé. Je me suis soudainement senti plus décontracté. Même si la fatigue était bien présente, je me sentais la force de finaliser encore deux ou trois petites choses avant la tombée de la nuit.

Je suis rentré chez moi. La maison était froide, elle qui d'ordinaire était si chaleureuse. Pas d'Hélène faisant mijoter ses fameuses lasagnes, pas de Terence devant la console de jeux, pas de feu de cheminée crépitant dans son âtre... Rien du tout. Simplement le souvenir d'un foyer heureux. Même si j'étais conscient que tout cela était passager, cette maison retrouverait-elle un jour sa joie de vivre ? Notre quiétude avait été altérée, salie. Comment revenir dans un même endroit sans ressasser les événements marquants. Ces derniers temps, nous n'avions pas été épargnés. Hélène devrait sortir d'ici à quelques jours, du moins je l'espérais. En attendant, je me devais de faire revivre cet endroit. Pour elle, pour mon fils, pour nous. Plus question de fuir et encore moins de se laisser abattre. La première des choses serait d'allumer la cheminée et faire disparaître l'humidité. J'ai

attrapé le panier en osier par son anse.

J'allais sortir par la porte du garage lorsque mon regard s'est posé sur un objet coloré faisant contraste avec le reste du décorum.

Au pied du guéridon situé à deux pas de la cuisine, face à l'entrée de la maison, elle était là. Celle que j'attendais. L'enveloppe était violette et carrée. Je l'ai attrapée lentement et la première chose que j'ai faite a été de la retourner pour voir si elle avait été compostée. Rien. Pas l'ombre d'un timbre. Juste une trace de pas, comme si elle avait été piétinée. Mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine. Il était revenu. J'ai ouvert l'enveloppe et en ai extirpé un papier. Une carte cartonnée. Une carte postale. Sur celle-ci, les mots suivants :

« Bonsoir à vous trois, nous avons appris ce qui vous est arrivé. Croyez bien que nous sommes de tout cœur avec vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, d'un déplacement en ville, de commissions, de vous véhiculer pour vos démarches, n'hésitez pas. Faites appel à nous. Si on s'entraide pas entre voisins, alors ce n'est pas la peine d'en avoir... Bien à vous. Simone, Roger, Francis, Léa, Marco, Camille, Edmond, Juliette. »

La carte s'est échappée d'entre mes doigts. J'ai porté la main à mon front et me suis surpris à trembler. Quelle frayeur... Mes voisins. Une carte de mes gentils voisins nous souhaitant un prompt rétablissement... Quelle journée. Jamais je n'avais tant appréhendé une lecture. Comment cette carte était-elle arrivée là ? L'un d'entre eux l'avait certainement fait glisser sous la porte d'entrée.

Je me suis remis en marche. J'ai ouvert la porte intermédiaire entre la cuisine et le garage, puis j'ai commencé à remplir mon panier de bûches sèches trônant sur un très vieux bahut en Formica. J'avais pour habitude d'aller chercher mes stères moi-même, de les ranger sous un abri dans le jardin et de faire rentrer quelques morceaux dans le garage pour faire sécher le bois.

En me retournant pour revenir dans la cuisine, je me suis retrouvé nez à nez avec un couteau planté dans l'encadrement de la porte, que je n'avais pas vu lors de mon premier passage. Ce couteau servait de clou à un morceau de papier sur lequel était inscrit :

« Perdre un ennemi est une grande perte. Signé Mitch Leary. »

J'ai lâché le panier et le bois s'est répandu sur la chape.

CHAPITRE DOUZE

*« L'observation est l'investigation d'un phénomène naturel,
et l'expérience est l'investigation d'un phénomène
modifié par l'investigateur. »*

Claude Bernard

Sur la route qui menait vers Lyon, j'ai composé le numéro de Boz. À force de l'avoir tapoté sur mon clavier si souvent ces derniers temps, j'avais fini par le connaître par cœur. Avant d'appuyer sur le bouton vert, je me suis rétracté. Était-il judicieux de l'appeler lui ? Que pourrais-je bien lui dire ? Jusque-là il m'avait amusé, ne m'avait pas pris au sérieux. Je m'en étais aperçu et l'avais jeté. Même avec mon bout de papelard en main, il ne me croirait jamais. Après tout, j'avais très bien pu écrire moi-même cette connerie pour rouvrir l'enquête.

Et puis je n'avais pas besoin de lui. J'avais bien vu comment il avait traité la première urgence. J'avais commencé seul et il fallait que je termine de la même manière. J'ai jeté le téléphone sur le siège passager et écrasé la pédale d'accélérateur.

DIPJ de Lyon, rue Marius-Berliet, 8e arrondissement de Lyon. J'y étais.

J'ai pressé le pas et me suis présenté à l'accueil. La jolie Betty était toujours fidèle au poste. Presque dix ans que je ne l'avais pas vue. Un petit bout de fillette un peu boulotte au visage d'ange. Nous nous entendions bien lorsque j'étais encore en fonction.

— Salut, Betty, ça roule pour toi ?

Elle a levé les yeux vers moi. La rudesse de son expression s'est effacée au profit d'un visage lumineux, irradiant la pièce d'un sourire scintillant. Pendant un instant, je me suis cru dans une publicité pour dentifrice.

— Oh, bonjour, Max. Ça me fait plaisir de te revoir, a-t-elle répondu avec retenue. J'ai appris ce qui t'était arrivé. Comment ça va ?

— Les nouvelles vont vite, dis donc. Je vais bien, je te remercie. Tu es toujours aussi souriante. Tu n'imagines pas combien ce joli minois peut illuminer les journées d'un homme.

Betty a baissé la tête, gênée et les pommettes rougissantes.

« Je suis venu voir Pelet. Il est toujours là ? »

— Eh non, Max. Raymond Pelet est à la retraite depuis trois ans maintenant. Tu n'as pas été invité au pot de départ ?

— Pas vraiment. Ce que je peux comprendre. Je suis moi-même parti comme un voleur.

— Ça, tu l'as dit, a-t-elle répliqué, se souvenant que c'est à ce moment précis qu'il fallait jouer les vexées.

— Comment s'appelle le nouveau responsable des Archives ?

— José Quilin. Tu veux le voir ?

— S'il te plaît, c'est important.

— Je vais voir s'il est là, a-t-elle dit en consultant sa messagerie électronique où étaient répertoriées les coordonnées internes. Par contre je te préviens, il a été muté ici par sanction disciplinaire. Autant te dire que c'est pas un marrant.

— Un sale con ?

— J'irai pas jusque-là, mais il n'est pas du genre causant. En fait, il n'est pas aimable du tout.

— Ça commence bien, ai-je murmuré.

Betty a saisi le combiné du téléphone et a composé un appel à quatre chiffres.

— Oui, c'est Betty à l'accueil. J'ai Max Wattermaecker devant moi. C'est un médecin légiste qui souhaiterait s'entretenir avec M. Quilin... Oui, je ne quitte pas...

Pendant l'attente, Betty m'a lâché un clin d'œil, comme pour me dire : *t'inquiète pas, Max. Y a pas de raisons.*

« Le docteur Wattermaecker est venu exprès de Pélussin, a-t-elle repris. Je me vois mal lui demander de rentrer chez lui pour prendre rendez-vous... »

La moutarde commençait à monter. S'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est bien le manque de respect. Même si ce type était plus vieux que moi, j'avais travaillé ici avant lui. Et puis merde, je n'étais pas un inconnu des services, après tout !

Betty a immédiatement capté mon agacement.

« Je suis navrée mais le docteur Wattermaecker sort de l'hôpital. Il a quelques difficultés motrices. N'oublions pas qu'il s'agit d'un collègue tout de même... Oui, j'en prends la responsabilité. Je vous l'envoie. Si M. Quilin n'est pas content, qu'il fasse remonter à mon supérieur. Bonne journée. »

Elle a raccroché.

— Ma parole ! Quelle autorité !

— Faut se faire entendre parfois. Allez, vas-y vite avant qu'il ne se renseigne sur toi et qu'il ne découvre que tu n'appartiens plus à l'Institut.

— Merci, Betty, t'es une poupée !

Je lui ai envoyé un baiser volant. Elle a rougi. J'ai filé vers le

bureau des archives.

Les locaux avaient bien changé. Plus ternes. Plus vieux. Plus austères.

J'ai croisé deux fonctionnaires promenant des chariots remplis de documentation. L'un d'eux m'a indiqué où se trouvait le nouveau bureau du responsable. J'ai scrupuleusement suivi les indications et me suis retrouvé devant une porte, qui jadis n'en était pas une mais une extension de la salle. Ils avaient monté des cloisons et isolé ce brave Quilin.

J'ai frappé trois coups discrets.

— Ouais..., ai-je obtenu en guise d'invitation.

J'ai ouvert et suis entré dans un minibureau mal éclairé puant le tabac froid. Le cendrier débordait de mégots, et les cendres s'éparpillaient sur un bureau bordélique à souhait. Derrière le pupitre, un gros bonhomme à la chemise trop petite et à la cravate desserrée. Une large moustache jaunie coiffait une bouche invisible d'où seulement le bout d'une gitane maïs dépassait. Son crâne chauve et cabossé était parsemé de cheveux mi-longs mi-courts implantés en couronne. Deux énormes auréoles maculaient ses aisselles. Quand je suis entré, il n'a pas bougé d'un iota. Il n'a même pas daigné m'offrir l'accueil du premier mot.

— Monsieur Quilin ?

— Inspecteur Quilin, oui.

Encore un lourdé de l'administration, frustré d'avoir perdu son titre officiel.

— Désolé. Je suis le docteur Max Wattermaeker et je...

— Je sais qui vous êtes, m'a-t-il interrompu.

— Bon, très bien, alors je ne voudrais pas vous déranger. Donc allons à l'essentiel. Je cherche...

— Vous avez fait quoi ? a demandé le pachyderme en désignant mon épaule du menton, les mains toujours collées sur le bureau.

— Euh... j'ai eu un accident. Donc je vous disais...

— Ça vous fait mal ?

Non mais, quel balourd !

— Seulement quand je m'énerve. Je disais donc...

— Moi quand je m'énerve, j'ai des gaz.

Élégant par-dessus le marché.

— Vous avez un problème ? ai-je lâché en posant ma main valide sur le dossier de la chaise devant moi.

Il a émis une sorte de petite toux narquoise. Au moins il se déridait.

C'est alors qu'il a enfin bougé. De la main gauche, il a attrapé le morceau de clope trempé et l'a écrasé avec force dans le cendrier qui vomissait la nicotine.

— J'ai dit que je savais qui vous étiez, a-t-il poursuivi. Donc je sais que vous n'êtes plus médecin légiste. Donc je sais que vous n'avez aucune foutue raison de circuler dans ces locaux. Par conséquent vous n'avez rien à me demander et je n'ai rien à vous répondre.

L'envie de sauter par-dessus le bureau pour le baffer m'a traversé l'esprit. Mon épaule s'est mise à me lancer de façon plus massive.

— Écoutez, monsieur...

— Inspecteur Quilin.

—... Monsieur Quilin. Car vous n'êtes pas plus inspecteur que je ne suis légiste. Il me semble que si vous étiez encore gradé, vous ne seriez pas dans ce bureau, non ?

— J'en ai encore le grade sur la fiche de paie. Tandis que vous...

Il a plongé ses boudins grasseyés dans son paquet de cigarettes et en a coincé une entre les lèvres.

J'étais tombé sur un bon. Un bon gros con comme je les aime. Caricature malheureusement existante de la bureaucratie dans toute sa splendeur. Et dire que ce pourcentage infime avoisinant les 2 pour cent représente nos institutions aux yeux du grand public. Il me fallait changer de tactique. Être agressif ne servait à rien. Au mieux j'allais le braquer. Et quand un con se sentant investi d'une mission sacrée se trouve aux commandes d'une microresponsabilité, il se prend pour Dieu le Père. Et malheureusement, personne ne peut contrer ce genre de type qui s'appuie sur le règlement. Quand ça les arrange bien évidemment.

— Écoutez, ai-je tenté de défendre, je suis sorti de l'hôpital ce matin. Comme vous, j'ai envie de rentrer chez moi. Je voudrais juste, s'il vous plaît, consulter des archives remontant à 2002, sur des dossiers suivis par moi-même et les inspecteurs Prollox et Bozinsky.

Il a souri. Peut-être se sentait-il en force...

— Je ne peux rien pour vous.

— Vous refusez ?

— Ouais.

Cette fois, c'en était trop. Je fulminais. Impossible de me contenir. C'était la goutte d'eau. Celle qui vous envoie au bord de la rupture.

— Vous êtes vraiment un beau connard bouffi, vous, hein !

Son sourire s'élargissait alors que mes tempes gonflaient et devenaient ocre de rage.

— Vous savez que je peux vous coller un outrage, a-t-il averti. Mais je suis gentil et oublierai ce que vous venez de dire si vous me foutez le camp d'ici tout de suite.

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'aider ?

— Il y a des procédures.

— Mais lesquelles, bon Dieu ? !

— Si vous souhaitez consulter nos archives, il faut en formuler la

demande.

— Alors j'en fais présentement la demande.

— Il me faut la dérogation écrite.

— C'est pas vrai !

Je me suis mis à tourner sur moi-même comme un lion cherchant désespérément à sortir de sa cage. Puis je suis parvenu à me calmer. Lui donner satisfaction aurait été trop facile.

— Très bien. Je reviendrai demain avec cette dérogation.

J'ai quitté le bureau, laissant derrière moi un ex-policier pleinement satisfait d'avoir rendu un fier service à la nation.

J'ai redescendu les escaliers quatre à quatre, ignorant les percées de douleur qui m'écrasaient l'épaule. Je suis retourné au guichet. Betty tamponnait des papiers.

— Betty, faut que tu m'aides !

— Il t'a envoyé sur les roses...

— Plutôt dans les orties ! Écoute, il me faut une dérogation. Je dois consulter des archives concernant une affaire vieille de dix ans. Elles sont archivées ici et ce connard ne veut pas me les sortir.

— Il y a des procédures, Max. Il joue là-dessus.

— Mais dans quel but, bordel ?

— Aucun, a dit Betty en haussant les épaules. C'est le personnage. Il est comme ça, c'est tout.

— Il n'y a pas moyen de le faire sauter celui-là ?

— Tu sais comment fonctionne l'administration... Plus tu fous la merde, plus tu es certain d'obtenir ce que tu veux. Et quand on te place dans un placard, c'est généralement dans un placard doré.

Betty a rangé ses documents dans les dossiers suspendus de l'armoire métallique derrière elle.

— Qui pourrait m'aider ? ai-je demandé.

Betty a poussé une longue inspiration et calé ses poings sur le bureau. Elle a levé les yeux au ciel. Si nous nous étions trouvés dans un dessin animé, une bulle avec des rouages mécaniques serait apparue.

— Il y aurait peut-être bien quelqu'un...

— Qui ça ?

— Le commissaire Roden.

— Et tu le connais bien ?

— Oui, je couche avec lui.

Estomaqué.

Après quatre secondes durant lesquelles je n'ai pas su réagir, j'ai finalement éclaté de rire.

— Eh bien, je compte sur toi pour l'amadouer sur l'oreiller...

Après une courte nuit pendant laquelle je me suis levé trois fois, dont deux à cause de la douleur, je me suis lavé (au gant), puis j'ai pris le temps d'ingurgiter un café chaud. Dehors, le jour pointait. Il avait gelé durant la nuit. La journée promettait d'être ensoleillée. Très rare en cette saison. Voilà qui me donnerait du baume au cœur.

Deuxième bonne nouvelle de la journée : j'avais reçu un texto de Betty mentionnant la chose suivante : « *OK pour autorisation. Je t'attends demain matin.* » Génial ! Après tous mes déboires, on aurait dit que la chance tournait.

J'ai appelé l'hôpital. La standardiste n'a pu me passer la chambre car Hélène était en soins. Elle m'a toutefois passé un interne qui m'a annoncé que ma femme était réveillée et que les résultats des premières analyses étaient plus que satisfaisants. Elle pourrait sans doute rentrer d'ici à quelques jours. J'étais rassuré.

Je me suis habillé, plus regonflé que jamais. À nous deux, José Quilin, le redoutable archiviste des catacombes... J'ai grimpé dans ma voiture automatique de location puis j'ai filé en direction de Lyon.

Arrivé sur les lieux, je suis entré au SRPJ avec le sourire. Betty était sagement à son poste. J'ai fait le tour de la banque et l'ai embrassé sur la joue avec énergie. Elle a laissé échapper un rire enfantin.

— Alors le chef a parlé, ai-je dit l'humeur victorieuse.

— Oui, Jonas... Euh, le commissaire Roden m'a signé une dérogation. Tiens.

Elle a fouillé dans son sac à main puis m'a tendu l'acte.

— Merci, Betty. Je te revaudrai ça.

— Viens, je t'accompagne. On va aller voir ensemble le sieur Quilin de l'abbaye Sourire.

Même cheminement que la veille. Quand nous sommes arrivés devant la porte de l'archiviste, les émanations de tabac m'ont transpercé les narines. J'en aurais vomi.

J'ai toqué à la porte.

Même grognement bestial. J'ai ouvert. Quilin observait exactement la même position que lors de ma précédente visite. À croire qu'il vivait ici.

— J'ai votre dérogation, ai-je annoncé en brandissant le document sacré.

Quilin a tourné la tête et dévisagé Betty. Méprisant, il l'a toisée d'un pouffement retenu. Je pense toutefois que l'humiliation ressentie par l'archiviste provenait du grade de la jeune policière. Betty avait passé outre les barrières hiérarchiques et montrait par sa présence la supériorité de pouvoir dont l'ancien inspecteur ne jouissait plus.

« Signé par la main du commissaire Roden, ai-je ajouté pour enfoncer le clou. »

Quilin a pris le papier, l'a analysé sous toutes ses coutures et l'a jeté

sur le bureau.

— Vous avez le numéro de dossier ? a-t-il finalement fini par lâcher.

— Non. Ça fait des années que je ne suis plus en fonction.

— Ça date de quand votre affaire ?

— Dix ans. L'affaire Ebenezer, dit le Taxidermiste.

Lentement, Quilin a pivoté sur son siège et a tapé sur le clavier de son ordinateur. Il a noté les informations sur un Post-it, puis s'est levé. Il a attrapé son paquet de Gitanes dans la poche de sa chemise, puis a allumé une cigarette. Il est passé devant nous sans mot dire, sans même nous inviter à le suivre. Le premier nuage de fumée a été pour nous. Il a consulté un autre ordinateur sur lequel étaient référencées chronologiquement les affaires d'homicide.

Il s'est enfin retourné, nous a gratifié de son plus beau sourire jauni et a dit :

— Désolé, c'est plus ici.

Quelle tuile allait encore me tomber sur le coin de la figure ? Betty m'a regardé, aussi surprise que je l'étais.

— Comment ça ?

— Les pièces à conviction sont rangées au greffe de la cour d'assises de Paris. Et les archives des dossiers ne sont plus référencées ici, a répondu le gastéropode à moustaches.

— Où sont-elles dans ce cas ?

— Toujours à Paris...

— Mais... Pourquoi Paris ?

— J'sais pas. Demandez-leur.

— À l'époque, cette affaire n'a-t-elle pas été traitée par le Quai des Orfèvres ? est intervenue Betty.

— Non, ai-je affirmé. Enfin si, les services de police ont bossé main dans la main sur cette affaire. Le jugement a d'ailleurs été rendu là-haut.

— Alors ne cherche pas plus loin. Les dossiers ont été transférés.

Puis elle s'est tournée vers Quilin.

« Quand ces archives ont-elles quitté Lyon ? »

Le beau José a souri puis, sans même prendre la peine d'aller vérifier sur son écran, a déclaré :

— Il y a un paquet d'années, ma jolie.

— Vous le saviez ? ai-je demandé en m'approchant de lui les mâchoires serrées et les muscles bandés.

— Vous ne m'avez rien demandé hier. Je vous l'aurais dit, bien sûr...

Le fumier. Il m'avait baisé la gueule.

Il nous a contournés, vainqueur et satisfait. J'ai fait un pas vers lui sans même m'en apercevoir. Betty l'ayant remarqué, elle m'a retenue

par le bout de la chemise.

Quilin est retourné s'asseoir.

« Désolé, je ne peux rien pour vous, a-t-il conclu en plongeant le nez dans ses dossiers. »

Ce salopard avait certainement consulté les fichiers la veille avant même que je ne me présente à lui. Il savait qui j'étais. Il me l'avait dit. Il connaissait mon implication dans l'affaire Ebenezer. L'histoire avait bien assez fait de bruit à l'époque. Il savait donc ce que je cherchais.

Il est toujours, étrange chez les énergomènes qui ratent leur vie, de vouloir assouvir une sorte de vengeance personnelle à l'encontre des autres... Encore une façon de compenser la frustration due aux échecs personnels... Et ce pauvre type symbolisait la définition même de l'échec...

Betty m'a pris par mon bras valide et tirait pour m'engager à partir. Avant de quitter les lieux, je me suis immobilisé. Je devais savoir.

— Pourquoi ?

Quilin a levé le museau.

— Pourquoi quoi ? a-t-il dit.

— Pourquoi et dans quel but vous faites ça ? Ça vous apporte quoi ?

Il a écrasé son mégot dans le cendrier.

— J'ai horreur des passe-droits. Il y a des procédures et j'y tiens. Avec ou sans recommandation du commissaire. Maintenant si vous permettez, j'ai du travail... moi.

Betty m'a tiré plus violemment et m'a entraîné à l'extérieur.

Dans les couloirs menant vers la sortie, Betty a sorti toute son artillerie pour me faire redescendre. Des blagues, des sourires, des caresses amicales dans le dos... Comment aurais-je pu y résister ?

Nous avons pris un café à la machine, et elle m'a raccompagné jusqu'à la porte. Nous nous sommes promis de nous revoir chez l'un ou chez l'autre dès qu'Hélène irait mieux. Et je suis parti.

Du moins c'est ce que je lui ai fait croire. Dès que Betty eut tourné les talons, je me suis faufilé de nouveau dans les locaux par la porte de service. Je suis retourné au pas de course vers les archives. Là j'ai ouvert la porte d'un coup, j'ai dégainé mon téléphone portable prêt pour son application, et j'ai mitraillé le fumoir pachydermique d'une dizaine de flashes. Abasourdi, il n'a pas compris ce qui lui arrivait. Au point d'en perdre sa clope qui venait de tomber de sa bouche, emmenant avec elle un long filet de bave. J'ai filé aussitôt.

Avant toute autre chose, j'allais investir une borne Internet et envoyer les photos que je venais de faire aux Services d'Hygiène. Décret du 15 novembre 2006, notifiant l'interdiction de fumer dans les lieux publics. Mange ton amende, ça t'apprendra !

La vengeance est un plat qui se mange froid...

J'ai passé l'après-midi au chevet de ma femme. Son sourire m'a fait oublier l'épisode du matin. Le chirurgien est passé pour sa visite à quinze heures. Il m'a promis qu'Hélène pourrait sortir le lundi suivant. Cette nouvelle nous a ravis. À la différence de mon épouse, je gardais malgré tout une appréhension grandissante quant à son retour. Ebenezer se manifesterait-il ? J'avais raconté à Hélène qu'un type nous avait grillé la priorité. Jamais je ne lui ai parlé de mes suspicions.

Qu'allait-il se passer ?

Lorsque Boz m'avait planté quelques jours plus tôt, j'avais songé à faire intervenir un autre protagoniste dans cette histoire. Et je m'étais ravisé. D'une part par l'improbabilité de ma demande, et d'autre part parce que le résultat pouvait être semblable.

Richard Kellen. Un lieutenant hautement considéré dans les arcanes policiers. C'était un ami. Nous avions été à l'école ensemble. Du CE1 à la 5e. Kellen était originaire de Montbrison, une ville située à quarante kilomètres de Saint-Étienne. Nous nous connaissions bien. Même si nous nous étions perdus de vue durant de longues années, nous nous étions croisés lors d'un prix littéraire remis au Quai des Orfèvres. J'étais de passage à Paris et j'étais passé voir de vieux copains. J'étais tombé sur lui. Nous nous sommes alors revus plus régulièrement.

Comble du personnage : Richard avait un frère aîné situé de l'autre côté de la barrière. Un fugitif recherché pour meurtre. On a retrouvé son corps en 1992, dans la cave d'un vieux zoo désaffecté. Cette affaire n'a jamais été résolue. Un sale coup pour Richard.

Peut-être pouvait-il m'aider ? Il s'était distingué lors de plusieurs coups de filet dans les milieux narcotiques. Kellen était un atout majeur dans sa section et, malgré son statut de tête brûlée, il n'en restait pas moins respecté par ses pairs.

Si quelqu'un pouvait me donner un accès aux archives du SRPJ, c'était bien lui...

CHAPITRE TREIZE

*« L'amitié est lente à mûrir, et la vie si rapide. L'amitié est une fleur
que le vent couche et trop souvent déracine. »*

Eugène Cloutier

J'ai pris le train le lendemain.

Richard m'attendait à la gare de Lyon. Quand il m'a vu débarquer avec un bras en écharpe, le pas mal assuré et le visage passé au mixer, il a porté les mains sur la tête.

— Nom de Dieu ! Mais qu'est-ce que t'as foutu ? C'est ta bonne femme qu'a fait ça ?

— Non, c'est la tienne !

Il a relâché ses cheveux coupés long, puis a posé sa lourde pogne sur mon épaule valide.

— Allez, donne-moi ça, a-t-il dit en me prenant la valise des mains.

Je suis monté dans sa vieille Renault 21 break couleur caca d'oie. Nous nous sommes engagés tant bien que mal dans la rue de Châlon pour rejoindre la rue de Rambouillet, qui nous mènerait à son tour dans un circuit d'autres artères et quais pour rejoindre, enfin, celui des Orfèvres.

Numéro 36. Nous y étions.

L'immense bâtiment, trônant sur la Seine, avait gardé de sa stature. Moi qui avais arpenté les dédales de ses couloirs et laboratoires, j'avais toujours entretenu une certaine admiration pour cette institution.

Kellen ne m'a pas emmené dans son bureau, mais dans une salle d'attente vide à l'étage de la brigade criminelle. Il s'est absenté quelques minutes puis est revenu avec deux cafés fumants dans les mains. Ce Kellen... Il n'avait pas changé. Grand, blond, les cheveux mi-longs et le menton mal rasé, il avait su garder son flegme. Sapé comme un cow-boy de Léone, je l'avais toujours vu affublé d'un long imperméable noir qui couvrait ses jeans usés, ses santiags et ses chemises aux coutures apparentes. Aussi énigmatique que charismatique. S'il n'avait pas été flic, Richard aurait pu être acteur de cinéma. Il avait la gueule de l'emploi.

— Alors dis-moi tout Max. Je t'écoute.

Nous nous sommes assis.

— En fait, je voudrais que tu me rendes un service. J'aimerais

consulter les archives de l'affaire Ebenezer.

— C'est tout ?

— Comme tu le sais, j'ai bossé sur cette affaire avec le lieutenant Prollox il y a dix ans.

— Je m'en souviens. Sale coup pour le collègue d'ailleurs...

— À qui le dis-tu ! C'est entre nous mais je fais des pieds et des mains pour faire rouvrir l'enquête.

— Pourquoi c'est pas déjà fait ?

— C'est compliqué. Il me faut des arguments pour ça. J'ai reçu des menaces et quelqu'un m'a rejoué la scène de Bullit la semaine dernière. Ça m'a coûté le bras et l'hospitalisation d'Hélène. La police pense que je psychote. Je préfère arriver avec des bases solides, tu comprends ?

— J'ai saisi.

— Est-ce que tu peux m'arranger ça en évitant toutes ces conneries de dérogations ?

— C'est compliqué mais pour les archives, ça devrait le faire. Dès demain matin, je peux t'emmener avec moi. Cet après-midi, je ne peux pas. Je suis charrette niveau temps.

— Il y a autre chose.

— Ah... J'aime pas ces entrées en matière. Je t'écoute.

— Je voudrais avoir accès aux pièces à conviction.

Richard s'est levé, a passé la main droite dans sa chevelure et a poussé un souffle exténué.

— Alors là, mon pote, tu m'en demandes trop.

— Je ne veux pas te foutre dans la mouise. Dis-moi simplement si c'est possible.

— Je préfère te répondre non.

— Ah...

— Et si tu veux savoir pourquoi, tu n'as qu'à te replonger dans le passé et te rappeler comment fonctionnent les procédures. Les pièces à conviction sont conservées au greffe du tribunal, dans des sous-sols renfermant des centaines de milliers de boîtes. Pour y avoir accès, il faut une commission rogatoire du magistrat. Il faut donc retrouver le numéro d'instruction de l'affaire. Et pour qu'un magistrat accepte d'apposer son sceau sur le document, il faut de bonnes raisons. Par exemple la demande de réouverture d'une enquête. Et ni toi ni moi ne pouvons le demander. Au pire, il faudrait cambrioler le greffe de la cour d'assises. Mais tu n'en es pas encore là tout de même...

— Pas encore, ai-je répondu en prenant une gorgée de café.

— Tout ce que je peux te proposer, c'est l'accès aux archives. Souvent, les pièces à conviction sont photographiées. Tout dépend du fonctionnaire chargé de l'enquête.

La mine désolée, il s'est rassis. Il a bu le reste de son café d'une

traite et a chiffonné le gobelet en plastique. Il me regardait de ses yeux bleus fatigués.

— Ça me va, ai-je fini par annoncer.

— Tu as un hôtel pour passer la nuit ?

— Oui, j'ai anticipé.

Richard m'a attrapé l'omoplate et m'a offert son plus bel assortiment de dents éclatantes.

— Putain, Max, ça me fait plaisir de te revoir !

L'atmosphère est poisseuse. Je me sens sale. Mes vêtements puent le cambouis et l'huile de vidange. Autour de moi, des tableaux scintillant de clés et de tournevis. Deux voitures. Une verte et une grise. La verte a le capot ouvert, la grise est sur le pont. Où suis-je ? Un garage miteux ?

Les gouttes de sueur perlent et inondent mon front. L'un d'elles glisse et me coule dans l'œil. Ça me pique. Je voudrais m'essuyer mais je ne peux pas.

Soudain un bruit. Un son métallique. Vers la droite. Je détourne le regard et avance vers le bureau. La porte s'ouvre devant moi. J'entre. J'ai peur. Je ne suis pas en confiance. Je me sens en danger.

Le bureau se dévoile.

L'horreur. L'abjection.

Une femme est assise sur un siège, poignets et chevilles saucissonnés par des câbles électriques. Elle est nue, le visage tuméfié, elle hurle. À côté d'elle, il est là, scalpel à la main. Il me regarde. Il sourit. Ce n'est pas Ebenezer. C'est lui. L'homme de l'accident. Les cheveux parfaitement peignés à l'arrière, le costume tiré à quatre épingles, il tient dans sa main l'objet qui scellera le destin de la jeune femme.

À ma gauche, dans l'ombre, une silhouette que je ne parviens pas à distinguer. Elle est assise sur un établi. Les jambes ballantes, elle suit ce qui se passe et ricane. Un rire masculin, perfide, caverneux.

L'homme au costume lève le bras et appuie le scalpel au-dessus du sein droit de la femme. Du sang commence à couler autour des courbes. Il entame sa découpe. La lame s'enfonce dans la chair et l'homme fait glisser l'engin de torture jusqu'au milieu de la poitrine. La femme commence à perdre pied. L'homme casse l'opercule d'une ampoule en plastique qu'il agite sous le nez de sa victime. Immédiatement elle revient. L'homme poursuit son œuvre et observe le même schéma. Il coupe au-dessus du sein gauche cette fois. Les deux cicatrices réunies, il trace alors le sentier qui mène jusqu'au pubis. Elle crie à perdre haleine. Le sang gicle de toutes parts. La taille en Y est terminée.

Je crie. Je voudrais agir mais je ne peux pas. Je ne sais pas pourquoi.

L'homme promène sa petite fiole sous le nez de la femme. Il la gifle, le

produit ne suffit pas à la maintenir consciente.

Il pose son scalpel à côté de lui, sur la table où sont disposés deux sacs en toile. Il plonge les mains dans l'un d'entre eux et en ressort deux crochets de boucher. Lorsque la femme les aperçoit, elle hurle de terreur. Mais rien n'y fait. L'homme plante l'un des crochets sur le bord de la plaie centrale et l'autre en face.

Le spectacle est terrifiant. La femme crie, pleure, implore... Mais ne s'évanouit pas. Le tortionnaire tire alors la première esse et la plaie s'écarte lentement. Il tire et tire encore jusqu'à ce que la partie gauche de la peau laisse apparaître la cage thoracique et les muscles emprisonnés. Il accroche le crochet à une corde attachée à un poteau. Il fait la même chose avec la partie droite. L'anatomie de l'abdomen et du thorax est à découvert. Spectacle abominable.

Je hurle. Non ! Arrête !

Je suis comme paralysé. Je rêve. C'est encore un mauvais rêve !

Les viscères glissent et viennent exploser sur le sol grasseyeux. La fille crie une dernière fois et s'éteint dans un ultime geignement. Sans se soucier de son costume, l'homme plonge la main gauche dans la brèche qu'il vient d'ouvrir. Il attrape ce qu'il peut et vide le buste de son contenu.

Je retiens un haut-le-cœur.

Tout s'éparpille par terre. Les poumons, l'estomac, le foie, le côlon, l'intestin... tout.

Sur ma gauche, les mouvements du spectateur caché ont cessé. Il ne rit plus. Pire. Il se délecte. Je le sais, je le sens. Pour lui, le spectacle est jouissif.

L'homme au costume enfonce de nouveau les avant-bras dans le sac en toile. L'autre cette fois. Il en sort un épais buisson de foin qu'il expose à ma vision, comme le magicien exhibant au spectateur le tissu qui fera disparaître la belle assistante.

Avec puissance, il enfourne la paille dans la plaie béante. Il remplit le corps. C'est écoeurant. Il appuie sur les mottes à différents endroits pour que la paille prenne bien possession de l'espace vide. Il fourre encore ses mains dans le sac et répète l'opération. Enfin, il ouvre une boîte que je n'avais pas remarquée, posée sur un coin de table. Il en extrait plusieurs objets. À première vue, je pense voir un seau... ou plutôt un pot. Un pot de siège médicalisé. L'homme l'éclate contre le poteau et des morceaux de plastique volent à travers la pièce. Il enfonce dans la paille ce qui lui reste entre les mains... Pourquoi fait-il ça ? Il saisit maintenant des roulettes... Qu'est-ce que ça signifie ? Il les intègre au reste, dans les entrailles de cette pauvre femme... Enfin il attrape une paire de cale-pieds qu'il range au même endroit... Je viens de comprendre. Ce sont les parties d'un fauteuil roulant... Le message est pour moi. Il vise Hector Prollox... Il me ramène à mon échec, à ma responsabilité... À ma culpabilité...

Je n'ai pas repris mes esprits que, déjà, il glisse sans trembler une ficelle

de rôti dans une énorme aiguille à suturer les bovins. Il enlève le crochet qui était planté dans la partie droite de la femme. Le gauche saute par lui-même, arrachant un morceau de peau. L'homme referme la plaie et commence sa suture. Grossière, sanglante, je me crois enrhumé dans le pire cauchemar de Tim Burton. Même son personnage de Victoria dans Les Noces funèbres n'est pas rafistolé avec autant de barbarie...

Les larmes coulent sur mes joues. Je suis impuissant. Faible. Je pleure.

La fille est recousue comme une vieille étoffe mal rapiécée. On dirait la fiancée de Frankenstein.

L'homme au costume arrache une serviette en papier du distributeur fixé sur la cloison. Il s'essuie les mains et vient dans ma direction. Il est tout sourires. Satisfait. Pourtant il n'a pas le profil du psychopathe hystérique. Il semble même plutôt calme. Il prend soin de jeter le papier dans la poubelle et se fixe devant moi, les mains dans les poches.

L'autre homme qui était resté dans l'ombre jusqu'à présent se manifeste. Il saute de sa table. Il a un objet dans les mains. Il avance vers moi, pourtant je n'arrive toujours pas à voir son visage. La lumière verdâtre qui allume timidement la pièce caresse ses vêtements. Et son visage, couvert de longues mèches brunes, se dévoile au fur et à mesure. Je focalise de nouveau sur sa main droite. C'est un couteau. J'en suis certain.

Enfin, les deux hommes me font face. Ils me toisent. Je suis obligé de lever la tête pour les regarder. Sans m'en être rendu compte jusqu'alors, j'étais assis. Je voudrais parler mais n'y parviens toujours pas... L'homme au couteau se fige sous la lumière et, de la main gauche, se dégage les mèches qui lui couvrent le faciès.

Dieu du ciel ! C'est bien lui.

Arthur Ebenezer s'approche de moi, comme un félin. L'autre reste en retrait.

— Regarde-toi, dit Ebenezer en me claquant le mollet.

Chose étrange, je n'ai pas senti le coup. Il comprend que je comprends. Il sourit et laisse fuir un petit rire vicieux.

La panique. Pourquoi n'ai-je pas eu ces sensations avant ? Pourquoi je ne m'en rends compte que maintenant ? Non. C'est impossible ! Pas encore. Je regarde mes jambes, elles sont attachées aux lanières d'un fauteuil roulant. Je ne les sens plus. Mes poignets, immobilisés, sont eux aussi liés aux accoudoirs. Je suis à la place d'Hector. Dans son fauteuil. Je suis menacé... Je vais me faire tuer... Et je ne peux même pas me défendre... À moi ! Au secours !

D'un geste furtif et calculé, Ebenezer lève le bras et me plante la lame dans la cuisse. Je hurle à la mort. Je ne sens pas la douleur, mais je crie comme si elle envahissait mon âme. Les fluides tortueux s'emparent de mes artères. Je souffre comme je n'ai jamais souffert...

Les deux hommes quittent la pièce avec discrétion, avec le même flegme que s'ils sortaient des toilettes d'une station-service.

Je reste seul avec la mort en face de moi.

Je fonds en larmes. Je n'en peux plus. Pourquoi suis-je obligé de subir cela ?

La tête baissée, j'aperçois une feuille poinçonnée au couteau. Écrite à l'encre de sang, je lis la phrase qui la parcourt...

« La pensée de la mort est une chose, mais son acceptation en est une autre, infiniment plus grave et déchirante... Signé Bob Jones. »

La nuit a été encore plus courte que la précédente. J'en avais assez des réveils en nage et des demi-sommeils. J'étais fatigué. J'avais mal partout. J'étais au bout du rouleau.

Mais tant que cette affaire ne serait pas réglée, il me serait impossible de trouver la paix.

Je me suis préparé et un taxi m'a ramené au SRPJ vers sept heures. Sachant que Kellen n'arriverait pas tout de suite, je me suis acheté le roman d'un auteur que je ne connaissais pas : Linwood Barclay. Le livre s'intitulait *Crains le pire*. Un titre évocateur. Je me suis posé dans un café à deux pas du commissariat et ai dû descendre l'équivalent d'une cafetière. Le bouquin, quoique passionnant et sublimement écrit, n'était certainement pas l'ouvrage que je devais lire. Il y était question d'enlèvement, de meurtre... Tout ça raconté en temps réel par l'auteur. Moi qui n'étais pas lecteur assidu, j'ai dévoré le livre. Du moins le premier tiers. Je n'ai jamais eu le temps de le terminer... Cet auteur serait dorénavant mon écrivain préféré et occuperait une place de choix sur ma bibliothèque composée de trois romans et deux bandes dessinées... Jamais une lecture ne m'avait passionné à ce point.

Vers neuf heures, j'ai rejoint Richard dans son bureau. Nous avons taillé la bavette puis il m'a emmené aux archives. L'espace dédié au classement des archives et des documents relatifs aux affaires parisiennes devait faire quatre fois celui du SRPJ de Lyon. C'est dans une seconde salle, séparée par un sas, que les dossiers les plus importants étaient stockés. Des tables d'étude étaient disposées çà et là. Je me serais cru dans une bibliothèque. Lorsque Richard m'a hélé pour brandir tel un trophée une boîte contenant ce que je cherchais, j'ai cru qu'il allait se faire réprimander par l'archiviste en chef.

— Tiens, gaillard, j'ai ta boîte magique.

Il a déposé le cube en carton sur l'une des tables et m'a gratifié d'un clin d'œil et d'une tape sur le dos.

« Je file, j'ai un métier, moi. Je te laisse avec tout ça. Tu rentres quand ? »

— Demain matin, je pense.

— OK. Alors je passerai à ton hôtel ce soir. On ira boire un verre. Passe-moi un coup de fil dans la journée pour me laisser l'adresse. Si je ne réponds pas, laisse un message. Bye.

Richard a quitté la salle.

L'étude n'a rien donné. J'ai passé plus de trois heures à décortiquer les dossiers. En vain. Les seules photos que j'ai trouvées étaient de vieux clichés jaunis sur lesquels on ne voyait rien. À peine si l'on pouvait distinguer la couleur des cartes postales envoyées par Arthur Ebenezzer.

J'ai quand même lu et relu les rapports concernant l'affaire. Un dossier de plus de soixante feuillets relatant les dates des homicides, les endroits, les délibérés de la justice et les noms des agents ayant planché dessus à l'époque. Rien de bien folichon, mais de quoi me rafraîchir la mémoire.

J'ai rendu la boîte à l'archiviste, puis je suis parti déçu.

Un voyage pour rien. Fallait s'y attendre.

J'ai déjeuné dans un bistro de la place Dauphine. Point positif de la journée, j'ai bien mangé. Coquille Saint-Jacques en entrée, plateau de fruits de mer pour une personne en plat de résistance, et crumble à la myrtille pour clore un repas arrosé de Riesling en bouteille de 37,5 cl. Tout ça en continuant mon roman acheté du matin. J'avoue, je me suis fait plaisir. Tellement plaisir que j'ai dû tomber une sieste de deux heures pour soulager la fatigue pesante qui me talonnait depuis des semaines.

J'ai passé la fin d'après-midi à errer dans la capitale. Un anonyme parmi les anonymes. Pour la première fois depuis bien longtemps, au milieu de cette masse fourmillante et oppressée, je me suis senti en sécurité. Étrange paradoxe.

J'ai acheté des cadeaux pour Hélène et Terence, puis suis rentré à l'hôtel.

À vingt heures, on a frappé à la porte. Je regardais les informations sur BFM tv. Richard avait tenu parole.

— Salut, Max. T'es prêt ?

— J'enfile un blouson et j'arrive.

Kellen m'a emmené dans un bar de la rue de Harlay. Nous avons bu quelques bières et parlé du bon vieux temps, lorsque nous étions au collège et fréquentions les mêmes personnes. De vieux souvenirs nous faisant voyager des villages du Haut Forez jusqu'au cœur des plaines.

Nostalgie, quand tu nous tiens !

À vingt-trois heures, Richard a regardé sa montre puis a payé les tournées. Il m'a invité à le suivre. Attitude changeante. Subitement, de

l'ancien écolier nostalgique, il était redevenu le ténébreux lieutenant au noir passé professionnel.

— Où va-t-on ? ai-je demandé en le suivant dans la rue.

— J'ai une surprise pour toi, a-t-il répondu en pressant le pas sous une fine pluie miroitante de mi-saison.

Les températures étaient légèrement remontées, laissant le givre au profit de l'humidité.

— C'est quoi cette surprise, Richard ?

— Tu verras.

Nous avons contourné le quai de l'Horloge pour rejoindre le *boulevard du Palais*. Devant la sortie n° 6 du boulevard, un policier en uniforme nous attendait. Avec Richard, ils se sont échangé deux ou trois mots, l'œil alerte et méfiant. Secret d'État ? Puis Kellen m'a fait signe de le rejoindre.

« Ce type, c'est Pascal, a-t-il dit en me désignant le fonctionnaire d'un signe de tête. Il va t'emmener dans les sous-sols du greffe. »

— Quoi ? Mais qu'est-ce que...

— Laisse-moi finir. Tes pièces à conviction sont ici. Tu vas suivre Pascal. Tu disposeras de quelques minutes pour trouver ce que tu cherches. Pigé ?

— C'est pas légal, Richard ! On va se foutre dedans. Je vais te foutre dedans...

— C'est moi qui mesure les risques. Je me suis arrangé avec lui. À cette heure-ci, il y a encore du monde qui circule entre ces murs. Si t'es accompagné, tu ne risques rien. Pascal dispose de combines, ne t'inquiète pas. Alors suis-le et reste discret.

— OK, ai-je acquiescé.

Puis il m'a mis un morceau de papier dans la poche arrière de mon pantalon.

— Tiens, ça te servira à l'intérieur.

Kellen a fait un signe de tête à Pascal, qui aussitôt a ouvert la marche. Richard a sorti son paquet de cigarettes et a craqué une allumette. Il m'a regardé entrer, et lui est resté sur le trottoir à faire les cent pas.

Nous avons traversé la cour du Mai, monté les marches qui menaient vers la galerie marchande avant de longer la salle des pas perdus. Puis avant de nous engager dans la galerie des prisonniers, nous avons bifurqué en direction de la galerie Duc, où une porte métallique nous était ouverte. Nous avons pris l'escalier menant aux sous-sols, pour enfin nous retrouver dans le sanctuaire de l'histoire du crime.

Pascal et l'homme en faction se sont salués et ont commencé à plaisanter. Je suis resté en retrait. Pascal a marmonné quelques mots à l'oreille du planton, qui hochait la tête machinalement comme un

automate.

Pascal m'a fait signe et je suis entré dans la grande pièce. Je n'ai rien dit. Pas un mot. Je me suis contenté d'obéir.

La caverne d'Ali Baba. Des centaines d'étagères remplies du sol au plafond. J'ignorais la superficie de la surface mais, dans mon idée, elle devait couvrir l'ensemble du bâtiment. Comment me retrouver dans cet immense bordel rangé au cordeau ?

Je me suis souvenu du papier que Richard m'avait glissé dans la poche. Je l'ai attrapé, ouvert et lu : *Secteur C, allée 12, casier D, étagère 3*. Voilà qui était précis. Je me suis rapidement repéré et ai arpenté les artères de la pièce. J'avais trouvé, secteur C, allée 12. Ne restait plus qu'à trouver le casier. A, B, C, D... j'y étais. J'ai levé le nez et suis tombé sur la boîte renfermant ce que je cherchais et sur laquelle était inscrit : **C12D3 – 2002**.

Je l'ai attrapée, me suis installé sur une table située à quelques mètres puis me suis plongé dans l'extraction de son contenu. Dans un sachet étiqueté aux références incompréhensibles, un scalpel avec des résidus de sang séché. Dans un autre, divers documents contenant les détails techniques inhérents à l'identité du tueur et des victimes. Empreintes, noms, âges, adresses. Dans un autre encore, quelques relevés et cheveux. Dans une enveloppe plus grosse, plusieurs objets décoratifs qui, je suppose, avaient dû être passés au crible par la police scientifique. Et enfin, l'emballage que je cherchais. Celui qui renfermait les cartes postales qu'Ebenezer avait envoyées aux différents commissariats lors des meurtres...

N'ayant que très peu de temps devant moi, j'ai commencé la lecture de la première des quinze cartes recensées.

« Vous croyez que seuls les vivants sont en mesure de porter un jugement sur vous parce que les morts n'ont aucune emprise sur votre âme ?... signé John Kramer. »

Celle-ci ne me rappelait rien. Et même si le nom de John Kramer m'évoquait quelque chose, j'étais incapable de savoir quoi, ni quand...

« Les hommes ont peur plus facilement lorsqu'ils vont mourir... Signé Franck. »

Un prénom trop commun et bien assez court pour qu'il ne me fasse penser à quelque auteur de renom...

« De la musique pour se noyer, c'est là que l'on voit qu'on est en première classe... Signé Jack Dawson. »

Dawson. J'ai jugé qu'il s'agissait d'un philosophe anglais. Quant à l'affaire, j'ai pensé qu'elle concernait le couple retrouvé éviscéré trempant dans une baignoire dégueulant l'eau et le sang... Sale souvenir... J'ai repensé à l'autopsie pratiqué sur ces deux corps plongés dans l'eau durant plusieurs jours... Ignoble...

« Mon plus grand handicap, c'est pas d'être dans un fauteuil, c'est d'être sans elle... Signé Philippe. »

« Peu importe ce qu'on pourra vous dire, les mots et les idées peuvent changer le monde... Signé John Keating. »

« Les choses que l'on possède finissent par nous posséder... Signé Tyler Durden. »

« Le coup le plus rusé que le diable ait jamais réussi, c'est de faire croire à tout le monde qu'il n'existait pas... Signé Verbal Kint. »

« Celui qui se transforme en bête se délivre de la douleur d'être un homme... Signé Raoul Duke. »

« On peut juger du degré de civilisation d'une société en observant ses prisonniers... Signé Cameron Poe. »

Pour cette dernière citation, je me suis souvenu d'être intervenu sur le corps d'un ancien prisonnier militaire. J'avais retrouvé dans son corps des chaînes et des médailles accrochées à l'intérieur du ventre...

« Il y a un temps pour combattre et un temps pour accepter que nous avons perdu, que seul un idiot continuerait la lutte... Signé Edward Bloom. »

« Moi seul ai causé le désordre de mes filles, je les ai gâtées. Elles veulent aujourd'hui le plaisir comme elles voulaient autrefois du bonbon. Je leur ai toujours permis de satisfaire leur fantaisie de jeunes filles... Signé Charlie. »

Celle-ci m'a rappelé quelque chose de plus... comment dire... omniprésent. Comme si cette réplique m'était entrée dans le cerveau dès sa première lecture. Puis le souvenir m'est revenu. Il s'agissait de l'une des dernières cartes reçues. Je l'ai su en regardant le cachet de la poste. Clermont-Ferrand. Mais un détail sur ce que je venais de lire m'a chiffonné. Quelque chose n'allait pas. À mon souvenir, jamais il n'avait été question d'un Charlie... Du moins je ne me le rappelais

pas... Bref, je vérifierais plus tard...

« Le vin est le plus infallible des présages, car il annonce la joie, la franche gaieté, le bonheur enfin... Signé Sobran. »

Là aussi le nom de Sobran ne m'était pas familier. Pourtant je me souvenais parfaitement de la jeune fille retrouvée à Ambierle, dans les coteaux roannais... Quelque chose clochait avec les signatures. C'est comme si quelqu'un avait changé ce qui était inscrit sur les cartes postales. Mais dans quel but ?

Je me suis longuement penché sur la question, analysant la carte sous toutes les coutures. Je cherchais l'erreur, la contrefaçon... Mais rien. Tout était authentique. Que fallait-il faire sinon vérifier plus tard chaque citation. Manipulation qui avait dû être effectuée des centaines de fois...

J'ai jeté un œil sur ma montre. Misère ! Pratiquement vingt minutes à inspecter les pièces à conviction. Je devais partir. M'en aller avant de faire courir un risque inutile aux plantons qui avaient bien voulu me tendre la main...

J'ai lu les dernières cartes rapidement – qui ne m'ont rien apporté de plus par ailleurs – puis, avant de ranger la boîte à sa place, j'ai photographié toutes les cartes avec mon téléphone portable. Alors je me suis enfui de cette mine d'informations. Cet environnement représenterait peut-être plus tard une reconversion intéressante pour le féru d'investigations que j'étais. Mais j'étais trop bien installé dans mon bled, à l'abri du danger et de la vie citadine à grande échelle.

Avec Pascal nous avons de nouveau traversé la galerie Duc, mais sommes sortis en longeant la première chambre de la cour d'appel, traversant la galerie de la première présidence et rejoignant ainsi les issues arrière du 36, quai des Orfèvres, sa cour et enfin l'extérieur du bâtiment. Jamais je ne l'avais visité avec autant d'adrénaline et de rapidité. Richard Kellen m'attendait sagement au volant de sa vieille voiture. Ce cochon avait vidé son cendrier sous sa portière, et me regardait traverser la rue avec une clope au coin des lèvres.

— Tu parles d'une trouille, ai-je commenté en contournant le break pour entrer dans sa voiture.

— C'est bon ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ? a-t-il demandé en démarrant le moteur.

— Pas vraiment. Je t'ai fait prendre des risques inutiles pour rien.

— Quel risque ? J'étais au courant de rien, moi, a-t-il dit sourire aux lèvres avant de partir en trombe.

Richard m'a ramené à mon hôtel. Avant de nous laisser, nous avons discuté une bonne heure.

— Si je m'étais fait choper au greffe... Tu risquais quoi ?

Ma question l'a fait sourire.

— Arrestation, mise en examen, révocation, condamnation, amende..., etc.

— J'aurais rien dit, t'inquiète pas.

— Si c'est pas toi, ça aurait été Pascal ou le planton. Alors... Te fais pas de bile. On est plus à l'heure de la culpabilité. C'est moi qui ai choisi de t'emmener là-bas. Maintenant c'est fait, n'en parlons plus. En plus, c'était un coup dans l'eau.

— Ouais... Un coup dans l'eau, ai-je repris la mine déconfitée.

— Tu vas faire quoi maintenant ? Je veux dire... Chez toi... Avec cet assassin dans la nature.

— Je crois que je ne peux plus faire grand-chose, ai-je répondu, résigné. Ce type est un fantôme. Il va même jusqu'à hanter mes rêves. Je le fuis le jour et je vais le chercher la nuit. Tu y comprends quelque chose, toi ? On dirait que ma vie tourne autour de lui. Et tous ceux qui me côtoient sont en danger permanent. Tu parles d'une vie...

— Ouais... Les magistrats ne veulent plus s'emmerder la vie maintenant. Si t'as rien de tangible, ils laissent les cadavres au placard. C'est comme ça.

— Tu sais de quoi tu parles, j'imagine...

— Oh ! que oui. On se met en danger. On guette, on intervient, on appréhende. Les voyous sont surprotégés et les flics punis par la justice. Chez nous, on a plus à craindre de l'IGS que du grand banditisme. Tu trouves ça normal, toi ? Et après on te parle de résultats... Pire, c'est nous qui sommes en première ligne pour expliquer aux citoyens que le pays ne peut rien pour eux... Alors au bout d'un moment, tu en prends ton parti et tu essayes de faire avec... Sans trop te poser de questions.

Richard a craqué une allumette et s'est allumé une autre cigarette.

— Pourquoi tu continues alors ?

Kellen est resté silencieux quelques secondes avant de répondre :

— Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ?...

Le lendemain, j'étais chez moi. Le trajet m'a paru long malgré les deux heures de TGV reliant la gare de Lyon à celle de Perrache. Je n'ai même pas eu le cœur de poursuivre la lecture de mon roman.

J'ai déposé mes bagages chez moi, me suis lavé et j'ai filé à l'hôpital. Point positif de la journée, Hélène était réveillée et plutôt bien portante quand je suis arrivé.

Le temps pluvieux de la veille avait laissé place à un beau soleil d'arrière-saison malgré des températures frisant les trois degrés. Quand je suis entré dans la chambre, Hélène a tourné la tête et m'a offert son plus beau sourire. Le visage serein, elle me semblait

décontractée. Presque soulagée d'être retenue dans cet hôpital. Je me suis assis sur le bord du lit et lui ai pris la main.

Je me suis excusé d'être venu les mains vides et lui ai promis de la ramener à la maison le plus rapidement possible. Ce n'était plus qu'une question de jours. Elle a acquiescé d'un léger signe de tête et a changé de sujet. Comme si son retour n'était pas sa priorité. Je la comprenais. Depuis que je m'étais impliqué dans cette histoire, je lui avais fait vivre de sales moments. Ainsi qu'à notre fils. Elle avait besoin de repos. Et pas uniquement physique.

Je suis resté avec elle deux bonnes heures puis je suis rentré chez moi. Il m'a fallu près d'une demi-heure pour rentrer dix pauvres bûches de l'abri extérieur jusqu'à la maison. Mon bras me faisait mal et celui qui me restait de valide n'était pas costaud. J'ai pris mon temps. Je n'avais que ça à faire. Nous étions encore dans le premier trimestre de l'année et l'hiver perséverait. J'ai froissé quelques feuilles de papier journal, ai rassemblé du bois d'allumage dans l'âtre de la cheminée, puis posé une bûche par-dessus. J'ai craqué une allumette et, en attendant que le feu prenne, me suis assis sur le canapé. J'ai attrapé le téléphone derrière l'accoudoir et appelé mes beaux-parents pour prendre des nouvelles de Terence. Tout allait bien. Mon beau-père connaissait du monde et donnait parfois un coup de main aux bûcherons venus dans les bois environnants pour débiter les arbres morts. Il a emmené Terence avec lui et l'a initié aux joies du *travail d'homme*.

Une fois rassuré, j'ai enfilé mon blouson et suis sorti. Je me suis rendu au vidéo-club de la rue perpendiculaire à la nôtre. Tenu depuis quinze ans par Eddie, un jeune (qui ne l'était plus trop par ailleurs) geek passionné de cinoche, de bandes dessinées et de jeux vidéo. Malgré les dommages collatéraux engendrés par Internet, les téléchargements et les prix pratiqués par les professionnels, son magasin avait survécu. Au fil des ans, la fréquentation des clients s'était effilochée. Seuls subsistaient les ardents défenseurs de la valeur locative qui, à mon sens, était encore magique.

Lorsque j'étais plus jeune, il me fallait quelque temps pour rassembler les vingt-cinq francs nécessaires à la location d'une VHS. Le samedi était souvent jour de fête grâce à cet argent. Je filais au club et passais plusieurs heures à naviguer dans le magasin à retourner les boîtes, lire les résumés et m'imprégner de ces odeurs poussiéreuses qui faisaient tout le charme de cette chasse au trésor.

À l'époque, quand un film sortait au cinéma, il fallait attendre une année avant que le club en fasse l'acquisition dans ses rayons. Et bien souvent le film était tellement cher que le magasin ne pouvait s'autoriser l'achat que d'un seul exemplaire, que les clients

s'arrachaient à la réservation. C'était ça aussi la magie cinématographique. L'attente. L'envie de visionner avant les autres...

Aujourd'hui les délais ont amplement raccourci. Quatre mois avant la sortie vidéo. La plupart du temps, les gens possèdent le film chez eux alors que la pellicule est encore sur la toile. Blasés. Nous faisons partie d'une génération de blasés. Nous avons tout instantanément. Où est le plaisir désormais ? Discours d'une génération ancienne et perdue, me valant le droit au doux nom de « *vieux con* ». Mais que voulez-vous... On ne se refait pas.

Heureusement il y a Eddie et ses trois mille cinq cents films. C'est souvent que j'allais chez lui tailler la bavette, histoire de passer le temps et de comparer nos connaissances de cinéphiles.

Je l'ai salué et l'ai laissé finir sa conversation avec un couple de clients. Je me suis faufilé à l'arrière du magasin, l'entrée étant réservée aux nouveautés. J'aimais chiner et le fond regorgeait d'antiquités de grande valeur. J'ai choisi deux films. Je les avais déjà vus mais la nostalgie de les repasser dans mon vieux magnétoscope l'avait emporté sur la curiosité inhérente aux derniers blockbusters. Le premier était *Electric Dreams*, un film de Steve Barron de 1984. Un petit chef-d'œuvre pour les fans de productions eighties. L'histoire d'un informaticien ayant pour voisine une magnifique blonde au charme assassin, qui se voit pourrir la vie par son propre ordinateur tombé amoureux des partitions musicales de la belle. Un peu bizarre comme scénario, je le concède, mais mené avec une certaine maestria. Le mélange électro-classique de la bande originale est un pur chef-d'œuvre. Le second film s'appelait *Le Dernier Face-à-Face*, de Sergio Sollima, avec Gian Maria Volontè et Tomas Milian. Un western spaghetti de 1967, dans lequel un professeur tuberculeux décide de se rapprocher de l'océan dans le but d'améliorer sa fin de vie. Il rencontre alors sur sa route le dangereux Solomon Bennet, chef de bande impitoyable poursuivi par la Pinkerton. Le professeur intègre le gang et devient pire que son mentor, obligeant celui-ci à s'allier avec Siringo, le représentant de la Pinkerton, pour stopper le massacre orchestré par un homme métamorphosé en démon... Un excellent film.

Au bout d'une heure et demie, j'ai décidé d'être raisonnable et de rentrer chez moi. Je me suis dirigé vers le comptoir derrière lequel Eddie visionnait l'état des films du matin au soir, et lui ai tendu un billet de dix euros. Il m'a rendu la monnaie puis est parti chercher les cassettes rangées dans de longs tiroirs de pharmaciens disposés derrière lui.

— T'es toujours accro à tes vieilles bobines, hein ? a-t-il ironisé.

— Tu sais comme je suis, Eddie. Un vieux nostalgique.

— Je dis ça mais je te taquine. Même si l'actualité m'impose de me

taper tous les dvd qui sortent, je reste campé sur les VHS et leurs vieilles bandes-annonces. Tout un spectacle...

— Ouais.

— J'ai su pour ton accident. J'espère que ta femme va mieux.

— Oui, je te remercie. Elle devrait sortir de l'hôpital d'ici deux ou trois jours...

Eddie a penché la tête et s'est aperçu que j'étais moins participatif qu'à l'accoutumée.

— Toi, tu devrais venir me voir plus souvent. Il y a des films sur les étagères les plus hautes qui devraient te déridier...

J'ai souri. Les étagères du haut. Celles où reposent depuis la nuit des temps, et ceci dans tous les vidéo-clubs de France et de Navarre, les films pornos. Ceux dont personne n'ose attraper la boîte, hormis dans l'arrière-salle, à l'abri du jugement des autres.

— J'ai un souci avec des citations. J'ai fourré le nez dans une compilation de vieilles phrases en lien avec ce qui s'est passé il y a dix ans. Tu sais l'affaire où mon copain Hector a failli y laisser la peau.

— Oui, je me souviens, tu penses ! Vas-y, balance. Si je peux t'aider...

— J'en doute... Je sais que t'es incollable en cinoche mais là il s'agit de citations historiques ou littéraires...

— Allez, juste une... pour voir.

Rien que pour le sourire qu'Eddie m'avait rendu, j'ai accepté de m'amuser avec lui. Au moins ce petit jeu aurait le mérite d'être ludique.

— OK, t'es prêt ? ai-je demandé en trifouillant mon portable pour retrouver les fameux textes.

— Envoie. J'ai fait un *blind test* cet après-midi, je suis chaud.

— Alors... « *Le coup le plus rusé que le diable ait jamais réussi, c'est de faire croire à tout le monde qu'il n'existait pas... Signé Verbal Kint.* »

J'ai levé le regard et observé la tête de mon compagnon. Eddie a ouvert de grands yeux ébahis. Pas ceux de l'ignorance, mais ceux de la stupéfaction.

« Alors, Julien Lepers. Tu as quelque chose à rajouter ? »

— Mais... Tu te fous de moi, Max, a-t-il répliqué on ne peut plus sérieux.

— Je savais que ça te dirait rien, ai-je répondu en rangeant mon téléphone portable dans la poche de mon blouson.

— Non mais, j'en crois pas mes oreilles. Tu sais pas ça, toi ?

À mon tour, mes yeux se sont écartés.

« Mais c'est un film ça, mec ! »

— Un film ?

— Tu me déçois, Max !

Le pire, c'est que je pense qu'il était sincère. S'il s'agissait réellement d'une réplique de film, je baissais dans son estime, moi qui me vantais d'être imbattable aux questions liées au ciné. Eddie était à deux doigts de détruire ma carte de fidélité.

— T'es sérieux, Eddie ? Tu connais cette réplique ou tu me fais marcher ?

— Non, je ne plaisante pas. Verbal Quint... Enfin !

— Oui, ben non, je vois pas ! ai-je laissé échapper, excédé.

— Verbal Quint ! Kaiser Sauzé ! Kevin Spacey ! *Usual suspects* !

J'en suis resté coi. Connaître les plus célèbres répliques du septième art est une chose, mais se souvenir des dialogues en interlignes en est une autre. J'en restais bouche bée.

— Tu es sûr de toi ? Il s'agit d'*Usual Suspects* ? Le film de *Singer* ?

— Affirmatif ! a-t-il répondu en s'empressant de sauter sur le dvd dudit film.

Il a sorti le disque, l'a inséré dans le lecteur poussiéreux placé au-dessus d'une petite télé 36 cm, et a précisément calé le film à l'endroit de la réplique. Impressionnant. Tout simplement impressionnant. Moi qui estimais être un fortiche de la pellicule, j'avais trouvé mon maître.

Il fallait la trouver celle-là. Comment cette foutue réplique s'était-elle retrouvée sur cette carte ? Il fallait que j'en aie le cœur net.

J'ai ressorti mon téléphone et, sur la quinzaine de citations photographiées, Eddie en a lu plusieurs. Je n'ai pas voulu trop l'arroser d'informations. Juste au cas où.

— Les cartes sur ton appareil photo, ce sont celles qui ont nourri les médias il y a dix ans, n'est-ce pas ?

J'ai acquiescé.

« Comment se fait-il que tu possèdes ça dans ton portable, Max ? »

J'ai levé les yeux en silence, signifiant que la réponse ne concernait pas toutes les oreilles. Il l'a compris et a rangé ses dvd. Un peu vexé, j' imagine, mais compréhensif.

— Il vaut mieux que tu en saches le moins possible, Eddie.

— Je sais, pour ma sécurité. Secret d'État. Affaire top secrète et tout le bordel. Je connais la chanson.

— Je ne peux pas tout te dire. Moi-même, je ne devrais pas avoir ces informations. Je t'ai mis dans la confidence car je pensais que ma petite enquête était enterrée avant sa naissance. Et je viens de comprendre, grâce à toi, que je suis peut-être sur une piste. Et je ne veux pas t'emmener plus loin. Regarde ce que ça a coûté à ma famille.

Eddie a hoché la tête.

« Dis-moi ce que tu en penses, Eddie. As-tu reconnu autre chose ? Est-ce que la dizaine de citations que tu viens de lire t'évoque quelque

chose ? »

Après quelques secondes de silence, Eddie s'est calé sur le comptoir puis a fini par dire :

— Toutes les citations que tu m'as fait lire, Max ne sont ni plus ni moins que des dialogues de films. Toutes à deux ou trois exceptions près.

CHAPITRE QUATORZE

« La réflexion personnelle est l'école de la sagesse. »

Baltasar Gracian y Morales

La première chose que j'ai faite en rentrant chez moi a été d'allumer l'ordinateur. Je me suis mis à l'aise, ai relancé la cheminée et me suis décapsulé une bière. J'ai pris un bloc de papier et un crayon, prêt à prendre les notes qui devraient effacer certaines questions brumeuses.

Dès que la barre Google est apparue, j'ai tapé de ma main valide la première citation.

« Tel fleurit aujourd'hui qui demain flétrira, tel flétrit aujourd'hui qui demain fleurira... Signé : Slim Grissom. »

Le moteur de recherches m'a donné le véritable auteur de cet extrait. Il s'agissait de Pierre de Ronsard. OK. Jusque-là, ça allait. Il me fallait alors savoir qui était ce Slim Grissom. De nouveau, j'ai tapé le nom sur mon clavier.

La recherche m'a envoyé sur un célèbre site cinématographique. Que je connaissais très bien par ailleurs. Slim Grissom n'était autre que le personnage principal du film *Pas d'orchidées pour miss Blandish*. De Robert Aldrich. Année de production : 1971. J'ai cliqué sur l'onglet casting de la page pour y découvrir le nom de l'acteur qui interprétait le héros : Scott Wilson.

Je ne voyais toujours pas le rapport.

Pas grave. J'allais recommencer jusqu'à ce que je trouve. Puis j'ai repensé à la citation écrite à l'encre de sang, dans ce rêve à la réalité déconcertante que j'avais fait la nuit précédente, dans lequel Ebenezer m'enfonçait le mot dans la cuisse à l'aide d'un couteau. Je trouvais d'ailleurs étrange de me le rappeler aussi bien. J'ai donc entré les nouvelles données :

« La pensée de la mort est une chose, mais son acceptation en est une autre, infiniment plus grave et déchirante... Signé Bob Jones. »

La citation était de Jean-Paul Pinsonneault et Bob Jones n'était autre que Michael Keaton dans le film *My life*, de Bruce Joel Rubin. Un

drame de 1993. Un petit chef-d'œuvre d'émotion. Je crois me souvenir que ce film est l'un des rares à m'avoir arraché quelques larmes.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre ces grands hommes de lettres et tous ces personnages fictifs ? Surtout, pourquoi quelques citations étaient réelles alors que la majorité des autres n'étaient que des répliques de films ? L'auteur de ces cartes était-il le même homme ? Ma première et plus naïve théorie quant à la présence de deux tueurs n'était-elle pas la plus cohérente au final ? Ebenezer et le fameux type de l'accident de voiture, le costard aux cheveux gominés. Ils travaillaient à deux mais étaient suffisamment malins pour avoir réussi à cacher l'existence du second. Et ils étaient aussi suffisamment pervers pour me rendre fou...

J'ai continué mes vérifications :

« Mon plus grand handicap, c'est pas d'être dans un fauteuil, c'est d'être sans elle... Signé Philippe. »

François Cluzet, dans *Intouchables*. J'aurais dû y penser immédiatement. Cette phrase visait à l'évidence deux personnes. Hector Prollox dans son fauteuil, et bien évidemment Hélène, ma femme. La souffrance du premier ressentie par le second. À travers cette situation menaçaient-ils ma moitié ou faisaient-ils un amalgame de nos deux vies à Hector et à moi ?...

Je les ai toutes vérifiées. Une à une. J'ai fini par la suivante :

« Il y a un temps pour combattre et un temps pour accepter que nous avons perdu, que seul un idiot continuerait la lutte... Signé Edward Bloom. »

Edward Bloom. Le grand Edward Bloom. L'Edward Bloom de Tim Burton, sorti tout droit de l'étonnant *Big Fish*. La parabole était ironique et son phrasé m'était directement destiné. Comme pour conclure l'histoire. Mon histoire. Me prévenir qu'elle touchait à sa fin, et que persévérer dans mon combat serait inutile. J'étais alors condamné. Tôt ou tard... ils m'auraient... quoi que je fasse...

Après avoir réfléchi des heures entières et descendu cinq bières, j'en ai tiré la conclusion suivante. Toutes ces citations ou répliques n'avaient pas réellement de liens. Ni entre elles ni avec les noms de leurs auteurs. Elles avaient un lien direct avec moi. Le fêru de cinéma. C'était uniquement pour me faire saisir ce que moi seul dans cette affaire était en mesure de comprendre. Les répliques étaient de simples menaces métaphoriques sur le contexte des événements, et les personnages choisis n'étaient là que pour me faire comprendre qu'elles m'étaient personnellement adressées... À moi le cinéphile, le

passionné...

Il me fallait l'interpréter comme ça, de cette façon. Mais pourquoi avais-je mis autant de temps pour comprendre ?... J'aurais dû piger il y a dix ans... Pas aujourd'hui.

Même si j'avais saisi le fond de ces manipulations, quelque chose ne collait pas. Je n'arrivais pas à mettre le doigt sur l'élément qui manquait. Et quand bien même, quelle importance puisque j'étais bon pour l'échafaud.

Maintenant que j'avais compris l'énigme, la sentence tomberait comme un couperet. Restait à savoir quand... et comment...

CHAPITRE QUINZE

*« Je ne veux parler que de cinéma, pourquoi parler d'autre chose ?
Avec le cinéma on parle de tout, on arrive à tout. »*

Jean-Luc Godard

Cette fois, j'avais une preuve matérielle. Du moins à qui voudrait l'entendre. Même si j'en voulais à Boz, j'ai dû reconnaître qu'il était le seul vers qui je pouvais me tourner.

Le lendemain matin, alors que la cafetière ronronnait et qu'une agréable odeur de café se répandait dans la maison, j'ai composé son numéro.

Quelques sonneries, puis :

— Allô...

— Michel, c'est Max.

— Je sais que c'est toi.

Me sentant un peu merdeux, je ne savais trop comment aborder le sujet.

— Je te dérange ?

— Si on considère que j'étais en planque toute la nuit dans les quartiers chauds de Lyon, que j'allais me coucher sans être encore dans mon lit, alors on peut dire non.

— Je suis navré.

— La seule raison pour laquelle j'ai décroché, c'est parce que tu m'as dégagé d'une chambre d'hôpital en me faisant comprendre que je n'existais plus pour toi. Je suis donc parti la queue entre les jambes et avec une culpabilité de condamné à mort. Alors qu'est-ce qui t'arrive ? T'es plus fâché ?

— Écoute, je crois avoir une nouvelle piste.

— Tu es toujours à la recherche de ton tueur ?

— C'est lui qui est à ma recherche, Boz.

— Tu sais parfaitement que l'affaire est classée. La décision ne vient pas de moi.

— Oui, je sais. Mais il faut impérativement que je te montre quelque chose.

Il a soufflé.

« J'ai les photographies des pièces à conviction. Les cartes postales qu'Ebenezer vous a envoyées il y a dix ans, lorsqu'il massacrait ces gens à tour de bras. Je les ai lues et relues. Elles m'étaient adressées,

Boz. Depuis le début. »

— Houlà ! C'est quoi encore ces conneries, Max ? Si tu sombres dans la parano, c'est d'un psy que tu as besoin, pas d'un flic !

— Chaque carte contient une citation. Tu te souviens ? Chaque citation avait un lien avec le contexte du meurtre. Rappelle-toi la fille d'Ambierle retrouvée dans les coteaux roannais que j'avais autopsiée. J'avais trouvé dans son ventre des accessoires en lien avec la viticulture. Sur la carte était rapportée la citation suivante : *Le vin est le plus infallible des présages, car il annonce la joie, la franche gaieté, le bonheur enfin... Signé Sobran*. Tu te souviens ? Tu sais qui est Sobran ? Le personnage d'un film ! *The Vintner's Luck* ! Ça ne te dit rien ?

— Écoute, Max, non, ça ne me dit rien... Je ne vais jamais au ciné et puis c'est pas ce qui était marqué...

— Qu'est-ce qui n'était pas marqué ? me suis-je emporté.

— Le nom du gus que tu viens de me donner. Tu l'as inventé. Personne n'a jamais entendu parler de Sobran ou je ne sais pas quoi...

— As-tu lu les cartes, Michel ?

— Oui, des centaines de fois, a-t-il répondu exaspéré.

— Bref, ce qui est important, c'est que toutes les citations gravitent autour du cinéma. Elles me sont destinées. Je n'y comprends rien non plus, Boz, et je ne suis pas parvenu à établir le moindre lien entre elles, mais je te demande de m'aider... Ils en ont après moi !

— De qui tu parles, Max ? a-t-il fulminé. C'est qui *ils* ?

— Eux ! Ebenezer et son complice.

J'ai entendu Boz ricaner derrière le combiné. Non pas parce qu'il riait, mais parce qu'il n'en croyait pas ses oreilles. Je suis prêt à parier que si j'avais été à côté de lui à ce moment-là, j'aurais pris une droite.

— Non mais tu dérailles complètement, mon pauvre Max ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ?

— Oui, Boz, ils sont deux. Le taxidermiste et le costard. Celui qui a provoqué mon accident de voiture. S'ils ne sont pas complices, l'un est payé par l'autre. Il n'y a pas d'autre explication !

— Je suis désolé mais là c'en est trop, a tranché Michel d'un ton calme. Tu ne vas pas bien, Max. Je veux bien t'aider mais il faut que tu arrêtes ces conneries.

— C'est pas des conneries, merde !

— Si, c'en est ! Tu es fatigué, secoué, choqué... Je peux tout comprendre mais quelqu'un doit te dire les choses. Je suis vraiment désolé mais tu débloques. Ce n'est pas ta faute mais tu ne marques plus l'heure. Il faut te faire aider.

J'ai laissé glisser le combiné de quelques centimètres, conscient que je venais de perdre mon dernier espoir. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas raccroché aussitôt. Le contrecoup ? La déception, encore une fois ?

« Max, tu as quitté la médecine légale il y a dix ans. Depuis tu as

changé de vie. Tu as été la victime d'un plaisantin et l'accident que tu as eu était un pur hasard. Ta femme est à l'hosto, ton gamin se remet du choc et toi... Toi, tu t'inventes une vie à la James Bond. Tu as coupé les ponts avec tous, mon vieux... Et aujourd'hui tu voudrais que tout le monde se mette au garde-à-vous juste parce que t'as une putain de lubie parano ? ! Arrête le massacre. Pour toi et pour ta famille... »

J'ai entendu sans vraiment écouter. Avait-il raison ? Avait-il tort ? J'arrivais à douter de tout. Même de mon équilibre psychique.

« Quant à tes théories flippantes, garde-les pour tes films, Max. Ne viens plus perturber ma vie et laisse la police tranquille. Je dis ça pour toi. Tes actes pourraient t'apporter de nombreuses emmerdes. Alors lâche prise et occupe-toi de ta petite vie. S'il te plaît. Pour le bien de tous... »

J'ai laissé filer quelques secondes. La suspension du temps en dit considérablement dans les intentions.

« Bon, je vais me coucher. Salut, Max. »

Et il a raccroché. J'ai reposé délicatement le téléphone sur son socle et sans même chercher à trouver une solution parallèle, je me suis contenté d'aller me servir un café, et ai entamé la lecture du programme télé.

Le lendemain, sans savoir comment elle m'était apparue, j'avais la solution. La nuit porte conseil, dit-on. Je veux bien le croire. Ce à quoi j'avais songé allait soulever beaucoup de travail et d'implication, mais, à travers cette idée, je voyais l'ultime démarche pour parvenir à trouver et écarter la menace...

J'ai pris le bloc resté à côté du téléphone, puis me suis mis à griffonner un listing complet des tâches à planifier pour les journées suivantes. Une sorte de tableau de bord, une préproduction interactive où j'étais le héros. Et ce n'était pas peu dire...

Alors que ma concentration était axée sur l'inventaire de mes relations dans le panorama audiovisuel, la sonnerie de mon portable a retenti. Appel malvenu mais peut-être était-ce Boz qui, éprouvant culpabilité et empathie, revenait vers moi pour un *mea culpa* annoncé. On peut toujours rêver.

— Allô ?

— Monsieur Wattermaecker ? Bonjour, Frederic Adgian à l'appareil.

Mon conseiller clientèle. Je l'avais complètement zappé celui-là. Ce pauvre banquier n'avait pas de chance. Il appelait toujours au mauvais moment, provoquant de surcroît ma mauvaise humeur. À y bien réfléchir, depuis quand n'avais-je pas été de bon poil d'ailleurs ?

— Bonjour, ai-je sobrement répondu.

— Pardonnez-moi de vous appeler de si bonne heure, mais je souhaitais vous faire part de nouvelles fraîches concernant le détournement dont vous avez été victime.

Enfin ! Peut-être une bonne nouvelle.

— Je vous écoute.

— Suite à votre dépôt de plainte, notre assurance a mandaté des experts pour enquêter sur les 250 000 euros disparus, et leur destination. Nous savons où est votre argent.

Adgian a marqué une pause, comme s'il voulait installer du suspense dans notre conversation.

— Oui et alors ?

— Alors le virement a été effectué depuis notre agence sur un compte suisse. La Switzerland Active Bank, dont le siège se trouve à Zurich.

— Et comment mon pognon est-il arrivé là-bas ?

— C'est là que nos experts ne comprennent pas.

— Vos experts ne comprennent pas ? Qu'y a-t-il à comprendre ? C'est un virement établi par un pirate ou bien est-ce un quelconque système informatique défaillant qui m'a fait cette connerie ? Et puis d'abord, qui a hérité de cette jolie somme ? Faudrait peut-être aussi voir à interroger le principal intéressé, non ? Je ne vais tout de même pas vous dire ce qu'il faut faire !

Le banquier a laissé voler quelques secondes, puis il s'est raclé la gorge.

— Justement... C'est là que nos agents ne suivent plus. La personne qui a effectué ce virement, c'est vous.

Le téléphone a failli m'échapper. J'ai réussi à le récupérer par une pirouette ridicule. Par contre le bloc de papier a éclaté sur le sol. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ? Pendant combien de temps encore le sort allait s'acharner ? Ebenezer et consort étaient peut-être l'élite des fumiers, mais toujours est-il qu'il me fallait leur reconnaître un certain talent dans l'art de dispenser le mal.

— Je n'ai jamais effectué de virement ! ai-je lancé en haussant le ton. Je n'ai jamais eu cette somme, comment aurais-je pu la virer ? Vous savez pertinemment que la borne aurait bloqué ce genre de transaction !

— Avec Internet et une habileté à magner certains logiciels, tout est possible monsieur Wattermaeker.

Salopard. Il me croyait coupable et le voilà qui se dressait en inquisiteur, persuadé d'être en droit de mettre ma parole en doute.

— Pourquoi ce ton réprobateur, monsieur Adgian ? ai-je demandé en serrant les dents.

— Je ne fais que donner suite à un détournement d'argent, enquête dont vous-même avez fait la demande.

— Et vous me croyez assez con pour laisser de telles traces ? Je rêve ou vous êtes en train de m'accuser ?

— Je ne vous accuse pas, j'essaie de comprendre. Avouez que c'est perturbant, non ?

Plus de monsieur Wattermaeker par-ci ou de monsieur Wattermaeker par-là... Terminé les formules de politesse mielleuses à souhait. *Exit* le léchage de cul à vous rendre la langue râpeuse pour vingt ans... Mais pouvais-je lui en vouloir ? Quelqu'un (je me doutais qui, mais sans savoir comment) avait piraté mon compte bancaire, s'était servi, avait pris tout ce qu'il y avait et n'y avait pas pour le transférer sur un compte inconnu dans un pays où je n'avais jamais mis les pieds. Il me fallait raison garder et assurer mon conseiller de mon soutien.

— Que proposez-vous, monsieur Adgian ?

— Pour être honnête, pas grand-chose pour l'instant. L'enquête va suivre son cours et je vous tiendrai informé de la suite des événements... à moins que...

Quoi encore ? Qu'allait-il m'annoncer.

— À moins que quoi ?

— À moins que vous n'ayez omis de me parler de certaines choses...

Je commençais à bouillir. La lave était en fusion, et le volcan n'allait pas tarder à entrer en irruption.

— Soyez plus précis, ai-je grommelé. C'est quoi ce sous-entendu ?

— Disons que si vous ne m'avez pas tout dit, il est encore temps pour suspendre la procédure et en parler dans mon bureau.

— Mais pourquoi dites-vous ça bordel de merde ? C'est quoi ces accusations ? Alors écoutez-moi bien, Adgian...

— Je vous conseille de rester correct, monsieur Wattermaeker.

— Ah, vous me donnez des conseils ? C'est parfait tout ça ! Et que conseilleriez-vous à un client de vingt ans excédé, que l'on accuse à tort de détournement d'argent et qui se demande s'il ne va pas venir démolir le portrait de son conseiller et bousiller l'établissement tout entier ? Hein ? Quel précieux conseil dispenseriez-vous ?

Ma respiration était plus saccadée. Adgian l'entendait obligatoirement. À mon grand dam, mon interlocuteur semblait stoïque. Comme s'il était en possession d'un pouvoir mystérieux lui conférant l'assurance d'être intouchable.

— Je lui conseillerais de changer d'établissement bancaire et de lire le code pénal concernant les fraudes, a-t-il répondu sereinement.

— C'est une menace ?

— Juste une suggestion.

J'ai mis en application un dogme que m'avait enseigné un vieil ami prof de yoga. J'ai tenté de contrôler ma respiration, d'inspirer et

expirer avec le ventre, et ainsi réguler les battements du cœur pour recouvrer une certaine accalmie nerveuse.

— Monsieur Adgian, soyez franc et cessez, s'il vous plaît, de tourner autour du pot. À votre tour, dites-moi ce que vous savez. Pourquoi ce problème soulève-t-il autant de polémiques alors que notre ère est porte ouverte à toute sorte de débordements liés au web ?...

Je l'ai entendu soupirer, puis il a poursuivi :

— Parce que ce problème, comme vous dites, n'est pas le seul.

— Et bien alors, balancez ! Qu'est-ce qui se passe enfin ? !!

— Si nous partons sur le principe que vous êtes totalement étranger à toute cette histoire, je vais donc vous donner l'information qui, j'en suis certain, vous fera comprendre pourquoi nous restons sur nos gardes quant à vos déclarations.

De nouveau un petit silence que j'ai choisi de ne pas remplir.

« Le compte qui a été ouvert à la *Switzerland Active Bank* est au nom de Max Wattermaeker. »

CHAPITRE SEIZE

« Le bonheur, c'est tout ce qui arrive entre deux emmerdements... »

Jean-Baptiste Lafond

Il m'arrive parfois d'être à l'écoute de grandes orientations humaines. La sagesse, par exemple, est une vertu que je sais entendre. Elle est d'ailleurs l'unique raison pour laquelle je ne suis pas allé défoncer la tête de mon cher banquier ce matin-là.

J'ai préféré laisser aux experts le soin de poursuivre leurs investigations, ce qui me ferait gagner un peu de temps. Vu la tournure que prenaient les événements, je n'allais pas tarder à voir débarquer les flics à la maison pour me passer les bracelets. Ebenezer était un malin. Comment aurais-je pu me douter un seul instant que cet enfoiré serait assez filou et adroit pour avoir accès à mes comptes, à ceux de la banque, aux codes confidentiels permettant toute transaction financière, et surtout établir une identité fantôme pour ouvrir un compte à l'étranger ?... Pourquoi autant d'énergie déployée alors qu'une simple balle dans la tête aurait suffi à se débarrasser de moi ? Pourquoi et comment ?

J'ai eu beau retourner la situation dans tous les sens, à aucun moment je ne suis parvenu à m'immiscer dans la peau de ce cinglé. Comprendre les rouages d'un cerveau aussi torturé était mission impossible.

Pourtant, j'ai décidé de continuer à faire semblant. À poursuivre ma vie comme si rien n'était grave, comme si rien ne pouvait m'empêcher d'aller au bout des objectifs que je m'étais fixés.

En milieu de matinée, j'ai dépoussiéré un vieux manuscrit enfoui dans l'un des tiroirs de mon bureau. Un ancien cahier de cent soixante pages, perforé et assemblé, sur lequel patientait un scénario en mal de producteur.

Il s'agissait d'un policier que j'avais écrit lorsque j'avais une vingtaine d'années. Le script présentait tous les défauts d'une première expérience scénaristique, mais je dois avouer que cette histoire me tenait à cœur. C'était comme si j'avais accouché d'un bébé dont j'avais gardé secret l'existence.

Le scénario s'appelait : *Rāklur*. L'histoire d'un bus ayant un accident au beau milieu de la campagne le soir de la tempête du siècle. Une poignée de survivants, dont un assassin, se réfugient dans un ancien

zoo désaffecté pour survivre à la nuit et attendre les secours. Les tensions montent et les esprits s'échauffent jusqu'à ce que l'assassin devienne l'unique symbole de salut pour une communauté en proie à ses propres démons...

J'avais toujours rêvé de raconter cette histoire. Le manuscrit était là, bien au chaud, attendant le jour de son éveil. Le moment était venu. J'avais vieilli, j'avais de l'expérience dans le domaine et l'argent pour réaliser la folie de ce projet... Ne me restait plus qu'à me lancer dans la préproduction fictive de cette réalisation. Il me faudrait établir des repérages, des plannings et rédiger une annonce pour le recrutement de candidats potentiels à la distribution des rôles...

Je savais où trouver mon équipe technique. Avec ma société de production TerHel, j'étais bien placé pour ça. Il me faudrait user d'ingéniosité pour crédibiliser ce projet au regard du public. Faire croire qu'un film allait se tourner dans la région... Et pour une telle entreprise, de nombreux figurants seraient indispensables... Et dans le lot, dans ceux que j'auditionnerais, peut-être me retrouverais-je enfin devant un amateur de cinéma ? Un concurrent sévère pouvant mettre à mal ma culture cinématographique... Derrière un tel homme dont la passion brûlante serait mortelle, pourrait bien se cacher un assassin... Un tueur qui chercherait le face-à-face depuis dix ans...

L'après-midi, je suis allé déposer l'annonce qui lancerait les prémices du projet. Elle paraîtrait le lendemain et les intéressés pourraient lire ceci :

« Casting pour long-métrage. Essai cinématographique, réalisation régionale. Recherche figurants entre trente et cinquante ans, hommes et femmes, physiques indifférents. Pas de rémunération. Adresser photo et coordonnées à l'adresse suivante : TerHel prod, à l'attention de Max Wattermaeker, rue des Isadis, 42 410, Pélussin. »

Je ne tarderais pas à recevoir mes premières enveloppes. Bien entendue tout cela n'était qu'un vaste piège pour appâter le taxidermiste. L'obliger à venir vers moi. Même par jeu. Un pari risqué certes, mais je n'ai trouvé que cette solution pour l'attirer à moi, à défaut d'aller vers lui.

Dans le lancement d'un film, une préproduction s'étale sur plusieurs mois. Dans un premier temps, il y a le rassemblement des finances. Ensuite il y a les repérages géographiques et les découpages scénaristiques. Viennent ensuite la création des costumes, des décors et l'embauche de techniciens spécialisées dans différents corps de métier. Il ne faut pas oublier les autorisations de tournage, les arrêtés municipaux de circulation, du blocage des rues, etc. En parallèle, une

équipe recense, trie et convoque les postulants au casting. S'ensuit une première sélection pour laquelle des auditions sont données. Une fois l'équipe au complet et le découpage (story-board compris) terminé, il ne reste plus qu'à organiser les dates de tournage et caler les plannings des différents intervenants (police administrative, figurants et équipe de tournage). L'assistance de production est certainement le métier le plus écrasant d'une préparation de tournage.

Je n'avais donc aucune intention de réaliser le moindre film. Il m'aurait fallu des mois et des mois de préparation pour monter un projet pareil. Mais qui le saurait ? Ce qui m'intéressait, moi, c'était de recevoir des réponses à mon annonce. Et peut-être Ebenezer (ou son petit copain), qui aimait tant les jeux de nerfs, songerait-il à s'amuser de la situation ?...

Quoi qu'il en soit et sans même m'en rendre compte, j'avais tout prévu sauf une chose. Si mon plan fonctionnait et que je me retrouve enfin devant l'un d'entre eux, qu'allait-il se passer ? Je n'avais pas pensé à l'après. Leur sauterais-je dessus ? Est-ce que je devrais prévoir un fusil à portée de main et les abattre ? Ou devrais-je tout simplement être couvert par la police ? J'ai immédiatement oublié la dernière possibilité. Les autorités n'étaient plus sur les rangs depuis bien longtemps. La seule solution était de me préparer à l'affrontement. Être capable de combattre la peur et ce handicap qui ne permettait à mon épaule que de modestes déplacements limités...

Jamais je n'ai été un homme d'action. Je n'ai même jamais été confronté à une situation qui aurait pu m'indiquer si oui ou non j'étais courageux. Car ça, aussi, je l'ignorais. Les théories sont toujours utopiques, mais la pratique a la fâcheuse tendance à rendre tout son sens au mot réalité...

Qu'avais-je à perdre ? Hélène ? Terence ? Ma famille ? Oui, je pouvais les perdre. Là aussi j'étais très éloigné du stéréotype du justicier solitaire qui agit sans peur car il n'a rien à perdre... Ça allait encore être simple...

Vers seize heures, alors que je m'apprêtais à aller à l'hôpital rendre visite à Hélène, mon téléphone mobile a sonné deux fois. Pour deux mauvaises nouvelles évidemment.

Le premier appel émanait de l'hôpital qui m'annonçait qu'Hélène pourrait rentrer chez nous le surlendemain. Mon cœur a bondi, excité par le bonheur de retrouver (enfin) ma femme. Mais son retour, peut-être un peu trop prématuré pour moi, était synonyme de danger. Elle serait exposée, de même que notre fils qui n'aurait plus de raison de rester chez ses grands-parents plus longtemps.

Le second appel était de la banque. Adgian m'a annoncé une étrange information. Mes comptes bancaires ont été piratés au profit d'un autre dans une banque suisse. Ça, je le savais. C'est pas tous les jours qu'on vole 250 000 euros, surtout quand ils n'existent pas. Et bien grand mal m'a pris de penser que cet argent était inexistant, car, aux dires de mon conseiller, cet argent provenait d'une assurance vie ouverte à mon nom le mois précédent...

De mieux en mieux. J'étais effectivement titulaire d'une assurance vie, mais dans le même établissement, c'est-à-dire la banque ! C'est d'ailleurs ce couillon d'Adgian que me l'avait ouverte. Or l'argent qui a complété le vol de mes comptes sortait d'une compagnie privée dont je n'avais jamais entendu parler...

Avant que je puisse réfléchir à diverses hypothèses, Adgian m'a fait comprendre que j'étais désormais soupçonné d'avoir inventé toute cette affaire dans le but de placer mon argent à l'étranger, et ainsi échapper aux impôts français... Quelle absurdité. Je n'ai pas eu le temps de m'en défendre que mon conseiller m'a averti, avant de raccrocher, que la banque porterait plainte contre moi pour fraude.

C'était tellement gros que je me demande encore aujourd'hui pourquoi Adgian a gobé cette histoire. Un homme normalement constitué n'aurait-il pas évité de mentionner son nom partout dans l'ouverture de comptes ? Pourquoi n'aurais-je pas pensé aux détails basiques au lieu de plonger droit dans une mare de merde ?... C'est dur à encaisser lorsqu'en face de vous, votre interlocuteur vous prend pour le dernier des benêts...

Je n'étais plus à ça près. Ces derniers temps, j'avais tellement été lapidé de mauvaises nouvelles que je m'étais forgé, sans m'en rendre compte, une carapace invulnérable...

La banque voulait m'envoyer les huissiers ? Qu'elle le fasse ! Les flics viendraient me porter une convocation pour être entendu ? Je les attendais. Je n'arrivais même plus à m'inquiéter tellement je croulais sous les emmerdes.

Une tentative de meurtre à mon encontre et celle de ma famille, des menaces émanant de deux tueurs psychopathes récidivistes, une police qui ne croyait plus un mot de mes craintes, un bras en écharpe, une femme à l'hosto, un gosse logé ailleurs plutôt que chez lui, un compte en banque dévalisé, une accusation de fraude fiscale en sus, et, pour couronner le tout, j'allais avoir droit à ma première garde à vue... Eh bien, mes aïeux, que la vie est belle !

Croyez-le ou non, sur l'instant je m'en foutais complètement. J'avais un film à réaliser et un assassin (voire deux) à mettre hors d'état de nuire... Quitte à y laisser ma peau, j'irais jusqu'au bout pour protéger les miens... Au placard lâcheté et légalité. Si pour parvenir à mes fins je devais devenir plus pourri que les pourris, alors j'avais

choisi ma nouvelle condition...

CHAPITRE DIX-SEPT

*« Une amitié qui ne peut pas résister aux actes condamnables de l'ami
n'est pas une amitié. »*

Emile Alain

Je suis donc passé voir Hélène. Je n'ai pas pu rester longtemps. Je suis arrivé à l'heure des soins, et les repas commençaient à être distribués. Bien que sortant des écoles de médecine, et ayant pratiqué dans différents hôpitaux, jamais je n'ai compris comment ces institutions n'avaient pas encore saisi que manger à dix-huit heures, ce n'est pas un dîner mais un goûter. Je sais que les horaires des repas ont un lien avec les relèves du personnel et des cuisines, mais comment en 2012, à l'heure des rendements et des remplacements de l'humain par la machine, aucune solution n'a été proposée ?

Bref, j'ai embrassé ma femme et l'ai laissée derrière moi pour sa dernière nuit dans cette chambre. Elle était heureuse de rentrer. C'est comme si elle avait fait abstraction de notre environnement actuel, comme si elle avait oublié... Je ne lui ai rien dit pour ne pas l'effrayer ou la fragiliser davantage, mais jamais le danger n'avait été aussi omniprésent dans nos vies. Nous étions des proies faciles, qu'on le veuille ou non. Il allait me falloir ménager Hélène. Lui faire comprendre que dans l'intérêt de notre famille, il valait mieux éviter la maison. Au moins pour Terence. La pilule allait être délicate à faire passer, et encore plus à digérer...

Arrivé sur le parking, je n'ai pas eu envie de rentrer chez moi. Je me suis dit qu'il était peut-être temps d'impliquer, à un certain niveau, la personne qui pour moi, était le point de départ de mon agonie ascendante.

Deux petits coups secs ont suffi pour que la porte s'ouvre. Malou m'est apparue quelque peu surprise. Par ma présence je suppose, mais surtout par mon état d'éclopé. Je lui ai souri, espérant qu'elle me ferait entrer. Elle a hésité. Longuement. Histoire sans parole. Puis après avoir accusé le coup, elle s'est déportée sur le côté en guise d'invitation.

— Bonsoir, Malou. Comment allez-vous ?

— Ça va, monsieur Wattermaeker. Je vous remercie, a-t-elle répondu avec un semblant de sincérité dans la voix.

Notre relation de départ était mal engagée. Elle me tenait pour responsable de ce qui était arrivé à Hector. Sans même avoir voulu savoir, elle m'avait déjà jugé. Mais ça, c'était avant. Ce soir-là, quand je suis passé à côté d'elle, j'ai ressenti de sa part une certaine empathie à mon égard. Voire même une petite sympathie dissimulée derrière un sourire contenu. On avançait.

— Comment va Hector ? me suis-je hasardé.

— Pour être honnête, il est imbouffable en ce moment.

Jamais je n'avais entendu Malou s'exprimer ainsi. D'origine réunionnaise, et âgée d'une soixantaine d'années, Malou inspirait la confiance. Un mélange de fermeté et de gentillesse donnant au personnage une aura attractive. Elle se protégeait souvent par des attitudes incisives, mais son mauvais caractère cachait une infinie bonté. J'aurais aimé la connaître en d'autres circonstances. Elle aurait fait une parfaite nounou lorsque Terence était petit.

— À ce point ?

— Monsieur Prollox est très nerveux en ce moment. Il ressent des douleurs, il n'aime plus ce qu'on lui sert à manger, il est intransigeant, colérique... C'est difficile en ce moment, vous savez... Peut-être pourriez-vous lui parler... Un petit peu, juste histoire de nous faciliter le quotidien...

J'ai posé une main amicale sur son épaule.

— Je vais lui en toucher un mot, je vous le promets, dis-je en souriant.

Elle m'a emmené dans le salon. Hector était devant la fenêtre, à observer le va-et-vient d'une ville en activité.

— Il y a quelqu'un pour vous, a averti Malou avant de se retirer.

Avec l'aide de sa paille, Hector a pivoté. Ne manifestant ni joie, ni surprise ou contrariété, il a simplement dit :

— Salut.

— Salut, Hector.

— Tu t'es perdu ? Tu es loin de chez toi ici.

— Pas tant que ça. Et puis je voulais te voir.

— Tu as résolu ton affaire ?

— Pas vraiment.

— Boz t'a lâché, n'est-ce pas ?

Avant même qu'il ne me le dise et ne le sentant pas enclin à me le proposer, je suis allé me chercher une bière dans le frigo. J'ai un peu galéré à la décapsuler avec mon bras d'occasion, puis je me suis installé face à lui, une fesse sur l'accoudoir du canapé.

— Oui, il m'a lâché. Pire que ça, il ne m'a jamais suivi.

— Elle est belle la police d'aujourd'hui. Hein ?

— Disons qu'elle est différente.

Hector a souri.

— Et qu'est-ce que je peux faire pour toi ? a-t-il sobrement demandé.

La machine qui lui insufflait l'air dans les poumons inhalait et bipait à cadence hospitalière.

— Rien. C'est plutôt moi qui viens t'apporter des infos de premier ordre.

— Pour quoi faire ?

— Parce qu'elles pourraient t'intéresser. Tu as appelé Boz quand je te l'ai demandé ?

— Oui.

— Et ?

— Il m'a dit qu'il ferait les vérifications d'usage. Histoire d'être en accord avec sa conscience.

— D'accord. Avant même qu'il ne m'envoie à Bandol, il savait que l'affaire n'irait pas plus loin.

— Mets-toi à sa place, Max. Que pouvait-il faire de plus ? Tu connais les procédures... Et n'oublie pas que les ambitions hiérarchiques sont bien souvent politiques. Pas de vague, pas de bruit. Et qui dit le silence, dit pas de crise à gérer. Tu piges ?

J'ai acquiescé.

— Oh ! oui, j'ai bien cerné le système.

— Alors tu voulais m'avertir de quoi ?

— Les menaces continuent à pleuvoir. Ebenezer a retrouvé ma piste à Bandol. J'ai foutu le camp aussi sec. Je n'étais même pas arrivé chez moi qu'un type m'a foncé dessus en voiture. Hélène s'est retrouvée à l'hôpital et Terence chez ses grands-parents.

— Si ce que tu dis est vrai, Ebenezer t'a chopé la cheville et ne te lâchera pas.

— Tu penses que j'invente ?

Par le silence, Hector a laissé planer l'ambiguïté. Immobilisé dans son appartement et sous surveillance constante, que devait-il en penser ? Après tout, il avait déjà payé la note.

— Je pense que si ton assassin est bien Ebenezer, il m'a oublié. Il est passé à autre chose. Et son nouveau jouet, c'est toi.

J'ai bu le reste de ma bière d'un trait. Dans un élan de total dédain, j'ai laissé échapper un rot bruyant, rejetant mon dégoût à la face du monde.

— Ça n'a pas l'air de t'inquiéter plus que ça, Hector.

— Que pourrait-il m'arriver de pire ? a-t-il riposté. Regarde ce qu'il a fait de moi. Me laisser comme je suis en ayant été ce que je fus est la pire des punitions. Me tuer serait une sorte de délivrance.

Me tuer serait une sorte de délivrance...

J'ai posé la bière sur la table basse et me suis levé. Je l'ai laissée là au lieu de la jeter. Par cette provocation, j'espérais une réaction. Ce geste irrespectueux ferait-il réagir Hector ? Pourquoi faire cela ? Dans quel but ? Je ne le savais pas moi-même. Peut-être était-ce parce que je trouvais l'attitude d'Hector trop dédagée ? Peut-être étais-je en colère ? Contre qui ? Contre lui ? Pourquoi ? Hector était cloué dans ce fauteuil depuis plus de dix ans. Que pouvait-il faire de plus sinon écouter mes inquiétudes...

Il ne m'a rien dit. Il a baissé le regard sur la bouteille de bière, puis a relevé les yeux dans ma direction. Silencieux. Amer.

— On ne compte plus sur toi, hein ? ai-je dit sans attendre de réponse.

J'ai pris la direction de la sortie puis me suis arrêté brutalement sur le seuil de la porte du salon. Sans me retourner, j'ai poursuivi :

« Pour parler d'autre chose, essaye d'être plus sympa avec ton personnel. Malou n'est pas obligée de supporter tes humeurs. Les gens qui t'aident ne sont pas responsables. »

J'ai quitté l'appartement sous le regard pudique de Malou, restée dans l'obscurité.

CHAPITRE DIX-HUIT

« Fais tes films à ta manière. Mets-y ta marque. Prends position et tiens-la. Tu te feras des ennemis mais tu feras de bons films. »

David Wark Griffith

Le lendemain, Hélène est rentrée à la maison. Lorsqu'elle a franchi le seuil de la porte d'entrée, j'ai cru qu'elle allait fondre en larmes. Rien n'avait bougé. Tout était là. La chaleur douce de la cheminée, les odeurs de jasmin voletant par effluves, les lumières tamisées que dispensaient les petites lampes aux chapeaux rouges et jaunes.

Je l'ai enlacée, prenant soin de ne pas bousculer les parties plâtrées. Nous sommes restés dans les bras l'un de l'autre durant de longues minutes. Puis nous nous sommes assis sur le canapé. Nous avons parlé d'un tas de choses, en éludant toutefois notre petit problème bancaire, et le projet fou que j'avais d'attirer Ebenezer à moi. Hélène était convalescente. Je devais l'épargner.

Pour l'occasion j'ai ouvert une bouteille de vin. Un *château haut-brion* de 2004. Un grand bordeaux. Nous avons gardé cette bouteille pour un événement bien précis. Lorsque Hélène m'a vu sortir de la cave, j'ai cru qu'elle allait faire une syncope. Effectivement, ce vin était étoilé au guide Michelin et la bouteille valait pratiquement quatre cents euros... J'ai expliqué à Hélène que si nous devions attendre une circonstance digne de cette bouteille, nous n'en trouverions jamais et cette éternelle excuse nous amènerait, à terme, à perdre ce vin. Ma femme était sortie de l'hôpital, nous étions vivants, nous savions Terence entre de bonnes mains... Que demander de plus ? Pour moi, l'occasion était belle. Surtout, une autre allait-elle se présenter ? Serais-je encore là pour y assister ?

Nous nous sommes laissé happer par la pénombre, calfeutrés dans un cocon cicatrisant ses blessures...

La vie avait repris son cours. Terence était rentré et j'avais redoublé ma vigilance. J'avais fait installer un système de sécurité, avec détecteurs et caméras. Je dois avouer que notre quotidien était plutôt calme malgré mes appréhensions.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu mes premiers courriers. De nombreuses lettres issues de centrales de recrutement et d'agences de casting. D'autres parvenaient de particuliers tentant de se vendre le mieux possible. Des gens qui rêvaient de faire du cinéma. Des photographies couleur et noir et blanc accompagnaient les enveloppes.

En une semaine, j'ai dû recevoir cent cinquante demandes. J'ai établi un premier tri. Tous les courriers sans photos étaient disposés en haut du tas. J'avais aligné les clichés sur le sol de mon bureau, déterminé à garder les meilleures candidatures pour un projet futur.

La photo d'une petite fille, disposée au milieu des autres, m'a ramené face à ma culpabilité. Un étrange sentiment de honte a envahi mon être, à tel point que j'ai presque failli renoncer à mon projet.

J'avais promis l'inexistant. Toutes ces personnes avaient cru en ce film. Certaines d'entre elles devaient miser dessus. Deux agences de casting m'avaient même contacté. Je leur avais dit de m'envoyer quelques profils. Tout ça pour quoi ? Pour rien. Simplement pour mettre la main sur une seule personne. Sans être certain d'y parvenir. Toute cette opération reposait sur des incertitudes et des suppositions.

J'avais honte. Quand j'aurais ce que je voudrais, il me faudrait alors trouver une excuse pour annuler la fiabilité de ce projet. L'espoir des gens, puis la déception... Et puis le temps aidant, tout le monde oublierait. Dans tous les cas, j'allais devoir payer pour ce que je faisais. À un moment ou un autre. Pour cette aventure, j'avais mis TerHel Prod en première ligne. J'avais des clients et mon affaire marchait plutôt bien. Restait à savoir si l'échec programmé de ce film ne desservirait pas la notoriété de ma société par la suite...

Mais avais-je le choix ? Un assassin, peut-être deux, se promenait en toute liberté. Par ma faute. Même si TerHel Prod ne devait pas s'en relever, au moins aurais-je fait ce qu'il fallait pour assurer la paix d'une conscience, en l'occurrence la mienne.

Au total, j'ai gardé vingt candidatures. J'avais préparé quelques pages de scénario que je comptais faire lire à ceux qui viendraient auditionner. Sur les vingt personnes prévues, onze n'avaient pas joint de photo. J'ai planifié en priorité leurs jours de présence. Ne souhaitant pas faire cela chez moi, j'avais demandé à la mairie de m'accorder l'occupation d'une salle municipale deux jours par semaine, à raison de quatre heures par séance.

Le mardi suivant, alors que le réveil du four de la cuisine indiquait sept heures, j'ai appuyé sur le bouton de la cafetière et me suis faufilé sans bruit dans le garage. J'ai attrapé l'escabeau et grimpé les trois marches me permettant l'accès à la trappe du grenier. Cachée sous une

couverture, une boîte à chaussures poussiéreuse attendait sagement le jour où je viendrais la chercher. Quand j'ai planqué ce colis il y a quelques années, jamais je n'ai pensé venir la rechercher un jour. J'en avais presque oublié l'existence.

Je suis redescendu doucement. J'ai posé la boîte sur l'établi du garage et en ai ôté le couvercle. Il était toujours là, emmitouflé dans un linge épais. J'ai déplié le tissu, attentif à la manipulation de son contenu. Intact, il était impeccablement rangé dans son holster. Un Beretta Cheetah 84 F, semi-automatique, double action, munitions 7, 65 mm Browning. Une belle idée cadeau qu'avait eue un ami de la BRB⁵ lors d'une sombre affaire de meurtre à Quimper, lorsque j'officialisais encore en médecine légale. Je n'ai jamais voulu savoir d'où sortait précisément cette arme. Je l'ai même refusée jusqu'à ce que l'ami en question parvienne à me convaincre de la garder. Juste au cas où.

Dans la boîte, un sachet contenant les balles. J'ai rempli le chargeur, tiré le cran de sécurité, puis ai rangé l'arme dans son linge avant de la fourrer dans mon sac de sport.

Hélène s'est levée une vingtaine de minutes après moi. J'étais déjà prêt lorsqu'elle est descendue.

— Bonjour, a-t-elle dit la voix fatiguée.

— Salut, toi, ai-je répondu en écrasant mes lèvres contre les siennes. Bien dormi ?

Elle a grogné. Ce qui voulait dire dans le jargon de notre couple qu'en effet, elle avait bien dormi.

— Tu pars travailler ?

— Oui, je commence mes auditions aujourd'hui.

— Ah oui, c'est vrai.

Je l'ai embrassée encore une fois alors qu'elle se servait une tasse de café.

— Je serai là pour midi.

— D'accord, à tout à l'heure.

— Tu vas faire quoi ce matin ?

— Emmener Terence à l'école et m'occuper de la maison. Tranquille, quoi.

— Ne t'inquiète pas, tu ne t'ennuieras pas longtemps. Avec un peu de chance, tu pourras reprendre ton activité prochainement.

— J'ai hâte. Je trouve le temps long toute seule ici.

— À tout à l'heure, ma chérie, ai-je conclu en lui adressant un clin d'œil complice.

J'ai refermé la porte derrière moi.

À ma grande surprise, serpentait déjà la file de mes candidats devant la salle municipale. J'ai adressé un bonjour poli à l'assemblée, qui me l'a rendu avec une courtoisie excessive. Certains d'entre eux exhibaient muscles et tee-shirts moulants malgré les températures d'hiver. D'autres, moins sûrs d'eux, semblaient plongés dans une espèce de concentration, comme si l'audition allait se jouer face à Robert de Niro.

J'ai ouvert la porte et les ai fait entrer dans la première salle. Je leur ai énoncé le programme de la matinée. Ils auditionneraient par ordre de convocation, quinze minutes pour chaque personne.

Durant mon laïus, j'ai tenté de m'attarder sur chacun, espérant reconnaître un visage familier. Exercice difficile dans la mesure où la majorité d'entre eux étaient coiffés de chapeaux, de casquettes ou affublés de lunettes et écharpes leur couvrant le menton.

J'ai filé dans la seconde salle, et étalé les curriculums sur une grande table devant moi. J'ai disposé un tas de photocopies sur lesquelles étaient imprimés les textes de l'audition.

Le premier candidat s'est présenté. Un grand gaillard robuste, plus intelligent du biceps que musclé du cerveau. Évidemment ce n'était pas lui. Sur mes indications, il a pris la première photocopie sur le haut de la pile. Je lui ai indiqué ce que j'attendais de son jeu, sachant qu'il ne s'agirait ni plus ni moins que d'une figuration améliorée. La scène devrait se dérouler dans un bus, avant un accident. Le comédien devrait jouer l'impassibilité dans un premier temps, assis sagement sur un fauteuil imaginaire, puis il devrait réunir ses talents d'acteur pour simuler la colère (dans le film, un assassin menotté et escorté par la police monte dans le car sur réquisition), et finir sur le jeu de la terreur lorsque le bus s'apprête à quitter la route pour se coucher sur le côté.

Le pauvre gus est passé par toutes les expressions du ridicule, surjouant, rajoutant des lignes de texte qui n'existaient pas, pour finir sur le sol après avoir même interprété l'accident... J'ai failli éclater de rire. Il s'est relevé, je l'ai félicité et remercié pour sa prestation, et l'ai invité à prendre congé afin que je puisse auditionner le suivant. Le malabar est sorti, fier, persuadé d'avoir donné le meilleur de l'Actor's studio⁶.

Il en a été ainsi toute la matinée. J'ai quand même passé un bon moment. Je me suis même pris au jeu de donner la réplique. Mis à part la mise en scène que je me réservais pour plus tard, j'envisagerais certainement de passer au jeu un jour ou l'autre.

La seconde demi-journée, programmée le surlendemain après-midi, a été du même acabit. Douze personnes de plus à auditionner pour un film qui ne se ferait certainement jamais. Ou alors d'ici à quelques

années.

Ce n'était finalement pas une bonne idée. Pourquoi m'étais-je mis en tête que ce genre de piège fonctionnerait. Si moi-même j'avais été tueur professionnel, me serais-je risqué à tomber dans le panneau au risque de croiser la route du chasseur ? Quel imbécile ! Il n'y avait que moi pour songer à de pareils stratagèmes.

Alors que je finissais de ranger les textes dans mon attaché-case, perdu au milieu de cette salle vide et obscure, uniquement éclairée par un spot jaune fixé sur une rampe au-dessus de ma tête, une voix est venue perturber la réflexion de mon échec.

— Est-il trop tard pour auditionner ?

J'ai levé le museau. À l'entrée de la pièce, une silhouette se démarquant de la pénombre par des contours élancés, chapeau sur la tête et manteau long, attendait, immobile.

— Les auditions sont terminées, ai-je dit. Je suis désolé.

— Je n'étais pas inscrit, a répondu l'homme. Je suis venu, juste au cas où.

J'ai plissé les yeux. Réflexe inutile et idiot à moins d'être équipé de rétines infrarouges.

— Avancez, l'ai-je invité d'une voix incertaine.

L'homme s'est exécuté. Il est sorti de l'ombre, lentement. Je ne suis pas arrivé à voir son visage sur le moment. Il avait la tête baissée, coiffée par son Curtis Bailey⁷. Toujours est-il que je n'ai pas reconnu Arthur Ebenezer. Pas du tout le même genre.

Il s'est arrêté à deux mètres de moi. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt-cinq, mince, habillé d'un magnifique costume noir satiné, chemise blanche et cravate de soie noire. Son pardessus en laine cintré lui conférait une silhouette athlétique. Ses mains étaient couvertes d'une paire de gants de Pécari. La grande classe.

Il a relevé le menton et a quitté son chapeau.

Ses cheveux bruns étaient impeccablement plaqués et coiffés à l'arrière. Malgré une paire de golfes dégarnis, son implantation semblait naturelle. Le regard espiègle et son rictus en coin de bouche lui donnaient des airs de vieil écolier ayant refusé de s'assagir.

Un charisme indiscutable. Un regard vert émeraude que l'on n'oublie pas. Pas de doute, il s'agissait bien de mon type. Celui qui avait provoqué l'accident de voiture. Le chauffeur énigmatique de la 607.

Contre toute attente, je n'ai pas été surpris. C'est comme si je m'étais attendu à cette visite impromptue. Ce stoïcisme m'a permis de ne dévoiler aucune réaction trahissant ma peur. Il était là pour moi. C'était évident.

— Alors ? J'arrive trop tard ?

Pris au dépourvu, il m'a fallu quelques secondes pour me recentrer

sur le sujet. Faire abstraction de qui se trouvait en face de moi, et continuer de jouer les idiots.

— J'allais partir mais je ne suis pas à un quart d'heure près, ai-je répondu en me rasseyant.

— Formidable, a-t-il dit sans effusion. Bon... Que dois-je faire ?

J'ai croisé les mains sur le ventre et me suis mis à me balancer en arrière sur ma chaise. Que devais-je faire ? Lui sauter à la gorge, l'assommer et appeler les flics ? Non, trop long et trop risqué. Ce type était un professionnel du flingue, je n'étais qu'un ancien médecin. Devais-je parler de tout ça avec lui et lui proposer une contrepartie financière afin d'assurer notre sécurité ? Non plus. Le jeu de la contre-proposition n'existe qu'au cinéma. En mettant au point cette farce, à aucun moment je n'avais pensé à y mettre fin d'une quelconque manière. Peut-être parce que je n'y avais jamais cru ? Certainement. J'étais donc tombé dans mon propre piège, avec le prédateur. Ne me restait plus qu'à composer avec les événements. Après tout, il était là pour auditionner... Pourquoi pas ?

— Prenez une copie sur le haut de la pile, ai-je dit en désignant les textes.

Il a obéi sans sourciller.

« Prenez le temps de lire. Ce qui est écrit en italique correspond à la situation de la scène. Le contexte, l'endroit, votre personnage. Le reste, c'est votre texte. »

Il a acquiescé sans lever le nez. C'est comme s'il était déjà immergé dans le rôle. Et s'il était là tout bêtement pour l'audition ? Et s'il n'avait, à aucun moment, vu mon visage lors de l'accident ? Finalement je n'étais qu'un contrat... Peut-être envisageait-il une vraie carrière devant les projecteurs ? Si c'était le cas, il était forcément l'auteur des meurtres aux citations cinématographiques... Ce qui veut dire qu'ils étaient bien deux. Le maître et l'apprenti.

Qu'allais-je inventer pour m'autoconvaincre de ma sécurité ?

Dire qu'il était à ma merci. Je le tenais. Il était là, devant moi. Si j'avais été flic, je n'aurais eu qu'à présenter mon badge et le mettre en joue. Mais voilà, je n'étais pas flic et même ceux que je côtoyais n'avaient pas cru à mon histoire.

Il me fallait agir intelligemment. Poser un plan pertinent et m'y tenir.

— Je pense avoir cerné l'idée, a-t-il annoncé.

— OK. Je vous écoute alors.

Il s'est levé, a toussoté dans sa main, puis a mimé un voyageur regardant par la fenêtre d'un bus. Il a tourné le visage dans ma direction, comme si j'étais le commissaire chargé de l'escorte du prisonnier.

— Vous ne pouvez pas nous imposer ce type ! a-t-il jappé. Ce gars-

là devrait faire le voyage dans un fourgon blindé, pas dans un bus rempli de passagers.

— Ceci est une réquisition, monsieur, ai-je répliqué. Je suis mandaté pour escorter cet homme en cellule. Si vous n'êtes pas en accord avec mes méthodes, vous êtes libre de descendre et d'attendre la prochaine ramasse.

— C'est un scandale, a-t-il fermement lancé. Un scandale.

Il a croisé les bras, m'a jeté un regard furibond, arborant une expression entre colère et retenue. Puis il a détourné les yeux pour regarder le paysage.

Pas mauvais comédien, ce con !

Je tenais peut-être là le moyen de persévérer dans mon action.

— Bravo, l'ai-je félicité par obligation. Seriez-vous libre pour une seconde audition filmée ?

L'homme a froncé les sourcils. Aïe. La proposition de trop ?

Puis son visage s'est radouci.

— Oui, je peux me débrouiller.

— Parfait. Sur l'ensemble des gens auditionnés, j'en ai sélectionné neuf. Vous êtes le dixième. Je souhaite vous revoir avec un texte plus long dans le cadre d'une audition filmée. Suivra la répartition des rôles.

— D'accord, a-t-il simplement répliqué.

— Demain chez moi.

— Pardon ?

J'avais peut-être poussé le bouchon un peu loin. J'avais fait la connerie à ne pas faire. Précipiter les choses. De quoi susciter les premières méfiances.

— Euh oui... Je l'ai précisé aux candidats lorsqu'ils se sont présentés avant-hier et aujourd'hui en début d'audition. Je n'ai pas les moyens de perdre du temps en préparation de casting. Donc l'audition se déroule chez moi demain à partir de quinze heures.

— Ah... Et à quelle heure dois-je me présenter alors ?

— Vu que vous n'étiez pas prévu sur la liste, venez vers... disons dix-neuf heures trente.

Il a réfléchi. Les yeux plongés sur ses chaussures vernies, il a gardé le silence plusieurs secondes, puis il s'est levé d'un bond.

— Très bien, j'y serai. À demain alors... Monsieur ?

— Max. Simplement Max, ai-je conclu l'entretien.

5. BRB : Brigade de répression du banditisme.

6. Actor's studio : Association située à New York, regroupant acteurs, dramaturges et metteurs en scène. Parmi eux, Marlon Brando, Robert de Niro, Tom Hanks, Dustin Hoffman, pour ne citer qu'eux...

7. Curtis Bailey : la marque de chapeaux Bailey of Hollywood propose de nombreux modèles, dont le Curtis, un traveller assez passe-partout.

CHAPITRE DIX-NEUF

« La vérité doit s'inspirer de la pratique. C'est par la pratique que l'on conçoit la vérité. Il faut corriger la vérité d'après la pratique. »

Mao Tsé-Toung

Le soir même, il m'a fallu expliquer à Hélène la complexité de la situation. Évidemment je n'ai pas pu lui dire que j'avais mis la main sur notre assassin présumé. Il m'aurait fallu développer la raison pour laquelle il ne s'agissait pas d'Ebenezer, et par extension lui faire comprendre que nous serions toujours en danger tant que le duo ne serait pas hors d'état de nuire. Et surtout il me faudrait m'expliquer quant à l'acharnement que je mettais en œuvre pour ce qui aurait pu passer pour une simple parano...

J'ai préféré adopter un virage plus en douceur, évoquant les théories relatives à notre proche passé.

Nous nous sommes assis devant le feu, comme à l'accoutumée. Terence était au lit.

Ne sachant pas vraiment comment amener le sujet sur le tapis, j'ai commencé par demander à Hélène si ses parents étaient là ces jours-ci... S'ils n'avaient pas de projets immédiats. Me connaissant parfaitement, elle a pris les devants.

— Max, depuis que je suis rentrée de l'hôpital, tu as un comportement bizarre. Tu fais installer des systèmes de sécurité, tu fermes toutes les portes de la maison, tu as le regard fuyant lorsque je te demande ce qui ne va pas... Que se passe-t-il ?

— Ça va, Hélène, c'est juste que... Que... En fait, je ne sais pas trop comment te le demander.

— Vas-y franchement, je crois que c'est mieux.

J'ai acquiescé.

— D'accord. Mais il va falloir que tu me fasses confiance une dernière fois...

— J'ai confiance ! C'est quoi ce...

— Maintenant que je suis lancé, laisse-moi terminer s'il te plaît, l'ai-je interrompue.

Hélène a fermé la bouche, s'est calée contre les coussins et a croisé la jambe droite par-dessus la gauche. Encline à m'entendre sans intervenir.

« Merci, Hélène. Nous avons été pas mal secoués ces derniers

temps. Je t'ai fait peur avec cette histoire de menace à la carte postale... »

Je m'attendais à ce qu'Hélène corrobore mes dires, mais il n'en fut rien. Au contraire, elle m'a laissé poursuivre sans décrocher son attention.

« Je sais que tu vas être furax, mais je de bonnes raisons de croire que ma paranoïa était fondée. »

Hélène a secoué la tête dans tous les sens, signe précurseur d'une exaspération certaine.

— Sur quels critères ?

— Je ne t'ai pas tout dit, mais j'ai continué à recevoir des menaces.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé la police dans ce cas ?

— Je l'ai fait ! Ils n'ont rien voulu savoir...

— Écoute, Max, je t'avoue ne plus savoir à qui donner raison...

— Écoute-moi ! ai-je tranché en levant la main, comme pour stopper tout commentaire. Je ne te demande qu'une seule chose. Une seule et ensuite je te jure que je te foutrai la paix. Je le jure sur ma vie.

Hélène a bu une gorgée de vin. Attentive à la suite.

« J'ai mené une petite enquête, ai-je dit. À mon niveau, bien sûr. S'il s'avère que j'ai raison, nous courons un réel danger tous les trois. Je ne voulais pas t'inquiéter mais tu ne me laisses pas le choix. »

Elle a levé les sourcils, comme pour me dire : « *Je ne te laisse pas le choix ? Moi ? Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?* »

« J'aimerais que demain matin, à la première heure, tu fasses les valises pour Terence et toi et que vous filiez chez tes parents. Juste quelques jours. »

— Que comptes-tu faire ?

— Régler cette affaire une bonne fois pour toutes.

— Oh ! Max...

— Si je me goure, je me goure... Mais si j'ai raison et que j'arrive à prouver ce que j'avance, nous n'aurons plus à nous inquiéter de l'avenir. Tu comprends ?

— Non justement, je ne comprends pas, a répliqué sèchement Hélène. Tu fais des mystères, je ne sais rien et tu penses sincèrement que je vais partir pour te laisser faire je ne sais quoi ?... Mais tu rêves !

C'était pas gagné. J'ai failli baisser les bras, mais il me restait un ou deux arguments.

— Bon, alors écoute, voilà ce qu'on va faire si tu es d'accord. Tu vas chez tes parents jusqu'à la fin de la semaine. Nous sommes jeudi et dimanche au plus tard, tout sera réglé. C'est promis. À ce moment-là, je t'expliquerai tout. De A à Z. Je te le promets. Ça te va ?

Hélène a secoué la tête par la négative, sans toutefois signifier son

refus. Elle était perdue, impuissante. Et moi qui l'affublais d'une série de mystères aussi débiles qu'inquiétants. Je lui avais fait la promesse de tout lui expliquer, sachant que je ne prenais pas de réel risque. Quatre chances sur cinq de me faire trucider dans cette affaire. Dimanche prochain, je ne serai sûrement plus là pour une explication détaillée. Mais avais-je le choix ? La solution de la dernière chance. Voilà ce que représentait pour moi cette audition.

— Je n'en sais rien, a-t-elle répondu, évasive.

— Je t'en prie. Je n'ai pas toujours fait des choix judicieux mais cette fois je suis sûr de moi, et j'ai besoin de ta participation.

— Tu as averti Boz ? Il est là pour t'aider ? Est-il au courant seulement ?

Aïe.

— Oh oui, il est au courant. J'ai eu toutes les peines du monde à le faire adhérer à cette histoire. Il est en couverture.

Ne restait plus à espérer qu'Hélène n'appellerait pas Michel Bozinsky pour vérifier. Sans quoi je serais mort. Non seulement avec elle, mais je risquais aussi de graves problèmes avec la justice.

— Boz, couverture, affaire... Ces mots me font peur, Max. Ne me dis pas que tu participes à une opération de police, sinon tu peux t'asseoir sur ma bénédiction. Tu es à la tête d'une petite société de production, tu n'es pas John MacClane⁸ !

— Hélène. Confiance. C'est le seul mot que je te demande de retenir. Dimanche, on sera assis là tous les trois. Laisse-moi trois jours. Pas plus. Et tu sauras tout...

Mon épouse a plongé son regard turquoise dans le mien. Malgré les hématomes qui lui coloraient légèrement le visage dans les tons pastel, elle était radieuse. Ce brin d'autorité dont elle savait jouer parfois ne faisait qu'accroître le désir que j'avais pour elle. Le vieux fantasme de la soumission sous le joug de la femme maîtresse.

J'ai pris sa main.

« Hélène ? »

Elle a baissé les yeux. En observant nos mains, elle a longuement regardé nos alliances. Elle s'est mise à jouer avec la mienne, la faisant tourner sur elle-même autour de mon annulaire.

— D'accord, Max, a-t-elle concédé. Je te fais confiance.

— Merci, ma chérie.

— Tu as intérêt à tenir ta promesse. Dimanche, je rapplique dans la journée. On se prend deux heures s'il le faut, mais je veux tout savoir. Je peux tout entendre. Si l'affaire est réglée, nous n'en parlerons plus. OK ?

— C'est entendu, ai-je répondu.

8. John MacClane : Célèbre flic New-Yorkais dur à cuire porté à l'écran par John McTiernan dans la série des films Die Hard, dans lesquels Bruce Willis interprète le rôle titre.

CHAPITRE VINGT

« La torture interroge, et la douleur répond. »

François Raynouard

Hélène est partie de bonne heure. À huit heures trente, Terence et elle étaient dans la voiture. Avant qu'ils n'embarquent dans le taxi (l'état d'Hélène étant encore trop fragile pour espérer conduire), j'ai embrassé mon fils comme jamais je ne l'avais embrassé. Mon étreinte, bien qu'étrange à son regard, fut trop éloquente. Elle tenait plus de l'adieu que du simple au-revoir. Il l'a senti. J'ai lu l'inquiétude dans ses yeux. Mais elle a vite été effacée par la perspective d'un long week-end improvisé.

— Tu surveilles bien maman, hein ? lui ai-je glissé à l'oreille.

— Elle est grande, faut pas t'inquiéter, a-t-il répondu.

— C'est vrai mais elle est fatiguée. Je peux compter sur toi ?

— Bien sûr, p'pa. Quelle question...

Puis il a grimpé dans la voiture.

Ma femme m'a serré dans ses bras. Elle ne s'est pas attardée, ne souhaitant pas que notre séparation soit synonyme d'irrévocable... Je les ai regardés partir. Lorsque la voiture a tourné au coin de la rue, je me suis retourné. J'ai relevé ma boîte aux lettres et suis rentré.

Je n'avais pas fermé la porte derrière moi que la sonnette a retenti. J'ai ouvert. Le facteur.

— Bonjour, monsieur, j'ai un recommandé pour vous.

Ah... Je n'attendais pourtant rien. J'ai signé l'accusé de réception et remercié le postier avant de refermer la porte.

Le courrier émanait de la banque. J'ai ouvert. Il s'agissait d'une convocation pour la semaine suivante dans mon agence. Il y était question d'une explication que je devrais fournir sur le dossier en cours. Il y était également stipulé qu'il serait préférable que je vienne accompagné de mon avocat. Tout ça sentait le roussi. J'ai posé la lettre sur la murette de la cuisine, jurant de m'en occuper ultérieurement si toutefois je survivais à la journée qui se profilait.

Le bras en écharpe depuis quelque temps, j'ai décidé de me séparer de l'atelle de tissu qui le maintenait et que j'utilisais quand j'y pensais. Il me fallait toute ma motricité pour les exercices à venir.

La matinée a filé à toute vitesse. Je me suis rasé, ai enfilé des affaires propres, puis j'ai mis de l'ordre dans mes papiers. Du moins

les plus urgents. J'avais contracté une autre assurance vie auprès d'un groupement d'assurances quelques années plus tôt. J'ai sorti les contrats et les ai disposés bien en vue sur mon bureau. Au cas où tout cela tournerait mal, je tenais à ce qu'Hélène et Terence ne manquent de rien. J'ai préparé toutes sortes de documents pour faciliter la tâche de mon épouse. Les papiers concernant mes deux abonnements téléphoniques, les dossiers relatifs aux clients de TerHel Prod, ainsi qu'une pochette à l'intérieur de laquelle étaient rangés les papiers inhérents à la société elle-même.

J'ai passé la journée à anticiper l'après. L'après de ma vie, à savoir ma mort. J'ai griffonné une petite lettre à l'intention de ma femme, dans laquelle j'ai pris le temps de m'expliquer et de lui dire combien je les aimais, elle et notre fils. J'ai pleuré. J'ai pleuré en écrivant ces mots. Je m'étais tellement immergé dans une fatalité funèbre, que j'en avais oublié l'infime chance que j'avais de m'en sortir...

Entre quinze et dix-neuf heures, je suis resté dans mon sous-sol, à réaménager l'endroit. J'ai sorti de vieilles caisses métalliques et cartons datant de l'âge de pierre. Mais il était encore tôt, et j'aurais tout le temps d'apprécier ma nouvelle installation plus tard dans la soirée...

Je suis remonté et me suis versé un verre de whisky. Un Singleton 12 ans d'âge. Pour moi, le meilleur single malt du marché. La première gorgée m'a brûlé la gorge. Puis la seconde a glissé sur les feux de la première, parsemant les saveurs de vanille et noix de coco sur ma langue, et déposant un goût sublimement malté, relativement sec et fumé. Un délice...

Je me suis installé devant la cheminée (pour la dernière fois ?) pour apprécier l'exaltation de la dégustation. Ne me restait plus qu'à attendre. Calmement. Paisiblement.

Pendant les minutes qui ont précédé la tempête, je me suis replongé dans le passé. J'y ai côtoyé ses anges et ses démons. Je n'ai pas vu le film de ma vie défiler devant mes yeux, mais celui d'un avenir alternatif dans lequel j'imaginai ma destinée, si celle-ci n'avait pas été torpillée par les événements. Je suis même parvenu, durant quelques secondes, à imaginer une suite optimiste à ma vie réelle... Si je m'en sortais, qu'en résulterait-il ? La prison ? Les tribunaux ? Les emmerdes ?...

Bof, mieux valait laisser cela à l'utopie et revenir à la réalité. Un assassin allait se pointer d'une minute à l'autre et j'étais seul pour l'affronter. Moi, Max Wattermaeker, ancien médecin, actuel producteur et futur macchab...

Dix-neuf heures deux minutes. Une ombre s'est profilée derrière la vitre opaque qui ornait la porte d'entrée. Puis la sonnette a retenti.

Deux coups brefs. Et voilà. Nous y étions.

Je me suis levé. Ai ouvert la porte. Suspension du temps.

— Bonjour.

— Bonsoir, ai-je répondu avec calme.

Je me suis même surpris à ressentir une forme de sérénité. Comme si j'étais au crépuscule de ma vie, enfin prêt à en accepter la tombée de la nuit.

L'homme au costume est entré. Il a quitté son chapeau, l'a posé sur le grand portemanteau, et a fait de même avec son imperméable.

— Je suis seul ? a-t-il demandé en écartant les bras.

— Oui. Vous êtes le dernier. J'ai espacé les auditions.

— Bien.

Il a regardé autour de lui.

« Il n'y a pas de caméra ? Vous ne souhaitiez pas filmer l'audition ? »

— Si, bien sûr, ai-je répondu en sortant de ma léthargie. Le matériel est en bas. Les auditions se passent au sous-sol. C'est là que se trouve une partie de... mes affaires.

Il a acquiescé.

« Bien, alors suivez-moi, nous allons commencer. »

J'ai ouvert la porte du hall menant à l'étage inférieur. Il m'a emboîté le pas.

J'ai allumé la lumière. L'homme a analysé son environnement. Chose que j'estimais normale pour un assassin de premier ordre.

Devant lui, au centre de la pièce, un fauteuil de tatoueur auquel j'avais apporté quelques modifications. En face de ce fauteuil, une caméra posée sur pied. Le voyant rouge allumé. L'appareil en pause. Derrière le fauteuil, une énorme armoire métallique basse avec de grands tiroirs. Mon coffre-fort. La soirée allait être longue et nous aurions tout le temps d'y accorder l'intérêt qu'il mériterait...

— Comment procédons-nous ? a-t-il demandé.

— Asseyez-vous, ai-je répondu en lui tendant son texte. Il s'agit de la même chose que l'autre jour, sauf que nous jouerons la scène dans son intégralité.

L'homme a souri.

— Je m'assois sur ce machin-là ?

— Oui. Vous faites comme si ce fauteuil était celui du bus dans la scène.

L'homme paraissait amusé. Il s'est assis avec une sorte d'enthousiasme dissimulé. Comme s'il ne se doutait de rien. Pourtant, c'était gros tout ça. Même moi, je m'apercevais au fil des minutes de la grossièreté de la mise en scène...

Soit j'avais affaire au plus idiot des imbéciles, soit l'homme savait pertinemment où il s'aventurait, et s'apprêtait à mettre son plan en

action. Par prudence, j'ai choisi de croire à la seconde hypothèse.

« J'ai une ou deux paperasses vous concernant à remplir et je suis à vous, ai-je dit. »

Il n'a pas répondu.

Je me suis dirigé vers l'armoire basse sur laquelle étaient posés divers papiers voletants. J'ai pris un stylo et attrapé le questionnaire. Puis j'ai légèrement entrouvert le premier tiroir.

« Alors commençons par le commencement. Lorsque vous êtes venu l'autre jour dans la salle municipale, vous ne vous êtes pas présenté. Je vais dresser une petite fiche d'identité. Quel est votre nom ? »

Il a bougé. J'ai tourné la tête vers lui. Il a juste fait crisser le cuir du fauteuil avec le talon de sa chaussure. Quelle trouille. Si je voulais jouer les héros, il faudrait me contrôler mieux que ça.

— Mon nom ? a-t-il demandé.

— Oui, votre nom... Prénom... Date de naissance...

J'ai glissé la main droite dans le tiroir.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Comment voulez-vous qu'on travaille autrement ?...

Il est resté silencieux quelques secondes, toujours installé dans le fauteuil comme un client dans celui de son coiffeur. À la différence que je n'avais aucunement l'intention de lui faire bénéficier d'un massage crânien... Au mieux un traumatisme...

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée..., Max.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Je n'étais vraiment pas fait pour les sensations fortes.

— C'est pourtant... indispensable...

Il a encore bougé. D'un quart de poil.

— Et si nous arrêtons là la comédie, monsieur Wattermaeker ?

Début de la partie. Avantage pour l'homme au costard. La main que j'avais plongée dans l'ancre du tiroir en fer tremblait comme une feuille. Allais-je parvenir à aller jusqu'au bout ?

« Nous savons pertinemment l'un l'autre qui nous sommes... »

— C'est possible...

Mon étreinte se refermait sur l'objet que je tenais.

— Bon, si nous arrêtons ce petit jeu. Cela ne m'amuse plus et...

Avant qu'il ne termine sa phrase, je me suis jeté sur lui en hurlant. Toute la peur que j'avais accumulée s'est transformée en un cri de fureur, aux accents aigus et cinglants.

L'homme n'a pas eu le temps de se retourner. De la main gauche, je lui ai attrapé les cheveux et, de la droite, lui ai perforé la carotide du produit contenu dans la seringue que j'avais désespérément tenté de dissimuler dans ce tiroir.

À son tour, il a poussé un cri. Il a essayé de se dégager de mon étreinte, en vain. J'étais certain d'avoir visé la carotide sans toutefois

être sûr de l'avoir atteinte. Peut-être le produit avait-il été injecté juste à côté ? J'avais perdu de mes réflexes...

L'homme a commencé à se crispier et se contorsionner sur le fauteuil. Pris de spasmes douloureux, il ne contrôlait plus son corps. Ses membres se raidissaient et, malgré ses efforts à vouloir se relever, il n'est parvenu qu'à glisser de quelques centimètres vers le bas.

« Fumier ! a-t-il hurlé. Qu'est-ce que tu m'as fait ? »

J'ai reculé par réflexe. Il a gigoté comme ça pendant plus d'une minute, jusqu'à ce que la douleur s'efface lentement... Quelques convulsions l'ont encore secoué plusieurs fois, puis il s'est immobilisé.

« Qu'est-ce que vous m'avez fait ? a-t-il demandé de nouveau, la mâchoire ankylosée. »

— Je vous ai injecté un produit neurotoxique paralysant.

— Salaud ! Fumier ! Je vais te tuer...

— Je crois plutôt qu'on va discuter...

Je me suis approché du fauteuil, et ai sanglé mon invité aux poignets, aux chevilles et au front.

— Qu'est-ce que tu vas me faire ?

— Devine.

— Pourquoi tu fais ça ? Ton idée du producteur, ça m'amusait... Je me suis prêté au jeu... Je pensais que c'était un délire...

Que racontait-il ?

« Mais... Ça ne m'amuse plus. J'ai plus envie de jouer. C'est pas ce qui était convenu ! »

Sans savoir pourquoi (les nerfs très certainement), je l'ai giflé.

— Qu'est-ce qui était convenu ? ai-je hurlé. De venir buter ma famille juste après l'apéro ? C'est ça qui était convenu ?

— T'as perdu le contrôle, Wattermaecker... J'aurais dû le savoir. J'aurais dû me méfier.

— C'est ça, on lui dira.

J'ai ouvert en grand le premier tiroir dans lequel j'avais caché la seringue. J'en ai sorti une petite trousse en métal. J'ai attrapé un guéridon que j'ai disposé à côté du tueur. J'ai posé la trousse dessus et l'ai ouverte, faisant en sorte qu'il voie ce qu'elle contenait. Ses paupières ont failli rentrer à l'intérieur. Il a retenu un cri, le transformant en un râle ridicule.

J'ai pris un tabouret roulant et me suis assis dessus, juste à côté du guéridon.

« Je te l'ai dit. On va causer, ai-je annoncé. Tu as plein de choses à me dire, n'est-ce pas ? »

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Tu dois respecter ta part du marché.

— Ferme-la.

Je ne comprenais rien à ce que cet énergumène crachait.

— Je suis un professionnel, Wattermaeker. Je suis plus fort que toi ! À quoi tu joues ?

— Tu es certain d'être plus fort ?

J'ai pris un scalpel dans la trousse. Je l'ai agité lentement devant les yeux de l'homme. J'étais entré comme dans une sorte de transe. Je n'avais plus peur. Je n'avais pas non plus spécialement envie de lui faire du mal. Je m'apprêtais à faire un travail, tout simplement.

J'ai fait glisser le tabouret jusqu'au bas du fauteuil. D'un coup de lame, j'ai déchiré le pantalon de la cheville au genou. J'ai découpé la chaussure et la chaussette. L'assassin, toujours paralysé, avait maintenant le pied droit nu.

« Je suis sûr qu'après ça, tu me diras ton nom. »

Il m'a regardé, furie et haine mélangées dans les yeux. Il tenait bon...

J'ai posé le tranchant de la lame sur le dessus du pied. L'homme me regardait, partagé entre peur et incrédulité. Qu'allais-je faire ? Aurais-je le courage d'aller jusqu'au bout ? Le bluff est pratique courante chez les professionnels de la dégomme, mais était-il à la portée d'un type comme moi ? Je l'ignorais moi-même.

J'ai affronté son regard quelques secondes, puis j'ai laissé la lame se promener jusqu'aux orteils. La peau s'est déchirée comme une feuille de papier et le nerf musculo-cutané s'est ouvert en deux. L'homme a hurlé. Le sang a commencé à couler. Et rapidement une flaque s'est formée au pied du fauteuil. Fauteuil sous lequel j'avais recouvert mes sols d'un plastique tendu. J'avais tellement bien ajusté la matière que l'homme ne s'était même pas aperçu qu'elle était là lorsqu'il était entré dans la pièce. Je dois dire, à ma décharge, que j'avais rudement bien joué sur l'éclairage.

De retour, j'ai fait glisser le tabouret pour arriver à hauteur de son visage. Il a tourné les yeux dans ma direction. Ils étaient possédés par une sorte de furie, une démence qui en d'autres circonstances m'aurait fait fuir le plus loin possible. La peur était bien là, mais étrangement je la tenais sous contrôle. Une larme est apparue dans le coin de son œil droit et a glissé le long de sa joue.

« Ressens-tu ce que tu infliges d'habitude ? Quel effet cela fait-il ? »

— Je vais te dire une chose, Wattermaker. Profites-en pour finir ton sale boulot... Car si je m'en relève...

— Que se passera-t-il si tu te relèves ? Tu me tueras ?

— Bien pire que ça... J'espère pour toi qu'il s'agit là d'un incident de parcours... Je suis prêt à passer l'éponge. On a tous le droit à l'erreur. Peut-être t'es-tu trompé de bonhomme... Auquel cas je ne t'en voudrais pas, je le jure... Mais c'est là ton unique chance. Si tu ne me libères pas, tu n'imagines pas ce que je serai capable de te faire endurer...

J'ai souri. Comme si ses menaces n'avaient eu aucune prise sur moi.

— Ton nom.

— Va te faire foutre.

— Ton nom, dernière chance.

— Va te faire...

La lame a frappé la commissure de ses lèvres. La peau s'est déchirée jusqu'à la pommette comme un tendre morceau de viande que le couteau de boucher vient de sectionner. Le sang a coulé, se déversant par flots et cris. L'homme a cligné des yeux, il allait s'évanouir. Je l'ai giflé pour le ramener.

Égaré dans les brumes de la syncope, il est revenu à lui lentement.

— Maintenant tu vas m'écouter, ai-je annoncé solennellement en promenant la lame ensanglantée de mon scalpel devant ses yeux. Depuis des semaines, tu es sur mes talons. Je sais qui t'a engagé. L'ignorer serait se voiler la face.

— Je crois que tu es loin du compte, a-t-il répondu haletant.

— Arthur Ebenezer, dit le taxidermiste. C'est lui ton commanditaire. Je connais même son mobile.

— Si tu le dis...

— Il t'a mis sur ma piste. Tous les deux vous avez joué avec mes nerfs. L'excitation du jeu, je suppose.

— Mon métier n'est pas un jeu, a-t-il dit la bouche en lambeaux.

— Moi, je crois que si, ai-je affirmé en me levant, faisant les cent pas autour du fauteuil de torture. On commence par laisser des indices sous forme de carte postale, histoire de me rappeler aux bons souvenirs d'une affaire vieille de dix ans. Affaire dans laquelle j'ai ma part de responsabilités. Une petite citation, et ce sont les cloisons du passé qui viennent emprisonner la proie. Et la proie, en l'occurrence, c'est moi. Si ce n'est pas un jeu, c'est tout de même assez pervers, tu ne crois pas ?

— Je te l'ai dit. Tu es loin d'imaginer ce qui se passe...

Je me suis approché d'une étagère perchée dans l'angle de la pièce, où trônait une vieille cafetière. J'ai appuyé sur le bouton et la machine a immédiatement commencé à ronronner.

— Je poursuis. Avec Ebenezer, vous me surveillez jour et nuit. Jusqu'à me suivre à ma résidence secondaire de Bandol. Il faut que je sache que je suis épié. Que le moindre de mes mouvements est sous contrôle. Vous me laissez vivre, mais me faites comprendre que ma famille et moi sommes sous la menace de l'épée de Damoclès.

Sans m'en apercevoir, je me suis mis à tourner autour de lui, comme un fauve avant l'attaque. Un rôdeur impitoyable. Il me suivait du regard.

« Puis je fais intervenir mes relations. De vieux amis de la police. Remarque que j'en ai pas cent. J'en ai deux. Prollox, qui est hors d'état

de nuire depuis une décennie, et Boz, que vous savez inoffensif et impuissant. Vous me donnez alors le coup de grâce en nous percutant en voiture. Choc violent mais pas assez pour nous tuer. Là aussi, tout était sous contrôle. Par manque de chance, je t'ai vu et t'ai facilement identifié... Peut-être trop facilement. »

Je me suis approché de l'assassin et lui ai collé la lame sous la narine droite.

« Alors tu vas tout me dire. Pourquoi cet acharnement sur ma famille ? Pourquoi nous laisser vivre alors qu'il serait si simple de nous éliminer ? Pourquoi nous faire tourner en bourrique ? Hein ? Et surtout une question fondamentale... Pourquoi ? Simplement pourquoi ? Pourquoi Ebenezer s'est-il offert les services d'un professionnel pour faire de ma vie un cauchemar ?... »

L'homme m'a considéré de longues secondes, étrangement partagé entre le fait de vouloir parler, et celui de m'envoyer promener. Enfin, il a desserré les mâchoires tant bien que mal.

— Je crois que tu t'égares, mon gars. Ce que tu fais est courageux, mais tu te plantes complètement. Si je peux te donner un conseil, ne confonds pas bravoure et suicide... Tu vois où je veux en venir ?

— Je crois, oui. Encore une menace. Mais j'en ai marre des menaces. Faut-il te le prouver ?

D'un coup de poignet, le mouvement circulaire de la lame lui a arraché une partie du nez, emmenant avec elle un morceau de narine. L'homme a hurlé. Encore.

— Fumier ! Espèce d'enculé !

Je me suis fait peur. J'ai remarqué combien je commençais à apprécier le jeu. Questions, torture, passage à l'acte. Même l'odeur du sang commençait à m'exciter. Qu'étais-je en train de devenir ?

C'est lorsque je me suis éloigné de lui et l'ai regardé se débattre avec la douleur, que j'ai pesé la mesure de mes actes. J'étais devenu un bourreau. Je me faisais justice moi-même. J'avais outrepassé mes droits et trahi la justice que je m'étais juré de respecter jadis.

Je me suis senti mal. J'ai lâché le scalpel. Le son métallique qu'a fait l'objet en tombant sur le sol m'a été insupportable.

J'ai de nouveau porté mon attention sur ce type. Il gémissait et lâchait d'immondes insultes à peine perceptibles de par la mutilation que je venais de lui infliger.

Je me suis rué sur lui, et lui ai attrapé les cheveux de la main gauche.

— Qui es-tu ? Bordel ! Donne-moi ton nom et ton calvaire sera terminé !

L'homme m'a craché un tas de salive sanglant au visage. Surpris, j'ai lâché prise et reculé de deux pas.

J'ai observé mon environnement. Longuement. J'étais dans ma

maison. Et je me servais de ces lieux pour assouvir un besoin bestial. Étais-je si différent après tout ? Comment en étais-je arrivé là ? N'aurais-je pas pu donner une chance supplémentaire à la police si je m'étais débrouillé mieux que ça ?... Ne venais-je pas d'atteindre le point de non-retour ? Celui qui vous oblige à aller jusqu'au bout parce que vous êtes déjà allé trop loin... Je me sentais comme dans une arène. Observé, jugé. Cette maison n'était plus la mienne. Elle n'était plus celle que j'avais construite de souvenirs et de projets. Non, elle n'était plus rien depuis qu'Ebenezer l'avait décidé. Elle n'était plus mon havre de paix et l'assurance de ma sécurité. Elle n'était plus qu'un endroit sordide, un antre que j'avais transformé en purgatoire. Même si je m'en sortais, il me serait impossible d'y remettre les pieds...

Je devais finir le travail.

Sur la console, j'ai saisi une pince d'extraction. Une pièce de collection qui servait autrefois à extraire les flèches plantées dans le corps. Un outil barbare en apparence, mais plus encore pour l'usage auquel je le destinais.

De la main gauche, j'ai attrapé le menton de mon souffre-douleur et lui ai relevé la tête pour me laisser l'accès aux carotides. J'ai commencé à pincer la peau du cou. J'allais sectionner l'artère lorsque enfin l'assassin perdit de sa grandeur.

— Stop ! Je vais parler...

Soulagé, j'ai relâché l'étreinte. Je l'ai laissé reprendre ses esprits. S'il avait eu les mains libres, il les aurait portées à la gorge. Il pouvait toujours attendre.

— Je t'écoute.

— Tu l'auras voulu. Ce que je vais te dévoiler ne va pas te plaire, garçon.

— Je ne pense pas que ça puisse être pire.

— Oh, que si... Crois-moi.

J'ai posé la pince dans sa boîte. Je me suis levé et me suis servi un mug de café bouillant. J'en ai apprécié tous les arômes dès la première gorgée. Détail mineur mais cette tasse m'a ramené à une sorte de symbole, celui du bien-être. Prendre le temps de déguster un bon café laissait présager un instant de détente. Jamais je n'en ai eu autant besoin.

— Accouche, l'ai-je sommé en me rasseyant sur le tabouret face à lui.

— Ce sera donnant donnant. Tu me détaches et je te fais deux promesses.

— Tu peux toujours courir. Mais par curiosité, c'est quoi ces promesses ?

— Je te promets de ne pas te tuer et de te donner une information

capitale dans ta recherche.

— Bien sûr... Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, mais il semblerait que tu ne sois pas vraiment en situation de négocier quoi que ce soit.

— Je parie le contraire, a-t-il affirmé, confiant.

Je me suis levé et me suis dressé face à lui, les yeux dans les yeux.

— Et moi, je soutiens l'inverse.

J'ai levé le bras au-dessus de son visage et lui ai déversé le contenu de ma tasse dessus. L'homme a poussé un cri strident, aiguisé comme une scie musicale. Une fumée brûlante s'est échappée des pores de sa peau déjà ébouillantée. De minuscules cloques avaient déjà fait leur apparition.

— Ahh... Enculé de merde !

Ses cris, mélangés à des larmes de colère, semblaient se transformer en râles monstrueux. C'est comme si un démon tentait de s'échapper de son enveloppe corporelle. La situation m'a rapidement ramené au film de William Friedkin, l'inclassable *Exorciste*.

Partiellement défiguré, l'homme s'est tourné vers moi, la rage au bord des lèvres, se déversant en flots de bave mousseuses.

« Tu l'auras voulu, enfoiré. Tu veux que je te dise ? Tu aurais dû m'écouter. Tu viens à l'instant de perdre la partie. »

De quoi parlait-il ?

— À première vue, c'est plutôt toi qui sembles être en mauvaise posture.

— Espèce d'idiot. Tu pensais vraiment que je me pointerais ici sans assurance vie ? Tu m'as pris pour qui ?

Ça sentait pas bon.

— Développe si tu veux m'éclairer parce que là, je pige que dalle.

— Écoute bien cette histoire alors. Ce matin, une belle femme vêtue d'un blouson d'hiver noir rembourré, pantalon bleu et bottes en cuir vernies, a embrassé son mari pour se rendre chez papa et maman, avec en prime la surprise d'emmener le fiston pour quelques jours...

La tasse s'est brisée sur le sol. Mes jambes se sont mises à trembler. Mon esprit a cessé de fonctionner. La nausée m'a saisi à la gorge. J'ai failli m'évanouir...

Je me suis jeté sur lui, le saisissant par la cravate. Je me suis servi de cette dernière comme une corde de potence. J'ai tiré dessus jusqu'à ce qu'il commence à rosir.

— Qu'est-ce que tu as fait d'eux, fumier ?

Je l'ai cogné à plusieurs reprises. J'ai frappé si fort qu'en lui ouvrant l'arcade sourcilière, j'ai senti mon annulaire se briser. Plus forte que la douleur, ma colère n'a fait que croître. J'ai enchaîné les coups sans me soucier que je pouvais tuer ce salopard. Pourtant il fallait qu'il vive.

« Réponds ! »

Lorsque j'ai cessé de le frapper, j'ai resserré mon étreinte autour du col de sa chemise.

« Mais parle, bon Dieu ! »

— Tu aurais dû m'écouter plus tôt..., a-t-il bredouillé, complètement sonné.

Je lui avais éclaté l'arcade et son œil commençait déjà à enfler. Son visage n'était plus qu'un cimetière parsemé de crevasses et de furoncles gluants.

— Est-ce qu'ils sont en vie ?

L'homme n'a pas répondu. J'y étais allé un peu fort. Pour le réveiller, je l'ai gratifié d'un aller-retour de la main droite, faisant totalement abstraction de la douleur lancinante qui dansait dans mon doigt.

— Si... Si tu veux le savoir... Ça et le reste... Tu vas me détacher...

— Non ! Je... Je peux pas...

J'étais en train de perdre le contrôle. Il reprenait le dessus. Il avait été plus malin, du moins plus rapide. Le temps que je mette Hélène et Terence à l'abri, ce fumier avait déjà pris ses dispositions.

— Tu n'as... pas le choix doc... C'est ça ou...

— OK, ferme-la. Je réfléchis.

Je me suis levé et ai tourné comme un lion en cage. Que devais-je faire ? Penser à une autre solution était chose vaine. Je pensais avoir été bon. Je croyais avoir été assez prévoyant dans l'élaboration de mon plan. Mais non. Rien du tout, je m'étais fait avoir. Comme d'habitude. Pourquoi l'honnête médecin que j'étais aurait tenu la distance face à un tueur professionnel ? Comment n'avais-je pas anticipé cette hypothèse ? Ce type devait certainement se lever le matin, consulter son planning de la journée comme n'importe quel gusse, sur lequel étaient inscrits les clients à rayer de la surface de la terre. Après quoi il devait se laver, se raser, prendre son petit déjeuner et aller faire son sale boulot. Ensuite il devait tranquillement rentrer chez lui et regarder le match à la télé... Un boulot comme un autre. Il tuait des gens pendant que d'autres tentaient vainement de les maintenir en vie. La loi de l'équilibre. J'étais d'un côté de la chaîne et lui de l'autre... Quel con, mais quel con !

« OK, je te détache, ai-je dit en joignant le geste à la parole. »

J'ai dénoué les sangles qui le maintenaient au fauteuil, puis l'ai aidé à s'asseoir. Rapidement il s'est mis debout. De la main gauche, il m'a poussé sur le côté et a attrapé un rouleau de sopalin sur le meuble bas. Il s'est tamponné le visage.

— On ne va pas en rester là tous les deux, a-t-il dit.

— Tu as dit que tu ne me tuerais pas, ai-je répliqué.

— Tu m'as détaché parce que tu y as été obligé, tu n'as pas respecté

ta part du marché. Mais rassure-toi, je ne vais pas te tuer. Je te réserve quelque chose de bien pire.

— Tu... Tu les as tués ? Hein ? Immonde salopard, tu les as tués ?...

Il a jeté la feuille rougie par le sang.

— Mieux que ça. Mais traitons les choses dans l'ordre. Si je me suis fait avoir comme un bleu ce soir, c'est pour une raison bien particulière. Jamais je n'aurais pensé que cela tournerait comme ça. Toi non plus d'ailleurs.

— Bien sûr que si. J'avais prévu ce scénario depuis des jours. Je t'attendais.

— Moi, je dis que tu te goures. Tu comprendras plus tard...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Je comprendrai quoi ?

Il s'est avancé vers moi, lentement, comme un félin prêt à bondir. Puis, sereinement, il m'a annoncé la suite :

— Chaque chose en son temps. Dans l'immédiat, nous allons rendre une petite visite à Hélène et ton fils...

CHAPITRE VINGT-ET-UN

*« Trois ordres de vérités nous guident : les vérités effectives,
les vérités mystiques, les vérités rationnelles. »*

Gustave Le Bon

Nous sommes montés dans sa voiture. Pas du tout le genre de véhicule dans lequel je l'imaginais. Une petite Clio premier modèle. Étrange pour un type dont le salaire mensuel équivalait à mes revenus sur dix ans...

Il a pris un sachet de lingettes et s'est essuyé le visage en se regardant dans le rétro.

C'est à ce moment-là que je me suis aperçu être à sa merci. Ni arme, ni protection. Il avait désormais les commandes.

— Où va-t-on ? ai-je tenté.

— Je te l'ai déjà dit. Voir ton chiard et ta bonne femme. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.

Il a inséré la clé de contact dans le démarreur et a marqué une pose. Puis, ouvertement abasourdi, il s'est tourné vers moi :

« Sans déconner, tu ne sais absolument pas ce qu'on est en train de faire ? »

— De quoi tu parles ? ai-je répondu avec agacement.

— Donc tout ça, c'est pas du vent... Tu n'as aucune idée d'où on va ?

— Aucune. Ça va durer encore longtemps cet interrogatoire ?

— Puisque tu sembles sincère, il faut simplement que tu saches que jamais je n'aurais dû t'accompagner. Je suis pas censé être avec toi en ce moment. C'était pas dans les projets...

Lui aussi semblait sincère. Qu'est-ce qui était en train de se tramer ? C'est comme si j'avais dû être intégré dans une sorte de confidence. Comme s'il y avait eu un raté entre cet homme et son commanditaire.

— Ça veut dire quoi ces mystères ?

— Dans le plan initial, tu devais te barrer tout seul. Mais maintenant que j'ai compris, je ne raterai le reste pour rien au monde... Ça risque d'être amusant.

Il m'a accordé un sourire en coin, puis a passé la première. La voiture a disparu dans les limbes cotonneux de la nuit.

Les environs de vingt-trois heures. Nous avons roulé longtemps. Très longtemps. L'assassin s'est assuré que je ne me repère pas durant notre itinéraire. Nous sommes passés plusieurs fois devant une auberge représentant la limite entre les départements du Rhône et de la Loire. Il a essayé de me perdre. Et il y est fort bien arrivé d'ailleurs. Je dois avouer que mon esprit n'était pas à la reconnaissance de terrain. Toute la durée du trajet, il a vagabondé entre mon fils et ma femme. Étaient-ils en vie ? Si oui, étaient-ils en bonne santé ? L'assassin semblait sûr de lui. Pourquoi utiliser ma famille comme moyen de pression si elle ne représentait pas une monnaie d'échange fiable ? Ils étaient forcément vivants.

Peut-être ce fumier me guiderait-il vers lui. Le taxidermiste. Et peut-être saurais-je enfin pourquoi ce type en avait après moi...

La voiture s'est arrêtée le long d'un terrain vague. Un vrai décor de film noir. Au loin se promenaient dans le ciel les lueurs de la ville en faisceaux croisés. On parvenait même à distinguer, malgré la brume glaciale, les formes anguleuses des immeubles se dessinant comme des peintures fantômes...

Le sol était glacé, parsemant ses flaques d'eau gelées en terrain miné. À vingt mètres, un entrepôt que je devinais désaffecté. Certaines vitres avaient résisté au temps et au vandalisme. Les cheminées de l'usine, mortes aussi, ne dégageaient plus qu'un crachin poussiéreux, vestige d'une activité endormie.

— On est arrivés, a dit l'homme.

Le pas incertain, je l'ai suivi. Il se dirigeait bille en tête vers l'entrepôt. Il savait où il allait. Nous sommes arrivés devant une immense porte rivetée entrouverte. Il a passé les doigts dans l'entrebâillement et a tiré la porte à lui avec difficulté. La masse métallique, gonflée et déformée par les intempéries, frottait sur le sol, creusant un petit amas de terre.

Il s'est tapoté les mains puis a laissé pendre ses bras le long du corps.

« Eh bien, voilà la première étape. »

— Quoi ? Quelle étape ?

— Tu voulais des réponses ? Voici la première.

— Arrête de jouer à ça...

— Je ne joue pas. Je travaille. Et mon job, c'était de te donner des réponses. Ce qui est étrange dans cette histoire, c'est que je doive les donner à toi.

Mon sang bouillonnait, mes mâchoires se crispaient et mon poing commençait à me démanger.

L'homme a deviné ma nervosité. Il était amusé. Réellement.

— Qu'est-ce que je vais trouver là-dedans ? me suis-je hasardé de peur de connaître la réponse.

— Entre et tu comprendras.

Sans savoir comment il se l'était procuré, il a sorti un revolver de derrière son dos, qui devait être coincé dans la ceinture. J'ai fait un pas en arrière. Tout s'arrêterait ici pour moi...

Il m'a braqué et planté le canon dans les côtes avec peu de ménagement. J'ai échappé un cri.

— Tu m'as bien baisé !

— Je t'assure que non, a-t-il répondu. J'avais ce flingue dans ma voiture. À côté du fauteuil conducteur. Ta naïveté est déconcertante. Tu pensais réellement que j'allais me laisser manipuler ? Je te rappelle que tout ça, c'est mon boulot : filatures, menaces, avertissements, éliminations... Tu ne pensais pas qu'un minable médecin reconverti en pitoyable producteur me la mettrait au fond ! Tu vis dans ta bulle de cinoche. La vraie vie, c'est pas comme ça, Max.

Je me suis redressé. Mes côtes me faisaient mal. Je me suis mis à trembler. Le froid m'avait déjà attaqué de ses premières morsures. Nous étions partis tellement dans la précipitation que ni l'homme ni moi n'avions pensé à nous habiller en conséquence.

« Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de m'en servir tout de suite, a-t-il dit. Avance. »

Je lui ai lancé un dernier regard et suis entré dans l'ancre de la bête.

Je lançais maladroitement un pas après l'autre. La pénombre était totale. Impossible de discerner le moindre relief. Mon pied droit a plongé dans une flaque graisseuse. Je l'ai retiré aussitôt. J'ai avancé de cette façon quelques secondes, toujours suivi par mon bourreau.

Soudain, ses pas se sont figés. Plus d'échos.

« Arrête-toi, a-t-il ordonné. »

J'ai obéi.

Je l'ai entendu gigoter puis une puissante lumière m'a aveuglé. Je me suis retourné. L'homme avait baissé la manette de ce qui semblait être une sorte de disjoncteur. La pièce était en partie éclairée. Il m'a fallu quelques secondes avant de recouvrer la vue.

Il était toujours dans mon dos, revolver à la main.

Lentement, je me suis retourné pour reprendre ma traversée. Mais ce me fut impossible. Vision d'effroi. Panique horripilante. Je suis tombé à genoux, frisant la syncope. Ma vie a quitté mon enveloppe corporelle. C'est comme si j'assistais en spectateur à la scène. Un cauchemar. Cela ne pouvait en être autrement.

Mes larmes ont immédiatement débordé et l'effondrement m'a brisé par le centre, me cassant en deux. Mes poings martelaient l'asphalte, tels deux pilons tassant les restes de ma vie...

À trois mètres de haut était suspendu Terence... Deux chaînes rouillées naissant des ténèbres agrippaient les épaules de mon fils par deux crochets de boucher, directement plantés dans les clavicules. La tête pendante, il m'était impossible de voir son visage si bien camouflé par la nuit. L'abdomen ouvert du plexus au bas-ventre laissait apparaître de nombreuses touffes de paille dans lesquelles, j'imagine, trônaient autant d'objet délirants... En dessous, sur le sol, plusieurs kilos de viscères éclatés, trempant dans une mélasse de crasse et de sang...

J'étais mort. Mort et enterré. Inconsolable, je ne parvenais pas à contrôler mon malheur. Je pleurais, hurlais, frappais le sol, entendant mes os se briser à chaque impact.

L'homme, imperturbable, n'a fait aucun commentaire. Simple spectateur de la plus grande catastrophe de ma vie, il est resté impassible.

Puis il s'est approché de moi, et, comme par solennité, m'a glissé ces mots à voix basse :

« Tu as vu. Maintenant ne cherche plus de responsable. Tu es le seul et unique fautif. »

J'ai relevé la tête. Mes yeux étaient totalement embués, je ne parvenais à discerner que certaines formes.

« C'est toi qui as fait de ceci un cauchemar abouti. »

À présent, l'assassin était assez près de moi. Je ne sais toujours pas comment j'ai fait. Toujours est-il que j'ai attrapé un morceau de gravats de la taille d'une assiette, et l'ai fracassé sur le tibia de mon tortionnaire. L'os s'est rompu immédiatement et l'homme est tombé de côté en hurlant.

Je me suis rué sur lui comme un zombi affamé sorti tout droit d'un film de Danny Boyle, et l'ai frappé de nouveau. Au visage cette fois-ci. L'arcade a explosé. Le sang se déversait dans ses yeux. Alors qu'il allait faire feu en redressant l'arme vers moi, j'ai plaqué son bras sur le sol avec une telle violence que le revolver s'est échappé de sa main.

Je me suis jeté ventre à terre pour le subtiliser, me traînant dans les mares d'essence et de cambouis. Chaque imperfection du sol me rentrait dans la peau, lacérant mes vêtements et provoquant d'insupportables douleurs.

Une fois l'arme en main, je suis revenu à l'attaque. J'ai grimpé sur l'homme et l'ai martelé d'un déluge de coups plus forts les uns que les autres. Il a tenté de se défendre. Il m'a frappé plusieurs fois, faisant mouche à chaque tentative. Il m'a ouvert l'arcade sourcilière droite, m'a explosé la lèvre inférieure, m'a cassé le nez, et m'a coupé la respiration en visant la gorge... Mais tous ses assauts étaient vains. Ils ne m'atteignaient qu'en surface. Je ne ressentais plus la douleur. J'étais noyé dans une mer de colère et d'invulnérabilité...

J'ai frappé si fort que j'ai senti sa mâchoire se briser.

Après quelques secondes d'inaction, j'ai glissé et suis tombé à côté de lui, me fracassant l'épaule malade. L'homme suffoquait, haletait. Son rôle était si aigu que j'ai diagnostiqué à l'oreille une perforation du poumon... C'était tant pis pour lui. Qu'il crève...

Non... Pas tout de suite... Je n'en avais pas fini avec lui...

Je me suis redressé lamentablement, manquant de m'étaler à chaque mouvement. J'ai pris appui sur son ventre, lui arrachant le peu de vitalité qui lui restait. Dans un mouvement maladroit, j'ai ramené le revolver à sa tête. J'ai appuyé le canon glacé contre sa tempe. Il a tourné les yeux... J'ai pu lire au travers de ce regard de fin de course comme une supplication. Celle de le laisser vivre... Mais ce n'était nullement mon intention, ne serait-ce qu'une minute de plus... Il me fallait juste une réponse.

— Où... où est... elle ?

Il cherchait l'air qu'il ne parvenait pas à insuffler correctement dans ses poumons.

« Où... est-elle... »

Il a commencé à bouger les mâchoires. Difficilement. Celles du bas ne donnaient que de maigres soubresauts. Enfin, il a pu les joindre le temps de quelques mots inaudibles...

« Je... comprends rien... répète... »

— À... pse... cté...

Je commençais à tourner de l'œil. Serais-je suffisamment d'aplomb pour ne pas verser à mon tour ?

« À... porte... Cté... côté... »

— La porte... d'à côté ?...

Il a acquiescé.

— Tes... réponses... elles... elles sont... là...

— Toutes mes... réponses ?

Nouveau hochement de tête.

— Le vrai... responsable... est à... côté... c'est lui qui a... vo... volé ta... vie...

Le coup est parti tout seul, lui emmenant une partie du crâne du côté opposé. Des morceaux de chair et de cerveau se sont éparpillés sur le bitume.

Cette fois-ci, il n'auditionnerait jamais plus. Il aura tenu ce soir le plus grand rôle de sa vie...

Je me suis mis à genoux et j'ai vomi. Même si j'étais persuadé que ma vie prenait fin ce soir, j'ai quand même ressenti le goût amer de l'affliction. Le dégoût de ce que j'étais... Finalement en éprouvant cela, peut-être mon âme ne serait-elle pas totalement damnée...

Je me suis relevé et suis passé sous la dépouille de mon fils, sans oser lever le regard. Le voir une dernière fois m'aurait anéanti. Et

j'avais besoin de mes dernières forces... Encore quelques minutes...

Une porte rouillée. Si ce fumier qui m'avait emmené ici disait vrai, alors tout se terminerait derrière cette embrasure.

J'ai voulu la pousser. Elle coinçait. Je me suis aidé de mon épaule valide et me suis retrouvé de l'autre côté, manquant de m'étaler sur le sol...

CHAPITRE VINGT-DEUX

Introduction à la Conclusion

*« La logique des passions renverse l'ordre traditionnel du raisonnement
et place la conclusion avant les prémisses. »*

Albert Camus

La vie a tous les vices. Parfois belle et prometteuse, souvent diabolique et manipulatrice. Elle aime jouer. Et nous, minables pions à disposition de son échiquier sordide, sommes déjà mat en début de partie.

On apprend, on évolue, on change de voie. Et un beau jour, le destin s'immisce et frappe à notre porte, comme un invité malvenu aux intentions impures. Il nous impose d'improbables virages. Souvent radicaux.

J'ai été victime de ces aiguillages. Par deux fois.

La première il y a dix ans, la seconde il y a deux mois...

Aujourd'hui je me retrouve enfin devant la finalité de ma vie. Toutes ces routes mal ordonnées m'ont emmené sur les sentiers tortueux du mal... Est-ce pour m'affranchir d'une dette de sang dont j'ignore l'existence ? Ou bien est-ce une punition dont l'objet m'échappe encore ?...

Le hangar est immense. Autour de moi, l'ambiance macabre des lieux me donnerait bien des frissons si j'étais encore pourvu de sensations. Mais je suis détruit depuis trop longtemps. Je ne suis plus qu'un roc perdu aux parois métalliques dans un désert de lave. Une enveloppe creuse aux aspérités insensées... Un mort-vivant dont la quête ne prendra fin que dans le cercueil...

Le site, lugubre comme l'enfer, fait office de purgatoire. L'endroit est vide, humide. Le clapotis des gouttes d'eau qui suintent du plafond brise le silence morbide de ce lieu insolite. Des odeurs de pourriture, mélangées aux émanations d'eaux stagnantes, me soulèvent le cœur. Si j'étais romancier, j'en ferais la parfaite caricature d'un mauvais polar aux décors ultracodifiés.

Et pourtant...

Pourtant, je n'ai pas peur.

Je suis ici contraint et forcé. Je sais que ma vie joue les funambules sur un fil déjà usé. Et je m'en fiche éperdument. Qu'ai-je donc à perdre de plus ? Je n'ai plus rien. Ma vie est un fantôme parasite. Inutile. Mais je ne peux pas mourir sans savoir. Si je suis parvenu jusqu'ici aujourd'hui, à cette heure précise, c'est grâce à cette frustration qui nous pousse à nous dépasser dans l'unique perspective d'obtenir des réponses.

Le sang qui coulait encore sur mon front il y a moins d'une demi-heure a coagulé. Ma chemise, souillée et trempée, est en parfaite harmonie avec mon jean tailladé et maculé de boue. Des ecchymoses jalonnent mon corps, et la douleur n'est plus que détail. Je m'égare dans un vaste fourbi psychologique. La mer est agitée mais l'accalmie se profile à l'horizon. Car tout se termine ce soir...

Mon arme est comme greffée à ma main droite. Le chargeur est plein, et j'attends le terme de cette histoire.

Reste à savoir si je vivrai assez longtemps pour y assister...

Suspendre à un fil descendant du plafond, une ampoule se balance en rythme irrégulier au gré des courants d'air. Un rat surgit de nulle part et traverse le hangar pour se perdre dans l'obscurité. Mon cœur ralentit. Il baisse de régime. Comme si j'étais délesté de toute forme de crainte...

Légèrement décalé sur ma droite, un pylône carré et rongé, soutenant le toit comme un fardeau bien trop lourd. Il me semble apercevoir quelque chose caché derrière. Une ombre tenue discrète, comme prête à bondir.

J'avance. Lentement. J'arme le chien du revolver et monte sa visée progressivement vers ce que je soupçonne être un mauvais pressentiment. J'avance encore d'un pas. Je baisse le regard. Un mouvement. Un écho disproportionné.

— Stop ! hurlé-je. Sortez de là !

Deux souliers vernis apparaissent et, timidement, essaient de reculer pour se fondre dans la nuit. Mais il est trop tard.

« Sors de là ou je tire ! »

Silence de deux secondes. Puis c'est une silhouette tout entière qui se dévoile. Costume tiré à quatre épingles, coiffure brune tirée à l'arrière, golfes dégarnis, l'homme apparaît plus vivant que je ne l'ai laissé. Mon assassin. Celui que je viens de trucher il y a moins de trois minutes d'une balle dans la tête... Son visage est comme neuf. Aucune cicatrice, aucune contusion, toutes traces de brûlures disparues, il me toise avec une sérénité déconcertante. Il semble si calme, si confiant. Il porte dans les mains un carton. Il n'a pas d'arme, juste un putain de

carton...

Je le braque.

« Qu'est-ce que c'est que ce... D'où sors-tu ? »

— Initialement je ne devais pas être là, Max.

— Bordel, mais tu es mort ! Je viens de te tuer !

— Il semblerait que non.

— Où... Où est-il ?

— Mais qui donc ?

— Lui ? Ton commanditaire ! Le taxidermiste !

L'homme esquisse un sourire, baisse les yeux au sol puis les plonge dans les miens.

— Je ne connais pas de taxidermiste.

— Arthur Ebenezer ! Celui qui t'a payé pour me tuer !

— Je pense que vous confondez..., Max.

— Ta gueule ! crié-je en renforçant mon étreinte sur la crosse.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi m'as-tu emmené ici ?

Un petit soulèvement de sourcils marque une surprise difficile à dissimuler.

« Eh bien, quoi ? C'est bien toi qui m'as emmené ici, non ? »

— En effet. C'est moi... Sur votre demande.

— Quoi ?

Je ne comprends plus. Je suis dans le coma. Ce que je vis n'est pas réel. Je ne vois aucune autre explication. Ce salopard m'a eu le premier et je suis en train de caner dans la pièce d'à côté. Je ferme et rouvre les yeux pour m'assurer que je ne rêve pas. Non, pourtant tout semble vrai...

« Sur ma demande ? Quelle demande ? C'est quoi ces salades ? »

— Oui, je suis navré mais je ne vois pas comment vous auriez pu vous rendre ici sans mon aide, dit-il. C'est moi qui vous ai conduit...

— Tu vas me dire la vérité ! ordonné-je en lui pointant le canon entre les deux yeux.

— Sinon ?

— Sinon je t'explose la tête...

— Sans vouloir vous vexer, cela me paraît difficile.

Soudain, une autre porte dissimulée vole en éclats. Trois silhouettes surgissent dans la pièce. L'assassin fait un pas en arrière, visiblement aussi surpris que moi.

— Vous êtes un fils de pute, lâche-t-il à mon attention avant d'être braqué une seconde fois par l'une des personnes qui vient de faire irruption.

Il s'immobilise.

L'homme en face de lui n'est autre que Boz, flingue à la main, ligne de mire verrouillée.

— Ça va, Max ? demande-t-il.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'à ma gauche je reconnais le docteur Marc Montard, le chirurgien d'Hector. Plus effrayé que les autres, le toubib manque de dégringoler à l'arrière en voulant fuir la scène.

— Tout le monde se calme, somme la dernière voix.

Je suis sous le choc. Je ne parviens pas à baisser mon arme. Je la balade d'une cible à l'autre. Je suis submergé par les événements. Il m'est impossible de réfléchir. Tout va beaucoup trop vite.

Prend forme le dernier homme à être entré. Il avance, lentement. Les roues du fauteuil butent dans les trous de la dalle. Menant un combat sans merci avec la paille qui lui sert de gouvernail, Hector Prollox m'apparaît, sortant de l'ombre.

« Tout est terminé, affirme-t-il enfin. »

L'assassin au costard fait un bref mouvement, pensant peut-être profiter de la confusion. Mais le lieu et les protagonistes de la scène ne laissent aucune échappatoire.

— Bouge encore et je te tire huit balles dans les molaires ! dit Bozinsky.

— Hector ? Boz ? Doc ? Qu'est-ce que vous foutez là ? demandé-je en baissant mon arme.

— Nous sommes là pour vous aider, Max, répond le docteur, plaçant ses deux mains en avant comme pour me rassurer.

— Quelqu'un va-t-il m'expliquer ce qui se passe ici ?

— C'est cool, Max, poursuit Hector. Tout va bien. Nous sommes entre amis.

Machinalement je fais un pas en arrière. La surprise est de taille ; la situation est anormale.

— Que... Qu'est-ce que tu fous ici toi d'abord ? demandé-je en m'adressant directement à lui.

— On te suit, Max. On te suit depuis le début de cette affaire.

Je cherche du secours dans le regard de Boz. Il reste concentré sur l'homme au costume.

— Vous me suivez ? Depuis quand ? Depuis la réapparition du taxidermiste ou depuis l'accident ?

— Depuis le début, répond Hector avec aplomb.

Plus je le regarde, plus il me ramène à ces cauchemars dans lesquels je me trouvais à sa place, dans ce fauteuil. Mes membres s'engourdissent. Je suis comme transporté dans une autre dimension. En transe. Mes jambes ne me portent plus. J'ai peur de tomber...

— Vous êtes malade ! intervient le docteur. Revenez à vous, je vous en prie.

— Quoi ?

— Recouvrez vos esprits, sans quoi nous ne pourrions rien vous expliquer.

— M'expliquer quoi ?

J'ai du mal à respirer. Je manque d'air. Des gouttes de sueur me coulent dans les yeux. Inspirer l'oxygène me demande un effort colossal. Je vais tourner de l'œil. M'affaler sur le sol...

Une vision me provoque une décharge dans le corps. Autour de moi tout devient flou. Hector est à présent devant moi, debout. Arme à la main, il n'est plus tétraplégique. Il me tend la main. Mais je ne peux pas l'attraper... Il la pose sur mon poignet. Qui est attaché. Attaché par une sangle me reliant à l'accoudoir d'un fauteuil... Celui d'Hector...

Non... C'est impossible. Hector est debout, je suis cloué à sa place... Que m'arrive-t-il ? Je suis inconscient. Je ne vois que ça. Je suis tombé et ma tête a heurté le ciment... Pourtant rien ne me paraît aussi réel que l'instant présent...

— Souvenez-vous, reprend le médecin. Il y a dix ans... Arthur Ebenezer...

Bien malgré moi, je laisse échapper un petit rire presque machiavélique. Hector recule d'un pas.

— Et vous pensez sincèrement que j'ai oublié ?... laissé-je échapper avec aplomb, comme si quelqu'un d'autre venait de répondre à ma place.

— C'est bien vous, Max ? Vous êtes parmi nous ? poursuit le toubib.

— Plus que jamais, rétorqué-je tout à fait conscient de ma phrase cette fois.

Ma vue se brouille. Hector a repris sa place dans son fauteuil, et moi la mienne. Mon arme est toujours hésitante. Je ne sais plus qui viser pour me défendre.

Je sais que je n'ai rien à craindre d'Hector. Du bout des lèvres, il attrape sa paille et ordonne à son fauteuil de reculer de quelques centimètres. Le sol est trop inégal et limite l'inertie de ses mouvements.

Boz braque toujours le costard aux souliers vernis. Qui de son côté ne bouge pas d'un pouce. La situation semble malgré tout le surprendre, comme s'il était tout aussi étonné que moi. Le carton dans les mains, il préfère obtempérer.

Le docteur Montard, quant à lui, tente une approche en douceur avec moi, comme si j'étais le premier suspect de l'affaire. Il a peur, ses mains tremblent et son front perle de sueur.

— Max, je ne sais pas ce que vous vous dites précisément en ce moment. Mais faites-moi confiance quand je vous dis que vous êtes... un peu... disons... malade.

— Malade ? Moi, je suis malade ? m'insurgé-je. Regardez autour de vous, bordel de merde. Regardez tous ! Je viens de vous livrer le type qui menace ma famille depuis des mois, et, à coup sûr, le complice du taxidermiste. Enfermez-le, cuisinez-le et il vous dira où se trouve son

petit copain...

— Max, que les choses soient claires. Vous ne pouvez rien contre nous... Vous en avez conscience, j'espère ? !

Pour qui me prend-il ce vieux sénile ? Qu'est-ce que c'est que ce plan ?

— Je ne vous veux aucun mal, Doc ! De quoi parlez-vous ?

— Je parle du mal que vous pourriez vous faire à vous-même...

— Je n'ai aucunement l'intention de me faire le moindre mal. Tout ce que je souhaite, c'est que quelqu'un daigne enfin m'expliquer ce qui se trame ici...

— Je suis ton ami, Max, intervient Hector. Ton ami de toujours.

Sans m'en apercevoir, je dirige le canon de mon arme vers lui. Lorsque je m'en rends compte, je l'oriente immédiatement vers le sol. La maladresse ne semble pas l'avoir effarouché.

— *Tu n'es pas mon ami, salopard !*

Qu'est-ce que je viens de dire ? Comment cette phrase a-t-elle pu sortir de ma bouche ? J'ai l'impression de ne plus contrôler mes mots... Je me sens défaillir... Cette fois, je vais m'évanouir. Tout tourne autour de moi. Je suis incapable de bouger... Je... Je dois être drogué...

Hector tourne la tête vers le toubib. Boz jette un œil curieux dans notre direction.

— Max, dit-il. Nous essayons de te préserver. Mets un peu du tien... s'il te plaît.

Il recrache sa paille, referme l'étreinte de ses mains sur les accoudoirs et se lève sans effort. Il est grand, solide, sûr de lui. Et moi je m'assois... bien malgré moi. Je me sens tout petit. Je ressens de nouveau cette frustration. Cette impossibilité de me mouvoir. Comme piégé dans mon propre corps.

Hector me semble immense, menaçant. Il approche.

Mon regard se fige sur le docteur Montard. Il n'ose plus me regarder. Il émane de lui comme un parfum d'échec. C'est comme si le toubib renonçait, laissant la place à celui qui dispose de la solution. L'ultime solution.

D'un geste précis du canon, Boz fait signe au costard de poser le carton qu'il tient sur le sol. L'homme aux souliers vernis s'exécute. Puis Boz lui signifie de se mettre à genoux et de passer les mains derrière la tête. L'autre obéit sagement.

C'est comme si l'affaire était en train de connaître son dénouement. La seule chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi il n'en a pas été ainsi plus tôt. Pourquoi dans cette pièce lugubre plane une ambiance en huis clos si pesante ? Pourquoi avons-nous un toubib qui, caché par le bouclier médical de la psychologie, se dissimule derrière le masque figé de la honte ?... Pourquoi Michel Bozinsky, compagnon

de longue date, ne daigne pas m'accorder l'honneur d'un regard ou d'un mot réconfortant ? Pourquoi Hector Prollox... mon plus vieil ami, tente par je ne sais quel stratagème d'emmêler les ficelles déjà usées de mon esprit ?... Pourquoi, ce sentiment de culpabilité ? Pourquoi mon être se sent-il soudain menacé ? Pourquoi alors que me voici protégé ?...

Peut-être parce que je n'arrive pas à croire moi-même à la fin de cette histoire sordide... Peut-être mon implication va-t-elle au-delà de ce que j'imaginai...

Hector pose sa main sur la mienne. Je ne sens rien.

« Souviens-toi, Max... Il y a dix ans... Le tribunal... »

— Je... J'essaie...

— Tu vas y arriver. Remémore-toi les événements. Le jugement... Rappelle-toi... Hélène... Ta femme...

Un flash m'envahit l'esprit. Une décharge électrique secoue mes souvenirs en sommeil.

« Ton fils... Terence... »

Mon fils ?

Nouveau court-circuit. J'ai mal... Physiquement. Je souffre. Je me rappelle... Ça revient... Non... Je n'y crois pas... C'est impossible... Je me...

Oui, je le vois... Le tribunal... L'audience... Arthur Ebenezzer, dit le taxidermiste, vient d'être condamné pour le meurtre de Cathy Messand... Jugé irresponsable de ses actes, il est interné dans un institut spécialisé...

L'incompréhension de l'opinion publique... La colère des forces de police... La victoire du mal...

C'était il y a dix ans... À la sortie du tribunal...

CHAPITRE UN

*« La victime meurt face à un assassin.
L'assassin, lui, meurt face au monde entier. »*

Victoria Thérame

Max l'attendait à la sortie du tribunal. Il était dehors sur les marches, et l'orage se profilait. Signe précurseur qui donnerait le ton de la journée. Hector apparut. Il descendit les marches rapidement, pressé de rentrer.

Max l'interpella.

— Hector !

Il fit mine de ne pas l'entendre. Max fit quelques pas rapides et l'attrapa par le bras. Hector se dégagea rapidement.

— Max, je crois que ce n'est pas le moment, dit-il sans le regarder.

— Je sais que tu es en colère, Hector. Mais reconnais que mon témoignage était ce qu'il y a de plus honnête. À aucun moment, j'ai laissé croire qu'Ebenezer n'était pas coupable.

— Le résultat est là, répondit-il en reprenant sa marche.

— Que voulais-tu que je fasse ?

Hector s'immobilisa. Il resta dos à son ami quelques secondes. Puis il revint vers lui, comme s'il allait le frapper.

— Putain de merde ! hurla-t-il. Tu as été honnête, c'est indiscutable. Mais parfois il faut savoir arranger la vérité quand c'est indispensable. Ce mec n'ira pas en prison. Ce qui veut dire qu'il ne paiera jamais pour ses crimes. Sans parler du fait que tout le boulot fourni ces derniers mois par mon équipe et les brigades concernées est tombé à l'eau. Je ne sais même pas si je t'en veux ! C'est ça qui est terrible. J'ai juste besoin de me calmer et je te demande de respecter ça ! Alors je vais partir et tu ne vas pas me suivre.

Max ne répondit pas. Il se contenta de le fixer dans les yeux. Il n'avait rien à se reprocher sur sa conduite. Il resta de marbre. Ils n'étaient pas d'accord sur tout. Max pouvait comprendre la réaction d'Hector, sans toutefois tolérer qu'il lui fasse porter le chapeau.

— C'est ça. Va te calmer, dit Max.

Puis il tourna les talons.

Max s'éloigna du tribunal, sentant encore la présence d'Hector s'immobilisant derrière lui.

La mort dans l'âme, Max parcourut les cinq cent quatorze kilomètres qui le séparaient de son foyer. Arrivé à destination, il traîna les pieds sur l'allée en pavés qui reliait la rue à la porte d'entrée.

Il était presque vingt et une heures lorsqu'il passa le seuil. Hélène l'attendait, recroquevillée sur le canapé, regardant un de ces vieux films en noir et blanc que diffusait le cinéma de minuit. Elle n'aimait pas spécialement ce genre de programme, mais il lui était impossible de trouver le sommeil tant que son mari n'était pas rentré.

Elle lui sourit. Il ne répondit pas à l'attention. Il était trop perdu dans les méandres chaotiques de sa journée. Elle comprit que les choses ne s'étaient pas déroulées comme Max l'aurait souhaité.

Il posa ses affaires à l'entrée, à côté du portemanteau. Il approcha du salon et se laisser choir dans le canapé, enlacé dans les bras de son épouse. Elle le berça durant quelques secondes. Peut-être une minute ou deux... Puis elle redressa le visage très légèrement.

— Tu veux m'expliquer ? demanda-t-elle à voix basse.

— J'ai tout fait foirer.

— Comment ça ?

— Je suis une catastrophe ambulante.

— Mais encore ?...

— Grâce à moi, un tueur en série vient de se voir offrir un passeport en cure thérapeutique aux frais de la princesse... Avec en prime un allègement de charges non négligeable. Et je ne parle pas des milliers de personnes que je me suis mis à dos : la police, les avocats, les familles des victimes et j'en passe... Des mois et des mois de boulot jetés à la poubelle pour un simple témoignage qui a dérapé. Je ne me savais pas aussi con. Ma chérie, tu peux te vanter d'avoir épousé l'élite des grands vainqueurs de ce monde. Le gratin de l'idiotisme...

— Tu pousses un peu là, non ?

Max ne répondit pas. Hélène comprit que son mari n'exagérait rien. Il n'était pas du genre théâtral et se faire plaindre n'entraînait pas dans sa façon de minimiser les choses pour ainsi se soustraire à ses responsabilités quotidiennes. Non. Max était plutôt du genre à assumer. Au risque de perdre toute légitimité au-devant des fonctions qu'il exerçait.

Hélène lui caressa la joue.

Il lui expliqua comment s'était déroulé le procès. Les questions de la défense, l'offensive béton du procureur, la faille sur les dernières pièces à conviction, la fissure dans laquelle l'avocat du prévenu s'était faufilé, et le dérapage du légiste qui, souhaitant à tout prix prouver sa bonne foi, fit pencher la balance en faveur du doute et la crainte d'un jury voulant se dédouaner d'une possible erreur de justice.

Arthur Ebenezer en avait pris pour vingt-cinq ans pour le meurtre

d'une jeune fille. Alors certes, le résultat était le même, l'enfermement en peine incompressible... Mais qu'en était-il des quatorze autres familles ? Comment allaient-elles gérer l'injustice de ne pas avoir été entendues ? Ebenezer partirait en institut se faire soigner. Il se lèverait le matin, prendrait son petit déjeuner avec les autres patients, serait soumis à plusieurs thérapies dans la journée, prendrait ses repas à heures régulières, irait bavarder dans le parc avec son thérapeute sous le soleil de printemps, donnerait son linge à laver à l'intendance avant d'aller regarder tranquillement le match à la télé après le dîner... Que demander de mieux ? Si la peine avait été appliquée en faveur de la prison, les avantages auraient été les mêmes... Mais la différence aurait été d'ordre psychologique. Valait-il mieux pour une famille de victimes savoir l'assassin de sa chair enfermé dans une geôle de sept mètres carrés ou dans une chambre confortable à attendre les soins de la journée ? La différence, pour qui prenait le temps d'y penser, était énorme.

Max Wattermaecker était responsable. Il avait permis qu'une telle chose se produise. Pas sciemment. Mais il l'avait permise quand même... Il le savait, ses collègues de la police le savaient, les familles des victimes le savaient... Arthur Ebenezer avait été condamné pour un seul meurtre. Les quatorze autres plaignants pouvaient aller se rhabiller, jamais ils ne connaîtraient le sens du mot justice... Juste un pauvre sentiment de frustration, mêlé au scandale et à l'humiliation.

— Qu'est-ce que j'ai fait, Hélène ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle le serra aussi fort qu'elle le put. Et silencieusement, dans le creux de son épaule, elle crut l'entendre sangloter.

Quelques jours plus tard, Arthur Ebenezer fut rapatrié au centre de l'IAPL, l'Institut d'Accompagnement Psychiatrique de Lyon.

De nombreuses manifestations soulevées par les décisions de justice commencèrent à monopoliser l'actualité. Les familles des victimes, insurgées, créèrent une association et décidèrent de mener un combat sans précédent contre l'administration judiciaire. Plusieurs personnalités de la télévision et du cinéma se joignirent au mouvement.

Ce n'était qu'une question de temps avant que les médias ne se fassent les dents sur d'autres sujets épineux. Ce que souhaitait Max de tout cœur. Cette attraction nationale qui faisait les gros titres dénonçait surtout les faiblesses d'un système judiciaire bien fragile. Tout le monde en était conscient. Cette mobilisation nourrissait l'actualité.

Mais c'était sans compter avec les journaux locaux qui, eux,

cherchaient un coupable pour soulever le scoop dans la région où Max Wattermaeker vivait. Jamais son nom ne fut mentionné dans un quelconque papier. Heureusement, c'était là la pire humiliation qu'il redoutait. Il espérait que le temps ferait son travail et qu'on parviendrait à l'oublier, lui et cette affaire.

Max sentait parfois le regard incriminant de certains collègues à l'hôpital où il pratiquait. Mais les rumeurs laissant toujours planer le doute sur les certitudes, personne n'osa aller plus loin qu'un jugement de surface. Hector veilla à ce que rien ne transpire, afin d'éviter un accablément inutile.

Les jours passèrent, puis les semaines. Le procès d'Arthur Ebenezer laissa peu à peu la place à d'autres sujets plus ou moins graves de notre société... Jusqu'à ce que l'affaire n'intéresse plus les médias.

Quelques semaines plus tard, le 27 octobre 2002, Max Wattermaeker partit travailler, comme tous les jours. Le quotidien avait repris ses marques. Le chambardement touchait à sa fin.

De façon routinière, il s'installa derrière son bureau, et éplucha le courrier qui lui était destiné. Derrière lui, la cafetière émettait un doux ronflement et les arômes d'un café brésilien embaumaient l'espace.

Rapports d'autopsie, notes internes, planning des consultations... Tout était calibré pour que cette journée soit comme les autres.

Max se versa une tasse de café. Il se rassit en laissant ses narines survoler les fragrances qui se dispersaient en volutes agréables. Il but une gorgée. Le médecin en apprécia toutes les saveurs. Comme si le nectar coulant dans sa gorge était la meilleure chose qu'il avait bue de toute son existence. Après les événements qui avaient considérablement bousculé sa vie, le désignant comme le bouc émissaire idéal, profiter des bon côtés de l'existence était devenu un cadeau de chaque instant.

Le téléphone sonna, brisant une sérénité éphémère.

— Docteur Wattermaker, j'écoute.

— Bonjour, docteur, secrétariat du professeur Kalio.

— Oui ?

— Le professeur souhaiterait vous voir. Êtes-vous disponible ?

— Vous voulez dire... maintenant ?

— Oui, le professeur souhaiterait s'entretenir avec vous urgemment.

Machinalement, Max observa sa tasse de café fumant, cherchant désespérément à recouvrer cette sensation de quiétude.

— Oui, j'arrive, dit-il.

— Merci, docteur.

La secrétaire raccrocha.

Le directeur de l'Institut n'avait pas pour habitude de convoquer ses médecins. Les réunions étaient organisées pour la transmission d'informations, de nouvelles circulaires ou de réformes. Mais il était très rare que le professeur Kalio, qui de par sa fonction était un homme hautement sollicité, communique directement avec son personnel.

Max ne finit pas son café. Il réajusta sa blouse et se rendit dans la partie du bâtiment où se tenaient les bureaux.

Le secrétariat le fit patienter un quart d'heure. Quinze longues minutes durant lesquelles Max se demanda à quelle sauce il serait dévoré. Car il en était certain, il n'était pas là pour recevoir l'Oscar du meilleur chirurgien. Pourquoi l'avoir convoqué si la situation était dénuée de gravité...

Enfin le professeur apparut, passant devant Max sans daigner le regarder, concentré sur un tas de documents qu'il remit au secrétariat. Puis il passa de nouveau devant lui et poursuivit sa route.

Quelques minutes plus tard, le téléphone du secrétariat retentit. L'assistante acquiesça et raccrocha. Puis elle s'adressa à Max de son bureau.

— Docteur Wattermaeker. Le professeur Kalio vous attend.

— Merci, répondit-il en se dirigeant vers le fond du couloir.

Il frappa deux coups discrets sur la porte et une voix rauque le somma d'entrer.

Max se présenta devant son directeur avec les politesses d'usages, qui malgré tous les codes de déontologie, ne lui furent pas retournées.

— Asseyez-vous, dit Kalio en désignant le fauteuil d'un hochement du menton.

Max s'exécuta.

« Je suis assez pris et le temps n'est malheureusement pas un luxe que je peux m'offrir, poursuivit-il. J'irai donc droit au but. »

Le légiste s'enfonça dans le fauteuil. L'entrée en matière n'était pas de bon augure.

« Suite à l'affaire qui vous a uni à l'enquête sur Arthur Ebenezer, de nombreux mécontentements et questions me sont remontés aux oreilles. Et je vous passe la publicité dont l'Institut fait les frais depuis quelques mois. »

Malgré l'introduction, Max parvint à se détendre. Il devinait la suite.

« Aussi, je ne saurais trop vous conseiller d'opter pour un nouvel établissement. Un centre où personne ne vous connaît et où l'affaire n'a pas encore éclaboussé la région qui vous accueillerait. »

Max acquiesça. Kalio s'attendait à une réaction mais il n'en fut rien.

« Ce n'est pas dirigé contre vous, docteur Wattermaecker, mais l'ambiance devient déplorable au sein de l'équipe de mes collaborateurs. J'ai préféré laisser couler l'eau sous les ponts durant quelque temps, mais je suis harcelé non seulement par le personnel, mais aussi par les médias qui cherchent à tout prix à me soutirer des informations vous concernant. »

— Ah oui ?

Enfin une réaction.

« Dans ce cas, pourquoi ne m'avez-vous pas livré aux prédateurs... professeur ? »

— Parce que je n'ai pas vocation à cautionner la délation.

— Sans parler de la mauvaise publicité dont votre établissement pourrait souffrir. Vous avez donc préféré m'indiquer la sortie. En d'autres mots me sacrifier...

— Non, docteur, répondit sereinement Kalio, toujours aussi impassible. Je vous suggère de postuler ailleurs. Pour votre bien-être futur.

— Ai-je le choix ?

Kalio attrapa ses petites lunettes rondes et les frotta délicatement avec un chiffon sorti de son étui.

— Non docteur. Je ne peux décemment pas vous garder. Comprenez-le. Toutefois je suis prêt à vous rédiger une lettre de recommandation pour...

— J'en ai rien à foutre de votre lettre ! répliqua Max avec une sorte de calme agressivité. Vous me foutez à la porte pour vous protéger de rumeurs qui pourraient entacher votre réputation. Et tout ça au détriment d'une carrière. Bel exemple.

— N'aggravez pas votre situation, Watter...

— Et en plus il faudrait que je baisse la tête en vous disant merci ? C'est peut-être ce que vous attendez non ?

— Docteur...

— Laissez tomber, jeta Max en se levant. Vous êtes un vendu.

— Comment osez-vous ? s'insurgea le professeur.

Max sembla amusé.

— Que je n'entende pas de voix derrière moi. Je serais capable de revenir sur mes pas pour vous coller la trempe de votre vie. Adieu, salopard...

Kalio ne répliqua pas. Son statut si souvent craint ne lui conférant aucune certitude quant à sa résistance physique, il préféra ranger un courage en kit au fond de ses poches. Max ouvrit la porte et, sans se retourner, conclut l'entretien :

« Vous qui n'aimez pas la publicité, professeur, je m'engage à vous en faire en quantité surprenante. Vous devrez répondre de votre décision devant le conseil des médecins, des médias et d'une action en

justice que je vais entreprendre à votre rencontre... »

Puis il quitta la pièce, laissant derrière lui un homme souriant, certain qu'il ne serait aucunement inquiété par des menaces de bas étage. Max le savait aussi bien que lui. Le vieux était intouchable. Mais la tonalité de ces mots sans saveur fut un soulagement de première nécessité...

Max ne passa que très peu de temps à vider son bureau. Il n'était pas de ceux qui font de leur espace de travail un avatar de leur foyer. Les tableaux, décorations inutiles et photos de famille n'avaient jamais fait parti du décorum. Au début de sa carrière, Max avait simplement fait suivre une cafetière qu'il avait disposée sur le meuble haut, derrière son fauteuil.

Le bureau était resté certes impersonnel, mais au moins il n'eut pas la corvée de le vider ce jour-là.

En fin de matinée, il avait plié bagages, était passé au bureau de l'administration et avait quitté les lieux. Il préféra ne pas rentrer chez lui. D'ailleurs, où allait-il aller ? Qu'allait-il dire à Hélène ? Comment lui avouer, non sans une certaine honte, qu'il venait de perdre son emploi ?

Oh ! elle serait compréhensive, cela ne faisait aucun doute. Révoltée, elle l'aiderait même à combattre l'injustice et monter un dossier pour attaquer l'Institut. Mais c'était un combat qu'il n'avait pas envie de mener.

La descente aux enfers venait de commencer.

Il erra dans les rues de Lyon de longues heures. Il acheta une bière dans une épicerie de quartier qu'il descendit en moins de cinq minutes. Elle lui fit tourner la tête. À tel point qu'il décida d'en acheter une autre. Il se promena dans un état second pendant une partie de l'après-midi.

Puis il décida de rentrer chez lui. Arpenter les grandes artères de la ville lumière n'éclairerait en rien des horizons déjà plongés dans l'obscurité.

Après avoir pris son mal en patience dans les bouchons usuels, il entra la voiture dans le garage. Il poussa la porte de chez lui. En regardant l'horloge du four, il s'aperçut qu'il avait traîné plus longtemps qu'il ne l'aurait pensé.

— Tu es rentré ? demanda une voix à travers la maison.

Il ne répondit pas. Conscient qu'une sérieuse conversation les attendait Hélène et lui, il préféra ne pas dévoiler son état par une élocution chevrotante mal contrôlée.

Il quitta son blouson et rejoignit sa femme dans le salon. À la mine déconfite qu'il présenta en passant le seuil, Hélène comprit que son rôle serait primordial quant à l'ambiance de la soirée.

Avant d'entamer la conversation, Hélène partit border Terence, qui avait déjà soupé depuis une heure. Pour une fois, le garçon n'avait pas discuté la décision du soir, et avait même embrassé son père avec euphorie avant de disparaître dans les escaliers.

Max attendit.

Hélène redescendit, tamisa les lumières et s'installa sur le canapé, à côté de son époux. Pas de vin, pas de cheminée, pas de plats traiteurs attendant d'être dévorés...

Hélène resta silencieuse, préférant laisser l'ouverture de la conversation à son mari, dès qu'il s'y résoudrait.

— J'ai plus de boulot, annonça-t-il doucement.

Hélène se contenta de lever les sourcils. En une demi-seconde, elle comprit ce qui s'était passé. Elle repensa aux semaines précédentes. L'arrestation du taxidermiste, le procès à Paris, le témoignage honnête d'un homme honnête, la délibération de justice, la colère des uns, l'anéantissement des autres... Un médecin légiste qui rentre chez lui le cœur lourd, et que l'on vient de remercier pour avoir commis l'erreur de loyauté envers lui-même et tout un système... L'affaire avait fait du bruit, et se débarrasser du pion embarrassant était inévitable pour éviter le scandale...

Elle glissa la main droite dans ses cheveux et tira son visage jusqu'à sa poitrine. Il se laissa guider.

— Rien n'est dramatique, dit-elle. Nous avons de l'argent de côté et tu vas rapidement trouver une place ailleurs.

Il acquiesça.

— Tu sais, ce n'est pas le fait d'avoir été viré qui me chagrine, dit-il. Je peux rebondir. C'est juste que... que nous appartenons à un système en constante défaillance. Les mauvais ont toujours de bonnes raisons de l'être et les bons sont punis... J'ai la gerbe. Tout ce qui se passe dans ce putain de monde me colle la nausée du matin au soir. On part complètement à la dérive. Plus personne n'est en sécurité. Les valeurs les plus fondamentales sont bafouées sous couvert d'ouverture à la tolérance. Moi, j'en peux plus de tout ça... Je ne trouve plus ma place dans mon propre pays. Je ne sais plus qui valide les lois, qui les rédige, pour qui elles sont appliquées. Je suis paumé... Complètement paumé.

Hélène le serra plus fort. Elle le savait robuste et restait persuadée que ses faiblesses ne dureraient jamais. Mais elle se devait d'être là. Un pilier a toujours besoin de fondations solides pour tenir.

Plus tard, Hélène commanda deux pizzas. Max était dans la cuisine et servait deux verres de Martini. Le temps de prendre sa douche et les glaçons auraient fondu.

Max redescendit de la salle de bains, peignoir sur le dos. Alors qu'il

se séchait, il avait entendu la sonnerie de la porte retentir. Le livreur était passé.

Arrivé dans la cuisine, il attrapa les deux verres et se dirigea dans le salon. Le Martini éclaboussa le plancher et le verre se brisa, répandant des centaines d'étoiles coupantes sur le sol.

Vision de cauchemar.

Hélène était debout, le visage tuméfié, ensanglanté. Son corps nu présentait déjà de nombreuses lésions. L'étouffant de son avant-bras musclé aux veines saillantes, Arthur Ebenezer dressait sous son cou la lame acérée d'un couteau de cuisine. Hélène sanglotait, paralysée d'effroi. Son tortionnaire, collé à son dos comme une sangsue affamée, défia Max de son regard acier.

— Que... Lâchez-la, putain de merde !

Le taxidermiste répondit par la négative.

« Elle ne vous a rien fait, lâchez-la, je vous en prie. »

— C'est hors de question, répondit Ebenezer d'une voix sortie des ténèbres.

Max approcha d'un pas et cessa son ascension alors qu'Ebenezer resserrait l'étreinte autour de la gorge d'Hélène.

— S'il vous plaît..., implora Max les yeux inondés de larmes. Je vous en prie. C'est à moi que vous en voulez. C'est moi qui ai témoigné. Pas elle...

De la main qui lui enserrait le cou, Ebenezer attrapa fermement le sein gauche d'Hélène. Il joua quelques secondes avec puis l'écarta légèrement vers l'extérieur.

Max tendit la main droite devant lui.

— Non.

Ebenezer promena la lame tout autour du sein qu'il tenait en otage et posa la pointe juste au-dessus. Il piqua légèrement la peau, arrachant un cri de douleur à sa victime.

— Non, ne faites pas ça, conjura de nouveau Max.

— Approche, ordonna le taxidermiste.

Max obéit. Il fit trois pas.

« Encore. »

Deux pas de plus.

« Encore, connard. »

Un dernier pas...

Ebenezer frappa Max au visage avec la crosse du couteau, si fort qu'il voltigea en arrière pour s'effondrer sur le plancher, contre la commode. La bouche en sang, il s'assit sans quitter l'assassin des yeux.

Ebenezer fit pivoter Hélène, la maintenant par les cheveux, et la cambra en arrière pour la coucher sur le dossier du canapé. Offerte à lui, elle ne chercha pas à se défendre. Elle hurla. Max allait se relever mais se ravisa alors qu'Ebenezer plaçait le couteau entre les jambes

d'Hélène.

— OK, je me rassois ! cria Max joignant le geste à la parole. Ne lui faites rien, j'obéis...

Arthur Ebenezer esquissa un léger rictus. Il regarda longuement le pauvre docteur, ramené au rang de simple condamné, comme lui-même l'avait été quelques semaines auparavant.

Il gratifia son ennemi d'un reniflement qui en disait long sur le respect qu'il lui témoignait. Ebenezer écarta le couteau d'Hélène, ramena la lame derrière lui, puis dans un large sourire – qui accompagna le dernier cri de Max – frappa de toutes ses forces dans le pubis. La lame pénétra dans les chairs et l'assassin tritura le manche en dizaines de mouvements pour creuser un sillon qui lui ouvrirait le chemin des intestins.

Max tenta de se relever, il trébucha. Les pleurs, noyés au milieu des hurlements, n'atténuèrent en rien la détermination du bourreau. Le travail avait commencé. Il devait finir.

La lame découpa le sexe d'Hélène et glissa jusqu'au nombril. D'ignobles filets sanguinolents s'échappèrent des lacérations. Ebenezer réunit toutes ses forces pour poursuivre l'ouverture dans le sens ascendant.

Hélène ne hurlait plus. Ses cris, étouffés par l'afflux de sang dans sa gorge, l'empêchaient de respirer.

Max se jeta à cœur perdu sur le tueur, le percutant de plein fouet. Ebenezer perdit légèrement l'équilibre mais ne cilla pas. Pire, il se servit de l'élan de Max pour l'envoyer contre la vitrine où les miniatures de parfum d'Hélène étaient exposées.

Le médecin fit exploser les vitres, brisant l'armature en bois, puis s'écrasa sur les débris de verre.

Ebenezer reprit son rituel. Il enfonça la lame sous le sein droit d'Hélène et déchira la peau jusqu'à rejoindre l'entaille du bas-ventre. Il réitéra symétriquement le geste. Il planta le couteau dans le coussin du canapé et fit entrer ses doigts dans les fissures qu'il venait de découper. Il saisit la chair de chaque côté et arracha la peau comme s'il ouvrait une fenêtre. La cage thoracique d'Hélène lui apparut et ses viscères commencèrent à glisser pour éclater sur le sol.

Max se releva tant bien que mal, désorienté. Le sang lui couvrait la vue. Des centaines d'entailles lui arrachant mille douleurs, il tenta d'en faire abstraction. Il se retourna et vit le corps d'une femme sans vie. Même s'il sut, au moment même où il la vit devant lui éviscérée, qu'elle était déjà morte, il ne put s'empêcher de vouloir la sauver... Il se jeta sur Ebenezer et parvint cette fois à le déséquilibrer. Ils roulèrent ensemble au-dessus du dossier du canapé et retombèrent de l'autre côté, fracassant la table basse. Le corps d'Hélène glissa lentement et s'affala sur les boyaux qui jonchaient le plancher.

Ebenezer se releva le premier. Max se mit à quatre pattes, cherchant désespérément un meuble de secours qui lui permettrait de se relever. Ebenezer saisit le tisonnier de la cheminée, celui qui ressemblait vaguement à un pied-de-biche. Il porta l'objet derrière lui et frappa de toutes ses forces. L'acier s'enfonça avec puissance dans le bas du dos de Max, lui arrachant un hurlement strident. Ebenezer tira le tisonnier à lui, emmenant un amas de chair et de sang qui éclaboussèrent le plancher. La brute recommença. Il frappa de nouveau de toutes ses forces et un craquement osseux résonna alors que le métal pénétrait plus profond dans la plaie.

Max s'effondra.

Ebenezer s'empara du couteau qu'il avait planté sur le dossier du canapé, puis s'assit sur les cuisses de Max. De la main gauche, il attrapa ses cheveux et lui tira la tête en arrière. De la droite, il planta et enfonça la lame dans les reins aussi loin que sa force le lui permit.

Max hurla. Ses dernières forces ayant disparu, il abandonna tout espoir de se défendre et de survivre.

Le coup suivant déchira le muscle du grand dorsal. Le troisième lacéra l'ilio-costal du thorax. Max ne sentait plus la douleur. Ebenezer eut beau frapper à dix reprises, aucune sensation ne vint ajouter à la souffrance du médecin.

L'assassin repoussa avec violence la tête de sa victime, qui tapa contre le plancher. Max se laissait partir, lentement, inéluctablement. La vision brouillée, il attendait patiemment que le voile terne de la mort vienne obscurcir les dernières images de sa vie. Il pourrait ainsi rejoindre son épouse et abandonner tout regret et toute culpabilité.

Soudain, une voix fluette se fit entendre. Max trouva la force de lever les yeux. Sur la dernière marche des escaliers se tenait Terence, un tracteur en plastique à la main. L'enfant, derrière de petits yeux fatigués, regardait le massacre depuis son observatoire. Pas de compréhension possible, pas de réaction envisageable.

Ebenezer se releva, lentement. Le guépard était prêt à bondir si la proie en valait la peine. Le garçon était immobile. Le prédateur attendait le signal, l'instant... Max gisait sur le sol, trempant dans une flaque de sang que même l'éponge du peignoir n'avait résorbé. Il aurait voulu réagir. Pouvoir réunir ses dernières forces et sauver son fils. Jamais il ne le put.

Terence laissa échapper le tracteur qui dégringola les marches dans un vacarme assourdissant. Ebenezer se rua vers la rampe, plus rapide que le fracas du jouet. Il grimpa les marches quatre à quatre et crocheta le cou du garçonnet pour le soulever de terre. Vingt kilos tout au plus. Que cela représentait-il face aux nerfs et à la détermination d'un colosse aux instincts primitifs ?

Il tendit l'enfant dans le vide au-dessus de la rambarde comme un

trophée, prenant soin qu'il fût à la vue de son père. Max n'eut pas la force de crier. Derrière le voile de ses yeux, il ne put que distinguer la lame ressortir par le ventre de son fils. Ebenezer avait frappé si fort que le corps chétif de l'enfant fut traversé en une seule impulsion. Pas de cri de sa part. Juste quelques spasmes nerveux. L'enfant était déjà avec sa mère, hors de ce monde.

Avant de se laisser partir à l'abandon, Max entendit d'étranges résonances. Celles de coups de feu tirés depuis la porte d'entrée. Il vit les impacts creuser le corps d'Ebenezer... Six fois... Dix fois... Le sang gicla comme sorti d'une fontaine. L'assassin lâcha prise et le corps de Terence tomba trois mètres en dessous, s'écrasant sur le sol du salon. Ebenezer vacilla et la dernière balle à l'atteindre dans la poitrine eut raison de lui. À son tour, il passa par-dessus la rampe. Max ne vit pas sa chute.

Avant de perdre connaissance, Hector Prollox apparut devant lui, agenouillé et scandant les ordres d'urgence.

Derrière lui, Michel Bozinsky aidait au déploiement des hommes.

Hector saisit la main de Max et lui caressa les cheveux.

— Tiens le coup, mon pote, c'est terminé.

Max aurait voulu répondre, lui demander de le laisser mourir. Mais il en fut incapable.

« On va te tirer de là... Le cauchemar est terminé. Je suis là... Je suis là... »

Le voile terne s'assombrit encore, jusqu'à ce que la vision de Max laisse place aux ténèbres. Il se laissa partir...

CHAPITRE VINGT-DEUX

Conclusion à l'Introduction

« Dans la vie, quand on pense le dernier acte arrivé, on s'aperçoit souvent que la pièce ne se comprend pas dans son épilogue. »

Richard Joly

Mon arme est baissée vers le bas... D'ailleurs, quelle arme ? Je ne suis même pas armé. Mis à part le Beretta de Bozinsky pointé sur notre illustre inconnu en costume satiné, personne ne possède la moindre artillerie.

Les bobines 8 mm de ces dix dernières années viennent de repasser un bien triste film sur l'écran terne et usé de ma vie. Tout me revient. Quelques bribes m'échappent peut-être encore, mais tout ce que je dois me rappeler, c'est-à-dire l'essentiel, est ancré à jamais dans mon cerveau, comme une image indélébile.

J'avais tout oublié dans les moindres détails. Jusqu'à l'accablante vérité.

En face de moi, trois hommes. Trois amis. Trois personnages en souffrance. Hector, qui tente désespérément de me tendre une main que je ne suis même pas en mesure d'attraper. Michel Bozinsky, pauvre diable tiraillé entre une conscience professionnelle mise à rude épreuve, et le respect impartial de protocoles judiciaires et déontologiques. Enfin, ce vieux docteur Montard. Grand chirurgien à la renommée anthologique, resté près de moi depuis le début du cauchemar. Moi qui croyais avoir échangé avec lui de longs discours médicaux sur le sort virtuel d'un ami... sans même me rendre compte que le diagnostic me concernait...

— Max, commence-t-il avec une agréable douceur dans la voix, êtes-vous enclin à m'écouter à présent ?

Bien sûr, je suis enclin à tout. Même si je pense connaître les grandes lignes des informations qui vont suivre, je ne peux m'empêcher d'en entendre la confirmation.

J'acquiesce.

« Très bien, poursuit-il. Il y a dix ans, le 27 octobre 2002, votre famille et vous avez été agressés dans votre maison de Pélussin. Arthur

Ebenezer, que l'on nommait à l'époque le taxidermiste, s'est évadé de l'IAPL. Après avoir grièvement blessé un infirmier, il s'est faufilé au travers des mailles du filet et a pu échapper à la police quelques heures. »

Même si je ne l'ai pas vécu, je me l'imagine assez facilement.

« Personne n'est en mesure d'anticiper les réactions psychiques de ce genre de pathologie. Dans la tête d'Ebenezer, cela dû être difficile de faire la part des choses. Dans la tourmente, il a dû faire l'amalgame de tous les événements des mois précédents. Ce qui l'a conduit à vous. »

— Pourquoi à moi ? ne puis-je m'empêcher de l'interrompre.

— Je ne sais pas. Le procès, le témoignage, le temps passé à vous dévisager, l'association faite entre vous et son incarcération. Impossible de vous donner les raisons exactes. Toujours est-il qu'il a focalisé son esprit sur vous et, ce soir-là, il ne voulait personne d'autre.

— Je connais la suite.

— Pas tout à fait, contredit le médecin. La police est arrivée juste à temps pour vous secourir. Malheureusement pas assez vite pour sauver les vôtres. Vous souvenez-vous de ce qui est arrivé à votre famille, Max ?

Je réponds par l'affirmative d'un signe de tête.

« Après avoir assassiné votre femme, après vous avoir lacéré le dos à coups de couteau, il s'en est pris à votre fils. Hector, Michel et une escouade de police sont arrivés et ont fait feu. Arthur Ebenezer a été tué. »

L'homme au costard, qui jusque ici assistait à la réunion de famille, commence à intégrer l'histoire. Sa tête fait de légers mouvements et je comprends qu'il comprend. Il commence à deviner son rôle dans cette sinistre saga.

« Vous êtes tombé dans le coma, continue Montard. Nous vous avons fait évacuer en urgence à l'hôpital de Lyon Sud. Je me suis acharné plus de douze heures sur vous en salle d'opération. J'ai failli vous perdre à deux reprises. Une hémorragie et un arrêt cardiaque. Mais vous êtes revenu. La réanimation a été longue et votre réveil douloureux. Hector et Delhia Prollox ont veillé sur vous de longues semaines. »

Je tourne difficilement la tête vers Hector. Je ne parviens pas à le gratifier de la moindre reconnaissance, de la moindre émotion. Pour moi, il est presque fautif. Quelle ingratitude ! Je le sais, pourtant je n'éprouve aucun remords.

Boz est toujours face à son suspect. Il ne brusque rien. Il attend sagement les consignes d'Hector, qui dépendent elles-mêmes, je suppose, de celles du docteur Montard.

Et moi je me regarde. J'admire ce corps inerte qu'est le mien. La voici donc la réalité. Tous ces rêves qui m'encombrent l'esprit depuis des mois n'en ont jamais été. Le réveil en salle de réanimation, la douleur ressentie lors de l'agression irréaliste d'Hector... Tout cela n'a jamais existé. Ces sensations, c'est moi qui les ai ressenties, qui les ai vécues...

Je suis dans ce fauteuil depuis le début. Hector n'a jamais été attaqué, il n'a jamais perdu l'usage de ses jambes. J'ai transposé mon traumatisme sur sa vie à lui...

Je suis incapable de bouger le moindre membre. Seule ma tête peut encore pivoter très légèrement. Je ne suis même plus maître de mes organes. Le respirateur artificiel intégré à mon fauteuil insuffle l'oxygène dans mes poumons. Je ne peux pas respirer seul. Mes jambes sont comme deux poids morts impossibles à dissocier du coussin de cuir qui les soutient. Mes bras, attachés aux rampes de l'armature, ne font plus partie de moi. Ils sont là, c'est tout. La paille mâchouillée à disposition de ma bouche est un parasite indissociable de la seule possibilité de liberté qu'il me reste. Elle active les mouvements du fauteuil par un simple contrôle buccal...

Je ne ressens plus rien. Ni sensation, ni imperceptible espoir... Peut-être une douleur. Celle que l'on appelle sans doute douleur fantôme... Que me reste-t-il à présent ? Que me reste-t-il ?

— Max, tu es avec nous ? intervient Hector.

— Oui, je suis là, je réponds. Poursuivez vos explications...

Hector donne le signal à Montard.

— Durant vos premiers jours de convalescence, vous avez présenté d'étranges symptômes. Lors de nos contrôles journaliers, certaines réactions psychologiques ne s'accordaient pas. Tantôt vous sembliez tout à fait conscient de votre état, tantôt vous vous enfoncez dans le déni par des changements radicaux d'humeur, voire de personnalité.

Enfin des informations dont j'ignore l'existence.

« Avec une poignée de confrères, nous avons organisé de nombreuses réunions pour étudier de plus près vos pathologies. Nous avons très vite soupçonné une dissociation de la personnalité avec développement caractériel dominant pour le nouveau Max, le personnage que vous vous étiez créé... »

— Vous parlez de schizophrénie, docteur ? demandé-je, plus attentif que précédemment.

— Pas vraiment. Plutôt une résultante du choc. Une conséquence de votre traumatisme. Nous avons établi le traitement adéquat qui s'est révélé positif... Jusqu'à ce que persuadés de notre réussite, nous perdions le contrôle.

— Le contrôle de quoi ?

— Le contrôle de la personnalité qui s'était mise en sommeil. Celle

qui s'était développée. Celle dont vous êtes tributaire depuis quelques mois et qui vous a éloigné de toute forme de réalité...

— Comment avez-vous perdu le contrôle, bon Dieu ? fulminé-je. Comment est-ce possible ? J'étais dans votre hôpital ! Un patient cloué dans un putain de lit incapable de bouger le petit doigt ! Comment l'expliquez-vous ?

Montard jette un œil vers Hector. Il attend un soutien mais le lieutenant ne le dédouane d'aucune responsabilité.

— Parce que nous vous avons laissé sortir...

Vérité lourde et tragique pour un destin déjà effacé.

Quelle pire tragédie pour un homme que de constater qu'il est tout sauf ce qu'il croit être...

« Avec l'aide des services sociaux, vous avez été installé dans un logement spécialisé situé à deux pas de l'hôpital, continue Montard. Une sorte de résidence de convalescence. Ces appartements sont généralement utilisés à des fins précises. Dans votre cas, une observation continue était indispensable. Mais pour de meilleurs résultats, il vous fallait être convaincu de votre totale liberté et d'un minimum d'autonomie. »

— J'ai donc habité dans ce grand loft... (que je croyais être celui d'Hector).

— Et vous y habitez toujours...

— Et ma maison. Qu'est-elle devenue ?

— Rien. Elle est toujours sous scellés et n'attend que votre permission pour être vendue.

— Évidemment il m'est impossible de rentrer chez moi.

— Si, vous le pourriez. Il suffirait de la mettre aux normes pour votre handicap... Mais il me semble que ce n'est pas pour demain.

— Pourquoi ça ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Vous êtes trop... comment dire...

— Atteint ? Perturbé ?

— Soyons honnêtes : oui.

Les vérités ne sont pas toujours bonnes à dire en effet.

— Et à quoi rime toute cette mise en scène ? demandé-je en examinant mon environnement.

— À ta sortie de l'hôpital, tu t'es refermé comme une huître, intervient Hector. Après t'avoir placé sous tutelle, nous étions...

— Vous m'avez placé sous tutelle ? De quel droit ?

— Nous n'avions pas le choix. Entre les soins, les démarches administratives et tout le reste, il nous a fallu agir à ta place... Nous avons géré ta vie pendant des mois... Espérant que tout rentrerait dans l'ordre une fois que tu serais d'équerre.

Le choc. Encore une nouvelle comme celle-là et je fais une crise cardiaque.

« Nous pensions avoir tout anticipé. Que ce soit au niveau de tes finances ou de tes démarches professionnelles, jusqu'à ce que... »

Hector baisse les yeux. Il semble honteux. Comment ce robuste gaillard, qui pourtant a visiblement tout donné pour secourir un vieux copain, arrive-t-il à rougir de honte ? Quel désastre va-t-il encore m'annoncer ?

— Jusqu'à ce que quoi ?

Petit coup d'œil d'Hector vers le docteur Montard, puis :

— Jusqu'à ce nous découvriions qu'un de tes comptes bancaires nous avait échappé.

— Et alors... Où est le problème ?

— Après les événements, les assurances t'ont versé une importante somme d'argent. Ce pognon a été placé directement sur une assurance vie.

— Combien ?

— Combien quoi ?

— Le montant de cette indemnité. Combien ?

— Autour de 270 000 euros il me semble.

Les pièces du puzzle se rassemblent, mais dans un ordre maladroit. La réalité n'était finalement pas si éloignée. Je nage. Je ne sais plus où sont situées les côtes.

— Très bien, je poursuis. Et alors, où est le problème ?

— Ton conseiller bancaire, Frederic Adgian, m'a contacté il y a quelques semaines. Tu te souviens de lui ?

— Sans aucun problème.

— Il nous a fait part de l'existence de cette assurance vie, nous affirmant qu'une partie de cet argent avait disparu. Étant donné que personne ne soupçonnait l'existence de ce compte, et, en l'absence totale de trace de piratage, la banque nous a demandé d'enquêter.

— Et qu'en est-il ressorti ?

— Qu'au lieu de renverser le pays tout entier pour dénicher une piste, je me suis posé la première vraie question. Qui pouvait mieux avoir accès à ce compte que le seul et unique bénéficiaire ?... C'est-à-dire toi.

Nous y sommes. Mais à quoi rime cette mascarade ? Pourquoi cet intérêt si soudain pour mes finances ? Que cherchent-ils à savoir au juste ? Je soupçonne quelque chose de pas très clair.

— Quel est le montant de la somme disparue ? demandé-je alors.

Hector hésite à me donner l'information. Mais il sait qu'il me la doit.

— 250 000 euros.

Boz s'approche lentement de l'homme au costume. Toujours à genoux, il attend les consignes du policier. Boz passe derrière lui et lui enfle les menottes. Une menace neutralisée.

Un œil sur son prisonnier, il peut à présent se concentrer sur notre conversation.

Le docteur Montard fait un pas en avant. Il semble plus décontracté. Il sait que je suis à présent enclin à tout entendre, ayant pris conscience de la situation dans son ensemble.

— Je suis ravi de vous avoir avec nous, poursuit-il. Nous allons démêler ensemble les nœuds de cette pelote de laine.

J'acquiesce. Je ne peux faire que ça.

« Nous pensons savoir ce que représentent ces 250 000 euros. »

Cette fois, il m'intéresse pour de bon.

— Je vous écoute, cessez d'attiser le suspense, docteur.

— Très bien. Cette somme d'argent a échappé à notre vigilance. Et nous pensons qu'elle a servi à payer cet homme, annonce-t-il fièrement en désignant *le costume* de son index pointé.

Mon regard cherche du secours. Boz, puis Hector. Mais aucun d'eux n'intervient. Ils sont en accord avec cette théorie.

— Je ne sais même pas qui est ce type. Tout ce que je sais, c'est qu'il me file depuis des semaines et que je l'ai... Enfin je croyais l'avoir tué... Dans la pièce d'à côté... Il y a moins de dix minutes...

— Les derniers mois de votre vie sont effectivement basés sur des visions, des fantasmes. Dans votre état, vous êtes bien conscient de vos limites, n'est-ce pas ?

Que puis-je répondre à cela ?

« Suite aux examens que nous avons faits sur vous, comme je vous le disais tout à l'heure, nous sommes entrés dans une phase d'observation. Voire d'espionnage, si l'on peut dire... »

— En toute légalité, je suppose...

— Au point où nous en sommes, je crois que la légalité ne veut plus rien dire pour personne. Encore moins pour vous.

— Expliquez-vous.

— Je vais faire une synthèse des éléments que nous avons pu rassembler. Votre cas a été pour nous un cas clinique. Après concertation avec votre famille, nous avons eu le feu vert pour tester sur vous toute une batterie de tests post-traumatiques. Le lieutenant Prollox a vivement souhaité participer à cette expérience non pas par curiosité mal placée, mais par sincère empathie. Avec sa femme Delhia et leurs enfants, ils ont réellement su vous porter à bout de bras pour obtenir votre guérison mentale.

— Poursuivez ! m'impatienté-je.

— Lorsque vous avez commencé à développer cette nouvelle personnalité, nous vous avons donc administré un traitement.

Traitement qui pour le corps médical a très bien fonctionné.

— C'était quoi ces personnalités ?

— Eh bien, il y avait le Max Wattermaecker que nous connaissions tous. Celui qui venait de subir le choc d'une vie. Le Max détruit, effondré. Celui que nous tentions désespérément de ramener à la vie. Et puis il y avait l'autre Max. Celui qui avait accepté sa condition. Celui qui voulait sortir de l'hôpital. Celui qui avait des projets. Max le colérique, le Max que nous ne connaissions pas. Presque mauvais dans ses paroles et ses intentions. Puis le traitement a fait son petit effet, ce qui nous a permis d'autoriser une sortie prématurée certes, mais aussi l'observation d'un cas inédit dans un institut tel que le nôtre.

Un rat de laboratoire. Ces fumiers ont fait de moi un putain de rat de laboratoire. Jusqu'où sont-ils allés ?

« Vous avez quitté l'hôpital pour intégrer votre nouveau loft. Mais nous n'avions pas conscience de notre erreur. Ce n'est pas le Max que nous connaissions que nous avons laissé sortir, mais son avatar. Le mauvais Max... Un Max libre de ses mouvements si je puis dire. »

— Le mauvais Max ? Vous voulez dire que...

— Que c'est ton autre putain de personnalité qui a pris le dessus et qu'on n'a rien vu venir ! réplique Hector la voix tremblante de colère.

Colère par rapport à mes actes ? Colère de son propre échec ? Colère de culpabilité ? Je le laisse à ses démons. Seule la vérité m'importe à présent.

— Hector a raison, confirme Montard. Notre observation n'avait pour seul et unique but que votre guérison. Rien de plus. Mais pour cela il nous a fallu déployer d'autres moyens. Téléphone sur écoute, mails vocaux transférés sur nos bases de données, suivi de vos déplacements, et j'en passe. Nous avons travaillé consciencieusement sur ce projet jusqu'à ce fameux coup de fil de votre banquier. Hector a pris le relais.

Mon regard se plante dans celui du lieutenant.

— Tu as ouvert un compte à la Switzerland Active Bank, à Zurich, explique Hector. Nous ignorons encore comment tu t'es débrouillé pour parvenir à un tel prodige. Toujours est-il que tu as fait virer la somme de 250 000 euros de ton assurance vie sur ce compte. Là aussi, la manipulation reste inexplicable pour le banquier. Mais moi, je pense savoir comment tu as fait. Il te restait suffisamment d'argent sur le compte pour t'offrir les services d'un hacker⁹. Il lui a suffi d'intégrer la base de la banque, ordonner les virements et se payer au passage.

— J'ai été capable de tout ça, moi ? ironisé-je.

Je ne vois plus en Hector l'ami de toujours, mais une menace à ma liberté. Pourquoi ai-je le sentiment de me trouver sur le banc des accusés ?

— Plus que ça, répond-il. Ce type avec le beau costume derrière

moi est un professionnel.

— Merci, j'avais deviné.

— Tu ne m'as pas compris. Un professionnel de la gâchette. Et c'est toi qui l'as embauché.

— Moi ? Tu as un sens de la plaisanterie qui n'est plus de mon goût, Hector.

— Pourtant c'est toi qui as ri à notre insu jusqu'à présent. Les 250 000 euros virés à Zurich ont été ensuite déplacés sur un compte off shore, dont l'heureux propriétaire est, je suppose, ce brave monsieur.

— Dans ta logique, tu essaies de me faire croire que j'ai payé un tueur professionnel ? Mais dans quel but ? Tiens, d'ailleurs, je suis curieux de connaître le mobile et surtout le crime... Le seul type que cet enfoiré a essayé de bousiller, c'est moi !

— Non, c'est faux, Max, nous coupe le docteur. L'accident de voiture, vous l'avez inventé.

Il a raison. Comment aurais-je pu conduire une voiture dans mon état ? Jusqu'où me suis-je imaginé cette vie parallèle ?

« Pour résumer, vous êtes vous-même par intermittence. Parfois vous êtes Max Wattermaeker, parfois vous êtes son avatar. Aujourd'hui, en ce moment précis, vous êtes un mélange des deux. C'est la confrontation de vos deux personnalités qui vous plonge dans cette incompréhension. Vous conservez les souvenirs qui vous arrangent. Vous vivez dans votre vie parallèle dans laquelle vous êtes valide et marié, ce qui vous permet d'occulter la réalité. Dans la vraie vie, celle de maintenant, vous êtes aussi l'autre. Le Max accidenté, celui qui a usé de mille stratagèmes pour faire quelque chose de mal... »

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, riposté-je, excédé.

— Tu as embauché un assassin à des fins meurtrières, Max, conclut Hector. Nous ne connaissons pas ton mobile et, pire encore, nous ne connaissons pas la victime. Car nous en sommes certains, tu as fait quelque chose de terrible. Aide-nous, il n'est peut-être pas trop tard. Nous sommes peut-être intervenus à temps. Avant que tu ne commettes l'irréparable.

— Mais putain de merde, je suis dans un fauteuil ! Que veux-tu que je sois capable de faire ?? Vous affirmez que le taxidermiste est mort. Très bien. Mais moi, je reste persuadé d'une machination contre moi et la clé, c'est ce connard à genoux. C'est lui qu'il faut cuisiner ! Pas moi !

Hector se tourne et échange un regard consterné avec Boz. Je suis curieux de savoir ce que je leur inspire. Mépris ? Pitié ? Quel intérêt de savoir finalement ?

« Je ne sais pas si cette enquête que j'ai menée est réelle ou pas,

mais, dans celle-ci, il y avait Richard Kellen du Quai des Orfèvres. Appelez-le. »

— Nous l'avons déjà contacté, dit Hector. En effet, tu l'as appelé mais jamais il n'a pu te donner les informations que tu cherchais.

— Mais le greffe, les cartes postales, Pascal le gardien...

— Dans ton esprit, tout ça. Les preuves sont toujours sous scellés mais il est interdit d'y avoir accès sans autorisation d'une autorité compétente.

— Les citations, Hector ! J'ai peut-être une piste. Toutes les citations sont ponctuées par le nom d'un auteur. Pas celui de la citation mais celui d'un personnage de cinéma. C'est comme si tout tournait autour de moi... Le cinéma. Mon boulot avec ma maison de production ! Convienens-en, merde !

— Il n'y a jamais eu de société de production, s'immisce Montard.

— Qu'en savez-vous ?

— Lors de vos visites à l'hôpital, je vous ai placé sous hypnose à plusieurs reprises. C'est dans cet état second que nous avons compris ce que vous étiez en train d'accomplir. Vous avez parlé de TerHel Prod. Mais rendez-vous à l'évidence, Max. Elle n'a jamais existé.

— Comment est-ce possible ? J'ai les papiers à la maison.

— Vous croyez l'avoir créée. Vous êtes dans un fauteuil depuis dix ans. Vous avez été agressé alors que vous occupiez toujours votre emploi de médecin légiste. TerHel Prod n'a été qu'une couverture de votre esprit pour justifier votre absence sur les scènes de crime. Vous avez tout inventé de A à Z.

— Et les cartes postales ? Les noms ! Comment expliquez-vous ça ?

— Il n'y a jamais eu de noms différents, dit Hector. Les noms d'auteurs sont tout à fait en phase avec les écrits. C'est toi qui as tissé ces liens. C'est toi qui as décidé d'attribuer aux cartes postales des noms de personnages fictifs. Je les connais ces cartes et, crois-moi, je les ai étudiées assez longtemps pour savoir de quoi je parle.

Ce que je vis est totalement irréel. Tout ce qui a fait ma vie pendant dix ans n'est que pure invention. Rien n'est vrai, rien n'est exact.

— Vous avez tout inventé, reprend le docteur. La maison de production, votre vie maritale, votre voyage à Paris... Tout. Les seules choses vraies dans cette histoire sont les 250 000 euros virés sur un compte étranger, la présence d'un tueur à gages et ce que vous avez fait lorsque vous étiez hors de notre contrôle. Pour justifier votre vision des choses, vous avez même inversé votre situation avec celle de votre ami Hector. Vous avez fait de lui le tétraplégique que vous êtes, et vous avez inversé la mort de votre famille avec la sienne.

— Pourquoi ? Pourquoi j'aurais fait ça...

La réponse de Montard m'effleure l'esprit, je l'entends comme dans un écho lointain.

— Parce que inconsciemment vous l'estimez responsable de ce qui s'est passé. C'était lui le flic et il est arrivé trop tard.

— Et... Le banquier... Je lui ai parlé au banquier...

— En effet. Tout comme nous, il cherchait cette grosse somme. La réalité s'est mélangée par bribes à la virtualité. Vous avez conçu un personnage mauvais qui a pris le pas sur vous. Il est temps de l'abandonner, de le faire mourir pour libérer vos souvenirs et nous guider. Max, vous êtes votre propre ménègme...

Que vous arriverait-il si vous appreniez que toute votre vie est une foutue imposture ? Comment réagiriez-vous à l'annonce de votre inexistence ? Moi, je vous l'avoue, je n'ai la réponse ni pour l'une ni pour l'autre...

— Ménègme ?...

— Oui, un ménègme. Un double négatif de vous-même...

— Max, regarde-moi, jappe Hector en s'accrochant aux accoudoirs du fauteuil. Maintenant il va falloir que tu nous aides. Durant ton état second, tu as payé les services d'un tueur à gages. Je veux savoir pourquoi. Fais abstraction de toute cette affaire sordide. Balaye les dix dernières années de ta vie en te disant que presque rien n'est vrai. Si tu te retrouves, Max, je te promets de t'accompagner pour la suite. Je serai là comme je l'ai toujours été. Mais aide-moi. Chasse ce deuxième homme en toi ! Impose-toi !

Je reste groggy. L'homme au costume sourit. Il est fichu, il le sait. Il est tombé dans un piège d'amateur. Cette situation n'était pas prévue. Ce type que je pensais avoir tué dix minutes plus tôt était en fait un demi-souvenir de mon esprit... Voilà, cela me revient... Je mets le doigt dessus.

Une décharge envahit mon cerveau. La douleur est démesurée. Un combat acharné s'opère entre deux entités que je n'identifie pas... J'ai mal. Je ne supporte pas la douleur.

Tout se brouille autour de moi. Hector me gifle car je perds pied.

Max le mauvais me prend par la gorge. Ses doigts acérés comme des serres d'aigle pénètrent ma chair. La pression est trop forte, mon sang ne circule plus.

Je réunis toutes mes forces, mes derniers instincts les plus basiques. Je dois me défendre, je dois le tuer. Il est fort, mais je dois l'être davantage.

Je me lève, le fauteuil ne me retient plus... Je suis libre de cette armure de métal. À mon tour, je lui saisis la gorge et l'étrangle. Je suis si puissant que je le soulève de terre. Il lutte mais je prends l'avantage. Je suis plus fort...

Mon esprit s'embrume. L'oxygène me manque. Même si je suis en position de force, il ne desserre pas son étreinte... Il récupère une main pour fermer le poing. Le premier uppercut me déstabilise mais je ne baisse

pas la garde. Le second me secoue mais je parviens encore à résister. Le suivant m'ébranle et je ne vois plus rien... L'étreinte de sa main gauche se veut plus puissante, plus féroce. Ses doigts entrent dans ma peau. Il va m'arracher la gorge.

Je fatigue, mes forces m'abandonnent... Il domine, je n'y peux rien. Je ne peux pas lutter. Je ne peux plus combattre... Je lâche son cou et m'effondre à ses genoux comme un esclave soumis... Alors que je m'apprête à mourir, sa force croît... Depuis le début, c'est lui qui dirige, c'est lui le meneur... Il est le vrai Max Wattermaeker... Celui qui a conscience de son état... Celui qui vit dans l'anéantissement, la colère, la tristesse... Et la vengeance...

Je ne suis que le reflet de ce qu'il est... C'est moi l'avatar positif créé de toutes pièces... Celui qui marchait, celui qui avait une vie... Max reprend sa place... Il m'écarte de sa vie, de son esprit...

Je suis épuisé...

Je m'en vais. Je meurs. Je lui rends le pouvoir...

Il reprend sa place dans le fauteuil alors que je m'effondre... Il me regarde mourir.

Je n'existe déjà plus...

La seconde gifle d'Hector manque de me dévisser la tête.

— Arrête ça ! lui ordonné-je.

Prollox recule d'un pas. À son expression, je comprends que la mienne est littéralement différente de celle que j'arborais auparavant.

— Tu es là, Max ? demande-t-il. Qui ai-je en face de moi ?

Je dévisage les quatre faciès. Je ne les perçois plus comme je devrais. Le seul à qui je rétribue un minimum de crédit est notre invité en costume. Mon prestataire privé...

— Je suis là, Hector. Je suis bien là. Je suis celui que vous attendiez. Max Wattermaeker, le médecin légiste tétraplégique.

— Avez-vous mis de l'ordre dans vos idées, Max ? demande à son tour Montard.

Je souris. Apaisé.

— Elles n'ont jamais été aussi bien rangées...

— Bien... Pouvez-vous nous éclairer alors ?

Hector est sceptique. Boz est... comment dire... il est celui qu'il a toujours été. Un suiveur... un acteur passif... Montard, quant à lui, tient le sujet de toutes les thèses... Peut-être lui vaudra-t-il le prix Nobel un jour ou l'autre...

— J'ai exercé à l'hôpital Édouard-Herriot jusqu'en 2002, en thanatologie. J'ai suivi, avec le lieutenant Prollox, l'affaire Ebenezer, dit le taxidermiste. L'homme aux quinze victimes. Nous sommes parvenus à l'attraper. L'affaire a été jugée à Paris où sa condamnation n'a été prononcée que pour un seul meurtre. Tout ça à cause d'un

témoignage trop honnête : le mien.

« Quelques semaines plus tard, Ebenezer a fait irruption chez moi. Il a assassiné ma femme et mon fils avant de m'offrir ce fauteuil. Hector Prollox et Michel Bozinsky sont arrivés trop tard. Ebenezer a été abattu. »

« Je suis resté plusieurs mois à l'hôpital. Je n'ai jamais accepté cette condition d'infirmes. Si bien que je me suis forgé une nouvelle identité. Du moins une nouvelle vie qui ne prenait forme que dans mon esprit. Je suis parvenu à me convaincre que j'étais valide, qu'Hector et sa famille avaient été victimes du tueur, et que j'étais à la tête d'une société de production... »

J'ai l'attention maximale de mon auditoire. Personne n'ose intervenir ou poser de question. La machine est lancée. Même si uniquement compte la conclusion, tous restent suspendus à mes lèvres comme une classe d'enfants à l'écoute d'un conteur.

« Rien n'a existé. Ni cette vie parallèle ni les éléments qui l'ont caractérisée. Les cartes postales signées par des auteurs fictifs, mon voyage à Paris, ma rencontre avec Richard Kellen, mon accident de voiture... Je n'ai fait que quelques amalgames avec certaines réalités. L'homme au costume, le banquier que j'ai eu au téléphone, l'argent viré sur deux comptes différents... »

— Que peux-tu nous dire sur cet homme ? demande Hector en désignant notre invité mystère.

Je ne sais pas si la réponse sera à hauteur de l'attente mais notre histoire connaît ici son dénouement.

— Tu devrais ouvrir la boîte qu'il transportait à votre arrivée ici.

Prollox jette un œil sur le carton gisant dans une flaque de graisse au pied du pilier. Il me regarde puis se dirige lentement vers le colis. L'homme au costume l'observe, silencieux. Boz s'écarte.

— Tu sais pourquoi tu es ici ? demande le policier au costume.

— Pas vraiment. Il m'a simplement demandé de venir déposer ce colis ici même. J'ignorais que je trouverais un si charmant comité d'accueil. Sans quoi, vous pensez bien que je me serais abstenu.

— Il y a quoi là-dedans ?

— Ouvrez et vous verrez, répond l'homme avec ironie.

Hector réfléchit. Il renifle le piège. Boz s'approche.

— Tu veux que je fasse intervenir la brigade de démineurs ?

— Je ne pense pas que ce soit utile, dit Hector.

— Ce n'est pas une bombe, si c'est ça qui vous fait peur, intervient le *costume*.

— Tu sais ce qu'elle contient cette boîte ?

— Évidemment.

Le pas mal assuré, le docteur Montard s'approche lentement.

Prollox attrape la boîte, coupe la ficelle qui enserrait le couvercle et

ouvre lentement le colis. Il jette le couvercle au sol et déplie la feuille de papier chiffonné qui protège le contenu.

Hector hurle à pleins poumons en jetant le carton sur la dalle de ciment. Il fait quelques pas en arrière, trébuche mais Boz le retient.

— Non ! rugit-il. Non !

Boz se rue sur le colis et inspecte le contenu. Il ouvre de grands yeux horrifiés et manque de rendre son repas. Le spectacle est abject. Emmittouflée dans le coffret, la tête de Delhia repose dans son écrin. Les yeux révulsés, la bouche ouverte et le cou maladroitement décapité, l'odeur de mort se répand et nous affecte de ses tranchantes aspérités.

Hector porte la main à la bouche. Les larmes coulent sur ses joues. Qu'en est-il de ses enfants ? Les trois tiers de sa vie, comme il aimait à le dire...

Ce qui se passe ensuite est trop rapide. Tant et si bien que ni Boz ni Montard n'ont le temps d'intervenir pour éviter l'irréparable.

Hector saisit le Beretta glissé dans son holster, fait deux pas claquants en avant et tire deux balles dans la tête de l'homme au costume. La boîte crânienne explose par l'arrière et le prisonnier s'écroule comme un pantin désarticulé.

Pour lui, c'est la fin de l'histoire. Une racaille de moins... Dommage, j'aurais pu économiser 250 000 euros.

Hector tombe à genoux et hurle son désespoir.

— Que s'est-il passé, Max ? me demande le docteur qui ne cesse de paniquer. Étiez-vous au courant ?

Même si la réponse qu'il attend est à l'évidence négative, mon silence est assez éloquent pour donner libre cours) toutes les suppositions.

Boz, qui serre Prollox dans ses bras pour le consoler, me fait l'honneur de son attention. Hector reste les yeux rivés dans le cambouis.

— J'ai payé cet homme 250 000 euros pour ça.

Même l'atmosphère change d'odeur. La graisse, le moisi et la putréfaction laissent place au parfum de la trahison.

Prollox lève lentement les yeux vers moi. Par réflexe, Montard s'écarte.

— C'est... toi qui as fait ça ? demande timidement Hector.

— Oui...

Sentant le drame se profiler, Boz tente lentement de subtiliser l'arme de son collègue. Mais Prollox le repousse assez fort pour que Michel manque de tomber les fesses dans les flaques.

— Pourquoi... pourquoi t'as fait ça...

— Pour deux raisons, Hector, je réponds sobrement. Lorsque je me suis retrouvé dans ce fauteuil, un seul sentiment a prédominé sur les

autres. La vengeance. Il me fallait l'assouvir à tout prix. Ebenezer étant mort, il me fallait trouver une autre source de responsabilité. J'en ai trouvé deux.

Au lieu de rassurer les acteurs de ce dramatique huis clos, mon calme et ma condition physique s'avèrent plus inquiétants qu'inoffensifs.

« Toi et moi, dis-je. »

— Moi ? répète-t-il béatement.

— Oui, toi. En temps normal, tu aurais anticipé ce carnage. La colère que tu éprouvais pour moi suite au procès nous a conduits, à mon sens, à ce résultat. Tu es arrivé trop tard et j'ai tout perdu. Depuis la première minute, j'ai prié pour que tu vives la même chose que moi. Tu avais malgré toi participé au vol de ma vie, il n'y avait pas de raison que je ne te vole pas la tienne.

— Tu as organisé tout ça... pour... pour te venger de moi ?

J'acquiesce.

« Mais... c'est ignoble... C'est... »

Le reste de l'assemblée ne bouge pas d'un pouce, au risque de déclencher une rixe sans précédent.

Hector se sert du canon de son Beretta pour se remettre debout, l'équilibre mal assuré. Il est comme assommé. Boz s'écarte de lui. Hector avance vers moi, tranquillement. Et lentement il braque la mire de son pistolet dans ma direction, sur mon visage.

« Donne-moi juste une bonne raison, dit-il. Une seule et je te promets que je te laisse vivre... Je te promets une vie à la clarté des cellules de haute sécurité... Juste une bonne raison, Max. »

Son index se dirige fébrilement sur la gâchette. Il tremble...

— Je ne pouvais pas vivre de cette façon, Hector, dis-je. Tu en as conscience j'espère. Je ne peux pas rester sur cette terre, dans ce monde gangrené par la pourriture. Je suis infirme, j'ai perdu ce que j'avais de plus cher... Pour moi, il n'y a qu'une seule issue à ma libération. Mourir...

Me tuer serait une sorte de délivrance.

Le regard triste du lieutenant libère sa dose d'empathie. Mais je n'en veux pas. Qu'il la garde à qui saura l'utiliser à bon escient.

Mes yeux s'embruent, les larmes me chatouillent les pommettes.

« Nous avons toujours pu compter l'un sur l'autre, Hector. Si je t'avais demandé de me supprimer il y a dix ans, l'aurais-tu fait ? Non. Si je te l'avais demandé il y a deux jours, l'aurais-tu fait ? Je suis certain que non. Alors j'ai laissé passer du temps. Juste au cas où la vie me réserverait de nouvelles surprises qui me permettraient d'avancer... Mais je n'ai rien trouvé sur ma route. Toujours les mêmes

désirs de mort et de châtement... Alors j'ai trouvé cette solution. »

— Quelle solution ? Tuer ma femme ?

— Ça faisait partie du plan. Pour te convaincre de me tuer, t'obliger à m'abattre...

Hector éclate en sanglots. Son chagrin est intense et je le partage. Je pleure *avec* lui, mais pas *pour* lui. Je pleure égoïstement pour moi. Pour ce qui m'est arrivé, pour ce que je suis devenu...

— Je ne tuerai personne, Max, tranche Hector en se reprenant. Tu vas aller crever en prison. Tout seul.

À ces mots, je devine le visage de Boz qui se décontracte. Montard approche de Prollox et le prend par le bras.

— C'est bon, lieutenant, Nous allons appeler l'ambulance, suggère-t-il. Nous témoignerons, je vous le promets.

— Oui... Tu peux compter sur nous, confirme Bozinsky.

Les trois hommes me font face et m'ont jugé. Le résultat n'est pas celui escompté. Quitte à avoir tout perdu, pourquoi ne pas perdre aussi ce combat ?... Je suis fini. Enterré dans un cercueil de verre au travers duquel je verrai défiler le monde. Un monde dans lequel je ne serai plus que parasite inutile et insignifiant... Et puis finalement, que suis-je d'autre ?...

Hector me tourne le dos et prend la direction de la sortie. Boz l'accompagne tandis que Montard, désespérément déçu par son échec, me gratifie d'un regard de pitié avant de tourner les talons.

Je baisse la tête.

La partie est terminée.

J'ai perdu.

À moins que...

— Hector !

Les trois hommes s'arrêtent mais ne daignent pas se retourner.

« Il faut que je te dise autre chose, Hector... »

Ils attendent tous les trois. Seul le docteur m'accorde l'échange d'un regard.

« Je suis désolé. Pour Delhia... »

Personne ne répond.

« J'avais espéré qu'elle suffirait... »

Hector lève le menton.

— Qu'elle suffirait à quoi ? demande-t-il.

— À l'application de mon plan...

— Et bien, tu vois, tu t'es planté... Elle vaut... valait mieux que ça, fumier...

— Tu as raison...

— C'est tout ce que tu as à dire ?

Je laisse flotter quelques secondes avant de pousser mon dernier

pion sur l'échiquier qui nous oppose.

— Hector... Et si j'avais mandaté quelqu'un d'autre... Tu sais... Pour tes enfants... Pour obtenir ce que je veux... Pour assouvir un caprice...

Je crois que je viens de donner le coup de grâce.

Hector se retourne avec la vivacité d'un dément, d'un revers de la main gauche dégage Bozinsky qui se prend les pieds sur un rebord bétonné et tombe à la renverse, éclaboussant le sol de centaines de gouttes verdâtres...

Montard recule de lui-même, bien trop peureux pour tenter la moindre intervention.

Hector tend l'arme dans ma direction, prend soin de viser entre les yeux...

« NON ! hurle Bozinsky. »

Le lieutenant Prollox se fige devant moi et il ne suffit que d'un centième de seconde pour qu'Hector tire le chien du Beretta en arrière, glisse son index dans le pontet, caresse la détente, détermine une dernière fois l'orientation de la visée à travers le cran de mire, et impulse la pression sur la gâchette...

Devant moi, le trou béant du canon.

La détonation.

La balle sort des starting-blocks et s'élance le long de la glissière.

Une légère fumée disparate s'évapore autour du guidon.

Et déjà l'instrument de ma mort est en route...

La balle fuse vers son objectif...

Je ferme les yeux et attends le doux parfum de la sentence.

Elle arrive... Droit sur mon front...

Ma liberté... Enfin.

Échec et mat.

Éditions de Noyelles,
avec l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

123, boulevard de Grenelle, Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Nouvelles Plumes, 2013.

Couverture :

Maquette : FL / Photo : Corbisffancy / Fotolia

ISBN : 978-2-298-07387-4